

Jean-Claude Pressac

Textes Divers

AAARGH

Sources des textes

"Les carences et incohérences du Rapport Leuchter" est une publication de l'Association "Les Fils et Filles des Déportés Juifs de France" 32, rue La Boétie, 75008 Paris.

"Les Historiens et le génocide" par François Bédarida; "Une Histoire scientifique d'Auschwitz" par Philippe Burin et "Pour en finir avec les négateurs" par Jean-Claude Pressac sont extraits de *L'Histoire*, n° 156, juin 1992.

Tous ces textes immortels, qui feront se boyauter quelques générations d'étudiants qui auront à plancher sur les grandes mythologies du XXe siècle ont été scannés et mis sur site par les illettrés de COL (Communauté On Line). Ces trois articles qui venaient cautionner Pressac en 1992 expriment le soulagement que procurait à leurs auteurs la sortie du livre de Pressac, qu'il résume dans ce numéro de *L'Histoire* et qui s'intitulait prudemment *Les Crématoires d'Auschwitz* (et non les "Chambres à gaz"), aux éditions du CNRS, sous la patronage de Bédarida. Ce livre, qui confine parfois à la fumisterie, a été bombardé et détruit par les révisionnistes. Vous trouverez toutes les références dans notre "Tiroir du malheureux Pressac". Tous ceux qui se sont servis du livre de Pressac comme d'un parapluie préfèrent aujourd'hui oublier de le mentionner. C'est la Mémoire qui flanche...

"Entretien avec Jean-Claude Pressac" a "été réalisé par Valérie Igounet, à La Ville-du-Bois, le jeudi 15 juin 1995" et publié dans le livre *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Le Seuil, 2000

"Une Critique sur le fond" a été publié par *L'Autre Histoire*, revue d'histoire publiée par l'ABRH, n° 6, daté du 16 octobre 1996, p. 9-14 (adresse: SFPLA, BP 3, 35134 Coesmes. Directeur: Trystan Mordrel). Nous sommes en mesure de dire que l'auteur de ces pages, publiée dans une revue qui ne se sentira pas insultée si on la qualifie d'extrême-droite, se reconnaît à mille pas par son style pesant et ses petites manies: c'est le pharmacien de la Ville-du-Bois, qui s'est défilé lors du dernier procès Faurisson, qui a eu lieu le 25 septembre 1997 à Paris, où il était convoqué comme témoin. C'est Jean-Claude Pressac dont le faux-nez est ridicule. Mais il peut écrire: "... ignorance crasse du sujet par la presse... et aussi par les universitaires, ce qui est consternant". Il dit aussi, plus loin: "Aucune recherche historique fondamentale n'a été engagée depuis des années, sauf en de rares exceptions". Et dans sa conclusion: "...le refus des universitaires de prendre en compte les travaux dits "révisionnistes" et d'y répondre [...] induit en erreur le grand public qui a l'impression que les historiens officiels n'ont pas d'arguments à opposer à ceux des révisionnistes". Il n'ose pas leur dire en face parce que, au fond de lui-même, il les craint et les respecte. Encore une marque de sa bêtise. Après tout, les gens sont méchants, on peut comprendre qu'il ne signe pas. Ce texte a entraîné une "Réponse de Roger Garaudy" dans le même numéro (reproduit sur notre site à la page "Pressac").

Table des Matières

| | |
|---|----|
| Les carences et incohérences du « Rapport Leuchter » | 4 |
| Les Historiens et le génocide (par F. Bédarida) | 20 |
| Une Histoire scientifique d'Auschwitz (par P. Burrin) | 21 |
| Pour en finir avec les négateurs | 22 |
| Entretien avec Jean-Claude Pressac (réalisé par V. Igounet) | 31 |
| Une Critique sur le fond (attribué à J.-C Pressac) | 61 |

Les carences et incohérences du « Rapport Leuchter »

Présenté pour l'essentiel dans le 5e numéro des *Annales d'histoire révisionniste* (été-automne 1988), le « rapport Leuchter » est censé démontrer que les chambres à gaz homicides d'Auschwitz-Birkenau et de Majdanek n'ont jamais pu fonctionner ainsi.

Daté du 5 avril 1988, ce rapport fut produit au Tribunal de Toronto (Canada) les 20 et 21 suivants, durant le procès en appel d'Ernst Zündel, accusé par une association juive d'avoir diffusé une brochure révisionniste quelque peu vieillotte (*Did Six Million Really Die ?*).

Faute de question par l'accusation sur la légalité du rapport et faute d'historiens versés dans le domaine complexe des chambres à gaz pour l'infirmier, son contenu exposé par Leuchter sembla si « frappant » que Zündel et son état-major de négateurs, dont le principal était Robert Faurisson, crièrent à la victoire. Le rapport entraîna la conversion de l'historien anglais David Irving aux thèses nihilistes, mais n'empêcha pas la condamnation de Zündel à neuf mois de prison ferme.

Le rapport avait été provoqué par Faurisson. La comparaison entre les chambres à gaz d'exécution américaines et celles homicides allemandes en Pologne est une des pièces maîtresses de son argumentation. Dans sa pensée, la sophistication extrême des premières invaliderait l'existence des secondes, jugées trop primitives pour fonctionner sans danger pour les utilisateurs.

Trouver un spécialiste américain des chambres à gaz d'exécution était chanceux pour Faurisson. Lui faire partager ses vues, inespéré mais assez logique. Le convaincre d'aller en Pologne communiste étudier les chambres à gaz allemandes en fonction de son savoir sur celles américaines et de venir exposer devant le Tribunal de Toronto les résultats de son « expertise », semble incroyable mais évident quand on y met le prix. Il faut reconnaître à Faurisson le mérite de cette démarche, financée par Zündel, qui aurait pu déboucher sur une « réussite » et conduisit à un fiasco.

Qui est Fred A. Leuchter, Jr ? Un ingénieur [*Chief Engineer*] de Boston (Massachusetts), « spécialiste de la conception et de la fabrication d'instruments d'exécution capitale... par voie de gaz cyanhydrique », selon les propres termes de son rapport. Un des concepteurs et constructeurs des chambres à gaz d'exécution aux Etats-Unis. Son intérêt professionnel est de rendre les chambres à gaz d'exécution efficaces (mort rapide du condamné) et sûres (écarter tout risque pour les utilisateurs). Plus une telle installation sera sophistiquée, plus elle rapportera d'argent à Leuchter. Si les pénitenciers américains avaient opté pour la technique des chambres à gaz homicides allemandes, Leuchter serait depuis longtemps au chômage.

Pour Faurisson, sa thèse exige que la conception et le processus d'utilisation des chambres à gaz d'exécution pour une personne soient extrêmement complexes afin, par comparaison, d'établir que celles allemandes, sommaires, n'ont jamais pu en tuer

un millier à la fois. Pour Leuchter, perfectionner cet instrument de mise à mort représente son gagne-pain. Leurs Intérêts, concordants, favorisèrent une association que Leuchter fit payer au prix fort

Qu'on en juge. Si Leuchter accepta cette « périlleuse » mission derrière le « rideau de fer », ce ne fut pas pour défendre généreusement la « vérité » délétère de Faurisson, mais motivé par les honoraires élevés qu'il demanda à Zündel et que ce dernier lui versa. Ainsi Leuchter, accompagné de sa femme faisant fonction de secrétaire, de son dessinateur industriel, d'un *cameraman* (ami de Zündel) et d'un interprète polyglotte, se rendit en Pologne du 25 février au 3 mars 1988. L'expédition coûta à Zündel une véritable fortune. A Auschwitz-Birkenau et à Majdanek, Leuchter, suivant son rapport, inspecta les installations qu'il devait expertiser, y procéda à des relevés et y préleva des échantillons à fin d'analyse. Il rapporte qu'« une bonne partie de la documentation a été achetée et examinée sur place en Pologne, y compris des copies des plans originaux des Kremas I, II, III, IV et V » en précisant que ces matériaux historiques lui ont été fournis « par les fonctionnaires des musées qui se trouvent sur place » de même que le furent « des copies des plans des Kremas I, II, III, IV et V obtenues au musée d'Auschwitz ».

La « mission » se devait de prélever, dans les deux camps, des fragments de briques et de ciment dans les chambres à gaz, dont l'emplacement était facile à déterminer grâce aux indications des guides des musées et aux plans fournis par leurs archives. A Majdanek, aucun prélèvement ne fut réalisé. A Auschwitz-Birkenau, trente-deux le furent. En voici le détail et la localisation suivant la numérotation qui leur fut attribuée : [au K.G.L. Birkenau :]

- Crématoire II (dans les ruines de sa Leichenkeller [L-Keller] 1/cave à cadavres 1) : sept (n° 1 à 7)
 - Crématoire III (dans les ruines de sa L-Keller 1) : quatre (n° 8 à 11)
 - Zentral Sauna [installation de désinfection] : un de garniture (n° 12) [arrachée d'un battant de porte d'une des quatre chambres de désinfection à l'air chaud Topf, ce battant gisant à même le soi dans la partie médiane [III] du bâtiment, au nord (côté « sale »/Unreine Seite)]
 - Crématoire IV (sur l'ensemble des murets reconstruits de la bâtisse) : huit (n° 13 à 20)
 - Crématoire V (sur les murs reconstruits de sa partie ouest) : quatre (n° 21 à 24).
- [au Stammlager Auschwitz :]
- Crématoire 1 (dans sa *Leichenhalle*/morgue) : sept (n° 25 à 31)
- [au K.L.G. Birkenau :]
- Installation d'épouillage BW 5a du secteur B.la : un (n° 32) [dans l'ancienne chambre à gaz d'épouillage au Zyklon-B de l'aile ouest du bâtiment].

Les fragments recueillis (sauf pour le n° 12) consistaient en morceaux de briques auxquelles adhérait parfois du ciment. Chaque prélèvement effectué était filmé et son produit placé dans un petit sac plastique noir, scellé ensuite de manière étanche. Dès que l'équipe fut rentrée aux Etats-Unis, les prélèvements furent remis à un laboratoire d'Ashland (Massachusetts) afin de déterminer sur chaque échantillon le taux résiduel de cyanures (sauf pour le 12 dont Leuchter demandait la composition [feutre] et sur lequel fut pourtant pratiqué un dosage de cyanures). Après épuisement aqueux des

échantillons, les dosages étaient pratiqués sur les solutions obtenues. Le laboratoire rendit les résultats le 15 mars.

En définitive, le rapport de Leuchter donne l'impression que son voyage s'était bien déroulé et que la coopération des employés des musées d'Auschwitz-Birkenau et de Majdanek avait été parfaite. Les résultats des dosages de cyanures sur les échantillons appuyèrent les conclusions de l'ingénieur Leuchter qui déclara sereinement à la barre du Tribunal de Toronto que les installations présentées comme homicides dans les deux camps de concentration précités n'avaient jamais été utilisées en tant que telles et qu'en raison de leur conception et de leur réalisation, elles n'avaient pas pu servir de chambres à gaz homicides.

L'exploitation du rapport Leuchter par les négateurs ne tarda pas. Fin avril, Faurisson, dans un article publié par *Rivarol* claironnait son triomphe qu'il croyait définitif. En juin, un de ses suppôts, Alain Guionnet, rédacteur de tracts signés « l'Aigle noir », réclamait avec violence « aux assassins de l'histoire... de rendre des comptes ». L'aspect scientifique du rapport Leuchter peut induire de sérieux doutes sur l'agent toxique utilisé par les SS dans leurs chambres à gaz homicides. Une personne troublée par ces résultats, avança en juillet que l'acide cyanhydrique n'avait jamais été employé, mais qu'un autre gaz, le Sarin (un anticholinestérasique) avait servi pour tuer les juifs. Si ce réflexe explicatif de défense primaire peut paraître valable, il est, sans discussion, historiquement erroné.

Quel point décisif du rapport permet aux négateurs de penser qu'ils ont « gagné » ? La confrontation entre la quantité de cyanures résiduels dans la chambre à gaz d'épouillage du BW 5a de Birkenau (échantillon n° 32) donnant 1050 mg/kg [milligrammes de cyanure par kilogramme de brique] et celles variant de 0 à 7,9 mg/kg fournies par des prélèvements dans l'ensemble des chambres à gaz homicides d'Auschwitz-Birkenau. Résultat déclenchant l'interrogation suivante : comment croire que des locaux, étant dits avoir servi quotidiennement à l'intoxication de milliers de victimes par l'acide cyanhydrique pendant un ou deux ans, ne recèlent que des traces infimes de cyanures alors que d'autres locaux, utilisés pour l'épouillage durant le même temps et avec le même gaz, présentent des restes d'une intensité cent cinquante fois à mille fois supérieure ?

Telles furent les circonstances du rapport Leuchter. Les conclusions négatives que l'ingénieur formula semblent avoir été développées en dehors du contexte chimique. Pourtant, c'est sur celui-ci que s'appuient les négateurs pour formuler devant l'opinion la précédente interrogation qu'ils considèrent comme « définitive ». L'évidente réponse (pour eux) est que jamais un seul juif n'a pu être tué dans les locaux incriminés.

Ce qui vient d'être retracé reflète la version des négateurs qui, aussi « respectable » qu'ils veulent la présenter, est viciée par une évidence : lié financièrement à Zündel, il était difficile à Leuchter, revenant de Pologne, d'affirmer froidement à son client que les chambres à gaz homicides avaient bel et bien fonctionné.

La malhonnêteté intellectuelle de Faurisson et sa carence historique sont manifestes dans ses « *Ecrits* ». Il était prévisible que le rapport de Leuchter, manipulé par Faurisson, souffrirait de ces tares. Cette règle se vérifia une fois de plus dans ce

travail, dont le niveau lamentable ne diffère en rien de celui habituel des publications nihilistes. Basé sur de fausses connaissances, induisant de faux raisonnements, conduisant à de fausses interprétations, le rapport Leuchter est irrecevable, parce que réalisé dans des conditions illégales, en méconnaissant les données historiques les plus simples et sabordé par de grossières erreurs de calcul et de métrage.

L'article de Faurisson dans *Rivarol* dévoila en France l'existence de l'ingénieur Leuchter, de son rapport « technique » et du « surprenant » résultat quantitatif obtenu (non chiffré alors). Ce fut loin d'être une surprise pour l'auteur du présent article, n'y voyant que l'exploitation du phénomène des « murs bleus » qu'il connaissait depuis longtemps. Les installations d'épouillage et celles homicides où fut utilisé du gaz cyanhydrique [se dégageant à 27°C du support poreux et inerte contenu dans les boîtes d'un produit destructeur de vermine, commercialisé sous le nom de Zyklon-B par la Degesch de Frankfurt am Main] étaient de conceptions strictement similaires : un local clos de cubage variable avec une ou deux portes étanches ou rendues étanches provisoirement et équipé d'un ou deux ventilateurs pour l'aération (pouvant s'effectuer parfois naturellement). Leurs procédures d'emploi étaient radicalement différentes. Les poux sont moins sensibles à la toxicité de l'acide cyanhydrique (HCN) que ne l'est l'homme. Une concentration de gaz cyanhydrique de 0,3 g [ramme]/m³ (dose létale) est immédiatement mortelle pour l'homme alors que, pour détruire les poux, une concentration de 5 g/m³ appliquée pendant au moins deux heures est nécessaire. Si on maintient cette concentration (5 g/m³) six heures, tous les insectes sont anéantis (donnée de la Degesch). A Birkenau, la dose versée dans les chambres à gaz homicides était 40 fois létale (12 g/m³), ce qui tuait infailliblement un millier de personnes en moins de 5 minutes. Après, l'aération était provoquée ou la ventilation actionnée. Puis venait l'incinération des cadavres durant 24 heures (dans les crématoires II et III). Le temps de contact de l'HCN avec les murs des chambres à gaz homicides n'excédait pas une dizaine de minutes par jour à une température inférieure à 30°C. Dans les chambres d'épouillage des vêtements une concentration [IV] minimale de 5 g/m³ était utilisée durant plusieurs cycles quotidiens dont la durée variait en fonction du temps de contact choisi. Cette saturation cyanhydrique pendant 12 à 18 heures par jour était renforcée par la chaleur dégagée de poêles (situés dans la chambre) fournissant une température de 30°C. Les murs étaient imprégnés d'HCN chaud au moins douze heures par jour ce qui allait entraîner *in situ* la formation d'un colorant, le bleu de Prusse ou ferro-cyanure potasso-ferrique de composition variable en fonction des conditions d'obtention. La coloration bleutée des murs à l'intérieur et à l'extérieur n'était pas visible à la libération des deux camps, fin 1944 et début 1945. Elle se manifesta au cours des années suivantes, provoquée par divers facteurs physicochimiques dont l'étude n'a pas encore été entreprise. L'apparition de murs bleus dans les chambres à gaz d'épouillage permet maintenant de les distinguer visuellement, de façon empirique mais avec une certitude absolue, de celles homicides où ce phénomène est absent. Sans apport thermique, le trop bref contact de doses cyanhydriques, pourtant élevées, avec les murs des installations homicides n'a pu provoquer un développement de la réaction qui soit appréciable, c'est-à-dire visible.

Concernant les chambres à gaz d'épouillage au Zyklon-B, Faurisson et Leuchter cumulent les incohérences. Voici la première : Faurisson affirme que les chambres à gaz homicides étaient trop primitives pour être utilisées sans danger par les SS en regard de celles hautement sécurisées d'exécution américaines. Mais puisque les

installations d'épouillage et homicides au gaz furent réalisées d'après la même conception et que seul le processus opératoire les différencie, on se demande comment, en bonne logique, il réussit à accepter celles d'épouillage alors qu'il nie farouchement toute réalité à celles homicides.

Quant à la seconde, le responsable est Leuchter. Faurisson assurait que, selon le « jugement » de l'ingénieur, les chambres à gaz de Majdanek ne pouvaient, elles aussi, avoir été homicides. L'auteur, ayant visité ce camp, savait que trois locaux, présentés comme chambres à gaz homicides au Zyklon-B, comportaient des murs bleus, d'une intensité particulière. Il pensait, naïvement, que si Leuchter admettait comme chambre à gaz d'épouillage celle du BW Sa de Birkenau, Il devait reconnaître qu'au moins deux des trois locaux suspects de Majdanek étaient homicides, puisque les zones bleutées ne manquaient pas sur leurs murs. Contre l'évidence, Leuchter leur dénia cette fonction...

Les traces « infinitésimales » de cyanures retrouvées dans les anciennes chambres à gaz homicides des crématoires d'Auschwitz-Birkenau gênèrent Faurisson, qui attendait un résultat totalement négatif conforme à sa « vision ». Pour tenter de les expliquer, Il reprit la plus éculée de ses contrevérités : les infimes traces provenaient de désinfections au Zyklon-B que subissaient parfois les « morgues » [terme désignant sur les plans-projets des crématoires les salles souterraines ou en surface devant remplir ce rôle et qui furent transformées ultérieurement en chambres à gaz homicides. Faurisson ne retient que leur premier état]. L'acide cyanhydrique est avant tout employé comme destructeur de vermine, tels les insectes nuisibles et les rongeurs. Classé insecticide et raticide, Il ne possède aucune activité bactéricide ou germicide déclarée en faisant un antiseptique. On désinfecte un lieu, un local, des effets avec divers antiseptiques solides (chaux, chlorure de calcium), liquides (eau de javel, crésyl), gazeux (formaldéhyde, anhydride sulfureux). On épouille les vêtements avec un insecticide ou en le désinfectant sommairement dans des autoclaves par la vapeur sèche. Mais on ne désinfecte pas une morgue avec un insecticide ou un raticide comme le gaz cyanhydrique, ainsi que le dit sottement Faurisson, ce qui reviendrait à placer un cautère sur une jambe de bois. Leuchter, de formation scientifique au contraire de Faurisson, usera pareillement de cette ânerie dans son rapport.

L'écart entre les taux de cyanures enregistrés entre les installations d'épouillage et celles homicides, les faibles quantités de cyanures relevées dans ces dernières, avaient permis aux négateurs de poser leur « terrible » interrogation. Mais, ces résultats sont en conformité avec nos connaissances historiques actuelles. Si Faurisson avait voulu mieux se documenter, il l'aurait compris au lieu de divaguer en croyant voir « se déchirer le voile de la grande imposture ». En somme, en dépit des tentatives nihilistes, rien de neuf sur l'ancienne planète d'Auschwitz sinon le rappel vivace de la tuerie de plus d'un million de Juifs. (*NDLR : 1.352.980 au total, selon la remarquable étude du Professeur Wellers « Essai de détermination du nombre de morts au camp d'Auschwitz parue dans Le Monde juif, revue du C.D.J.C., n° 112, 1983.*) [Note de l'Aaargh : comme Wellers n'était pas plus professeur que docteur, nous en concluons que l'avis de la rédaction sur la valeur de son étude est aussi fondé que ses renseignements sur son auteur. Rappelons que Krausnick, qui lui, était historien et docteur, a déclaré au tribunal de Francfort en 1964 qu'il n'y avait eu que plusieurs centaines de milliers, peut-être un million cinq au maximum. On sait que le procès de

Francfort, qui était le procès des gardiens d'Auschwitz, fait autorité pour tout ce qui concerne Auschwitz.]

La publication en français de la partie « vive » du rapport dans les « Annales » ne fit que confirmer la méconnaissance historique de Leuchter (et de Faurisson) au sujet de ces deux camps. Sur celui de Majdanek, on peut constater qu'elle est totale [on peut voir l'étude en fin d'article]. Le chiffrage des taux de cyanures, s'il réservait des surprises, ne compensait en rien les énormités de principe formulées par le couple Leuchter-Faurisson. Le texte français du rapport contenait en sus des bizarreries.

Mentionner un plan du crématoire V, jamais dessiné par les SS est absurde. Les entreprises civiles allemandes qui édifièrent conjointement les IV et V se servaient du plan du IV (plan Bauleitung n° 2036 du 11 janvier 1943) en l'inversant symétriquement pour le V. Se référer au plan du crématoire III était vain dans le contexte du « travail de Leuchter axé sur une de ses « Morgues » située au sous-sol, étant donné que la copie restante du III (plan Bauleitung n° 2136 du 22 février 1943) n'en présente que le rez-de-chaussée accompagné des façades sud et ouest. Leuchter raconte qu'il s'est procuré ces plans sur place, au musée d'Auschwitz qui aurait été bien incapable de lui remettre une photo du plan crématoire V. La ficelle était un peu grosse. Le ton bonasse avec lequel il rapportait ses visites agrémentées de « prélèvements » aussi. L'auteur demanda aux responsables du musée une confirmation officielle de ses doutes. Ils s'avèrent fondés [voir en annexe deux télégrammes : le premier fut adressé à Tadeusz Iwaszko, conservateur des Archives du musée, plus susceptible d'indiquer les plans demandés et remis ; le second de réponse est signé par Kazimierz Smolen, directeur du musée. Donc toute la documentation historique de Leuchter provenait de Faurisson, ce qui était plus qu'inquiétant sur « l'impartialité », déjà entièrement hypothéquée, de l'ingénieur. La bibliographie du rapport intégral, citant les livres et les plans consultés, le démontre pré[V]cisément. Ainsi, Leuchter mentait sur ses sources documentaires car Il n'avait pu acheter en Pologne que des brochures et ouvrages sommaires destinés aux visiteurs des camps. De plus, il se garda soigneusement d'aller consulter le matériel historique disponible aux archives des musées.

Les prélèvements effectués par Leuchter étant illégaux, l'auteur n'évoquera leurs concentrations en cyanures que sous condition expresse qu'elles soient vérifiées par une expertise chimique officielle. En les admettant sous réserve comme valables, certains résultats, pouvant paraître inattendus à première vue, s'expliquent logiquement :

- Crématoire II : les sept échantillons ne comportent pas de cyanures (taux limite dosable : 1 mg/kg). Pourtant, la chambre à gaz du II (dite L-Keller 1) fut la plus utilisée du camp. Elle fut dynamitée par les SS en janvier 1945. Ses ruines sont de nos jours régulièrement inondées par 30 cm d'eau en été, niveau atteignant 1 m à la fonte des neiges. L'absence de cyanures viendrait de leur solubilisation par les eaux de pluie et celles de la nappe phréatique. Les fouilles pratiquées sur le pourtour de ses murs en 1960-70 peuvent être un facteur négatif aggravant. Une autre expertise chimique serait envisageable, sans être obligatoire. Car, fin 1945, une recherche toxicologique fut pratiquée par l'Institut d'expertises judiciaires de Cracovie sur six ouvertures [ou « grilles »] en zinc (ayant appartenu au conduit d'aération supérieur de la L-Keller 1) trouvées dans les ruines du crématoire II par la Commission régionale d'investigations

sur les crimes allemands en Pologne de Cracovie. Deux types de réactions furent effectués sur des raclures prélevées en surface des « grilles » afin d'y rechercher qualitativement des cyanures. La première réaction donna une coloration bleutée venant de l'obtention de bleu de Prusse, la seconde une coloration orange venant de l'obtention de thiocyanate, les deux indiquant la présence de composés de l'acide cyanhydrique. Les réactions mises en oeuvre sont spécifiques des cyanures et peu sensibles, c'est-à-dire nécessitant qu'une forte quantité de cyanures soit présente pour que la réaction se développe. Trois de ces « grilles » sont toujours conservées dans les réserves du musée d'Auschwitz.

Une analyse toxicologique complémentaire est possible.

- Crématoire III : sur quatre échantillons, deux sont négatifs et deux positifs (1,9 et 6,7 mg/kg). Quoique sa L-Keller 1, pareillement dynamitée par les SS en janvier 45, soit en ruines, elle est nettement moins humide que celle du II. Si quelques centimètres d'eau stagnent en permanence sur son sol, le niveau d'eau à la fonte des neiges n'excède pas 5 à 10 cm. Les deux résultats positifs sont conformes à nos connaissances. Les deux négatifs seront expliqués plus loin.

- Crématoire IV : sur huit échantillons, cinq sont négatifs et trois positifs (1,4 deux fois et 2,3 mg/kg). Selon les documents et les dires allemands, le crématoire IV aurait à peine fonctionné, rapidement mis hors service de manière irrémédiable. Les résultats devraient être tous négatifs. Incendié lors de la révolte du Sonderkommando en octobre 44, le IV fut démantelé ensuite. Les SS n'en laissèrent qu'une base de béton nue, retrouvée ainsi à la libération du camp. Après la guerre, les responsables du musée firent reconstituer le cloisonnement interne du IV en le matérialisant par des murets reconstruits selon le plan 2036 avec des briques provenant des gravats du crématoire V. La présence de cyanures s'explique parce que Leuchter « opéra » sur des briques appartenant non au crématoire IV mais au V dont les chambres à gaz homicides avaient été amplement utilisées durant l'été 44. Par ailleurs, Leuchter indique 1875 pieds² (174 m²) comme superficie des trois anciennes chambres à gaz du crématoire IV alors qu'elle s'étend sur 240 m². L'auteur reviendra sur cette erreur.

- Crématoire V : sur quatre échantillons, deux sont négatifs et deux positifs (1, 7 et 4,4 mg/kg). Ces résultats sont conformes à l'histoire du bâtiment. Le V fonctionna au ralenti dès sa mise en service (avril 43) à l'été 44. Lors de l'arrivée massive des juifs hongrois, son four à 8 creusets incinérateurs, déjà défaillant devint inutilisable. En remplacement, cinq petites fosses d'incinération à ciel ouvert furent creusées derrière le bâtiment afin d'y brûler les cadavres produits par ses chambres à gaz qui « tournaient » à plein rendement. Suite à l'incendie du IV en octobre et au démantèlement des II et III en décembre 44, le V resta l'unique crématoire de Birkenau à fonctionner, et ce, de manière « normale » (son four seul étant utilisé) jusqu'à la mi-janvier 45. Une nuit, les SS le firent sauter. La Commission d'enquête soviétique n'en retrouva qu'un immense amas de gravats dont le déblaiement fut aussitôt entrepris. Les gravats furent dejetés sur le pourtour du bâtiment afin d'en dégager le soi bétonné. Puis, une reconstruction complète du V fut projetée et engagée. Pour une raison inconnue, elle fut interrompue alors que la hauteur des murs atteignait environ un mètre. Les diverses manipulations avaient mélangé les briques, ce qui ne permet plus d'obtenir des résultats précis mais que des approximations grossières à partir des positions actuelles des briques. Leuchter double la surface des

trois puis quatre chambres à gaz homicides du V, lui donnant 5125 pieds 2 (476 m²) au lieu de 240 m².

- [au Zentral Sauna, le prélèvement de feutrage sur un battant de porte d'une des quatre chambres de désinfection à l'air chaud fut réalisé pour satisfaire l'idée fixe de Faurisson voulant trouver des cyanures là où il n'y en a pas et ne pas en trouver là où il y en a]

- Crématoire 1 : sur sept échantillons, un fut négatif et six positifs (1,1 ; 1,3 deux fois ; 1,4, 1,9-3,8 et 7,9 mg/ kg). Le crématoire 1 ayant surtout servi de banc d'essai aux gazages homicides et, de ce fait, sa morgue ayant été peu utilisée en chambre à gaz, les taux de cyanures auraient dû être les plus faibles alors que on y relève le plus élevé. Les ruines des crématoires II et III, les murs restaurés des IV et V, sont exposés aux intempéries depuis plus de quarante ans. C'est presque un miracle que des composés cyanhydriques y soient encore dosables. Par contre le 1, malgré les transformations intérieures subies, est resté dans son état d'origine. Les parois de sa morgue/chambre à gaz ne furent jamais exposées au soleil, à la pluie, à la neige (facteurs contribuant à la diminution des cyanures) ainsi que l'étaient et le sont les autres crématoires. Telle est l'explication de ce taux exceptionnel. En effet, malgré maint témoignages oraux et écrits l'affirmant, il n'était pas possible de prouver matériellement par des documents allemands que la morgue du crématoire 1 avait fonctionné en chambre à gaz homicide. Si les résultats de Leuchter sont confirmés après des dosages toxicologiques officiels, l'ingé[VI]nieur aura apporté, en dépit de ses intentions, la preuve matérielle irréfutable de l'emploi homicide qui manquait aux historiens.

- [Le prélèvement de référence pratiqué par Leuchter dans l'installation d'épouillage BW 5a est à peine évoqué. Aucune étude de la chambre à gaz ne fut entreprise. L'« expertise » de Leuchter aurait été là suicidaire. Car, selon son habitude, il aurait conclu à l'impossibilité d'y gazer (même les poux), ôtant du même coup toute valeur à l'échantillon n° 321

Les capacités incinératrices des fours sont aussi traitées par Leuchter. Elles en deviennent si dérisoires que l'autour n'y répondra pas, rappelant seulement la lettre du 28 juin 43 que le commandant SS Kart Bischoff, chef de la Bauleitung d'Auschwitz (Direction des constructions), envoya à ses supérieurs de Berlin pour leur faire connaître le rendement quotidien des cinq crématoires du camp, même si ces chiffres appellent des réserves, ils existent et l'historien se doit d'en tenir compte.

Dernier coup porté par Leuchter à l'association chambres à gaz homicides et fours d'incinération : il les déclare incompatibles sous le même toit. Dès l'ouverture de la porte du local saturé l'acide cyanhydrique, local sans ventilation d'après Leuchter, le gaz se serait répandu dans tout le crématoire, aurait atteint les fours allumés et, combiné avec l'air, aurait explosé en détruisant le bâtiment... Les limites d'inflammabilité dans l'air pour FHCN sont de 5,6 % (minimale) à 40 % (maximale) en volume. Cela signifie qu'au contact d'une flamme, il y a explosion si la concentration d'acide cyanhydrique avec l'air est comprise entre 67,2 g/ft³ et 480 g/m³. En dessous de 67,2 g/m³, aucun risque ; au-dessus de 480 g/m³, pas de risque non plus car Il ne reste pas assez d'oxygène pour provoquer une inflammation. Les SS utilisaient des doses de 5 g/m³ en épouillage et de 12 g/m³ en homicide, doses

largement en-dessous du seuil de 67,2 gm³. Leurs crématoires et chambres à gaz n'étaient pas prêts d'exploser. L'opinion « impartiale » du « Chief Engineer » Leuchter repose sur un faux calcul. Cette idée tordue vient de Faurisson. Que Leuchter raft cautionnée sans la vérifier est atterrant.

Les fosses d'incinération qui furent creusées dans le bois de bouleaux et près du crématoire V n'ont, selon Leuchter, jamais pu l'être, parce que la nappe phréatique « se trouve à seulement 40 cm de la surface ». L'auteur aimerait voir les photos des fosses d'incinération « inspectées » personnellement [!] par Leuchter à Birkenau. Il y reconnaîtrait les quatre fosses provisoires de décantation des eaux usagées de la Même tranche de construction. Mis à part son Ignorance totale des lieux, Leuchter ne rapporte qu'une situation, connue des habitants de la région d'Oswiecim, uniquement valable de nos jours et suivant la saison. Birkenau n'étant qu'un Immense marais, les SS avaient fait drainer le terrain du camp, abaissant fortement (de 2 ou 3 mètres) le niveau de la nappe phréatique. Sans entretien depuis la libération, ce drainage est devenu progressivement inefficace, entraînant une remontée du niveau d'eau. On peut le vérifier en constatant l'immersion presque complète des sous-sols du Zentral Sauna, de la « maison des pompes » de la IIème station d'épuration, et celle partielle de la L-Keller 1 du crématoire II. De plus, lors de la visite de Leuchter en février mars, la nappe phréatique était à son plus haut niveau saisonnier. Or, l'activité connue des fosses d'incinération se place en octobre-novembre 42 et à l'été 44, en dehors de la saison « critique ».

L'extrait français publié dans les *Annales* n'est pas exploitable par les historiens parce que les plans indiquant la localisation des prélèvements dans les crématoires manquent. Ayant pu se procurer le rapport complet de Leuchter et après étude des plans, l'auteur ne put contenir son indignation pour un tel « travail » qui ne vaut même pas la corbeille où il finira. Leuchter y a déshonoré son titre d'ingénieur. Voici ce qu'il est possible de retirer de ses plans de localisation des prélèvements :

- Crématoire 1 : d'après le plan (copié sur ceux Topf et Fils n° d.59042 [a] du 25 septembre 41 et Bauleitung n° 4287 [a] du 21 septembre 44), Il semblerait que l'échantillon négatif n° 31 ait été pris au sol. L'absence de cyanures est normale, le sol cimenté étant nettoyé régulièrement à grande eau depuis quarante ans par le personnel d'entretien du Musée.

- Crématoire II : plan des prélèvements copié sur celui du sous-sol Bauleitung n° 932 du 23 janvier 42.

Aucun changement par rapport aux remarques précédentes de Fauteur, sauf que Leuchter a fui les points de la L-Keller 1 où Il aurait pu trouver des cyanures.

- Crématoire III : plan de prélèvement obtenu par inversion symétrique du Bauleitung n° 932. Les échantillons positifs 8 et 9 se situent au sud de la L-Keller 1, partie restée en l'état depuis 1945, alors que les deux négatifs, 10 et 11, appartiennent à la partie nord qui fut entièrement déblayée lors de fouilles en août 68 visant à mettre à jour les ouvertures de désaération basses de la chambre à gaz et qui furent un succès. Malheureusement, les fouilles non consolidées, victimes du ravinement, entraînèrent l'effondrement des bords ce qui transforma l'ensemble en un magma indistinct sur lequel Leuchter picora ses échantillons 10 et 11.

Crématoires IV et V : seront traités ensemble puisque les briques du IV proviennent du V. En arrivant aux deux crématoires de la forêt. [du bois de bouleaux, le Birkenwald], Leuchter et son équipe devaient disposer au moins du plan 2036 du rez-de-chaussée du IV, connu de Faurisson et publié deux fois par l'auteur [dans « Mémoire du Génocide, CDJC et FFDJF, page 625 et « L'Allemagne nazie et le Génocide Juif ». Hautes Études, Gallimard et Le Seuil, 1985, pages 554 et 55]1. Le travail semblait simple et facile, les ruines étant désertes comme cf habitude. Mais, le silence oppressant des lieux, le craquement sous les pieds de fragments d'ossements humains exsudant de la terre, la vue au bout de la route de ceinture des deux immenses croix de bois flanquant l'entrée de la nouvelle église de Birkenau (installée dans l'ancienne Kommandantur SS), émurent Mme Leuchter, ébranlèrent le caméraman dont l'objectif trembla, retournèrent le mètre un dessinateur et sapèrent la belle assurance de l'impavide Leuchter. Il pataugea lamentablement, incapable de situer les chambres à gaz dans les deux crématoires. Faurisson n'était pas là pour lui tenir la main. Les mesures furent faites n'importe comment et les prélèvements effectués n'importe où. Au IV, leur marteau de minéralogiste entailla des briques dans le sas entre la salle du four et le vestiaire-morgue, dans ce dernier, dans la pièce dite du médecin, dans la réserve de charbon attenante, partout [VII] sauf dans les trois chambres à gaz. Ignorant que le brassage désordonné des briques ne pouvait amener que des résultats sans signification, Leuchter n'essaya même pas ensuite de comprendre pourquoi les échantillons 15 (du sas) et 16 (pièce du médecin) ne devaient pas receler de cyanures, en avaient. Quant au V, le seul échantillon, le 24, pris dans la chambre à gaz nord, se révéla négatif, alors que les 21 et 22 venant de la pièce du médecin étaient positifs. L'ingénieur ne les commente toujours pas.

Que Leuchter n'ad pu situer les chambres à gaz est une mésaventure courante, qu'il ad ignoré le mélange des briques est presque excusable. Ce qui ne l'est plus, c'est de prendre les historiens pour des imbéciles en leur proposant des plans des crématoires IV et V falsifiés, aux dimensions absurdes, avec des murs ajoutés et des parties retranchées. Leuchter a triplé toutes les surfaces rapportées ; il a créé dans chaque pièce du médecin des deux crématoires une cloison fantôme sur laquelle il pratiqua des prélèvements ; 9 a conçu un nouveau modèle de crématoire IV, le « Kurz » ou « raccourci », en oubliant une tranche. Pour un monsieur qui se dit précis et pour qui « un fait est un fait », se faire rémunérer exagérément par Zündel pour de pareilles fautes, est infâmant.

Ces ultimes erreurs, s'additionnant aux autres et de leur seul poids, enfoncent définitivement le « rapport Leuchter » dans le cloaque de la bêtise et de la prétention humaines. Le dindon de cette triste « farce » est Zündel que la « virée polonaise » endetta jusqu'au cou et qui fut doublement grugé, par Leuchter qui fil ses choux gras d'une « expertise » bâclée et sabotée, et par Faurisson qui en exploite sans vergogne les résultats véreux.

LE KL Lublin - Majdanek - :

Ici, l'incompétence historique de Leuchter apparaît également au grand jour. Elle n'est que le reflet de celle de Faurisson sur ce camp. Leuchter n'a réalisé aucun prélèvement dans les chambres à gaz, probablement par impossibilité cran pratiquer de « sauvages » comme 9 le th à Auschwitz-Birkenau. L'unique composante scientifique de ses Investigations étant absente, son argumentation sur les chambres à gaz et les

crématoires de Majdanek relève donc de la subjectivité. S'étant coupé de sa seule base valable, Leuchter déprécie encore plus ses commentaires en les appuyant sur l'état actuel des lieux sans tenir compte des réaménagements qu'ont subis les bâtiments depuis la libération afin de les sauvegarder des dégradations du temps. S'enfermant dans ses faux calculs, Leuchter continue de faire exploser les crématoires dès qu'il y soupçonne remploi d'acide cyanhydrique dans une morgue. Enfin, incapable d'effectuer une visite complète du camp, il se désintéresse d'une chambre à gaz du bloc des trois situé au nord-est de la baraque 41 (Bain et désinfection 1), omet d'étudier la maquette du camp qui lui aurait fait comprendre l'aménagement d'origine des installations qu'il devait « expertiser- et ne voit pas un des deux fours mobiles Kori du premier crématoire, conservé dans la baraque 50 de l'exposition du Musée. Grevées par ces manques, ces erreurs, ces omissions, les appréciations de Leuchter sur les chambres à gaz et le nouveau crématoire de Majdanek, ayant perdu toutes assises sérieuses, n'ont aucune valeur.

Selon l'historiographie officielle, ont existé au K.L. Lublin-Maidanek SEPT chambres à gaz homicides, certaines ayant eu un fonctionnement mixte, à l'acide cyanhydrique (HCN) ou à l'oxyde de carbone (CO). Faute d'une étude technique précise, ces chambres à gaz restent mal connues, car maintes questions sur leur marche demeurent encore sans réponses. Il se peut que les chercheurs du Musée de Majdanek en aient élucidé certaines, mais leurs textes explicatifs ne semblent pas avoir été publiés. Dans l'ordre chronologique de l'édification de ces chambres à gaz, en voici de succinctes descriptions qui seront complétées des remarques de Leuchter.

Les deux premières chambres à gaz dites homicides, aménagées dans une baraque en bois, se situaient dans rentre-champ (bande de terrain entre les champs 1 et 11). Se trouvaient à proximité une blanchisserie et le premier crématoire, Installé pareillement dans une baraque en bois, au soi bétonné, renfermant deux fours monomoufles mobiles de la firme H. Kori de Berlin, chauffés à l'huile lourde (mazout). Leur capacité incinératrice globale a été estimée par les SS à 100 cadavres en 12 heures¹, soit 4 corps/heure pu creuset Incinérateur. Ce rendement, comparé à celui des trois jours à 2 moufles Topf du crématoire I d'Auschwitz (capables de meilleures performances que ceux de Majdanek) est exagéré et doublé par rapport à la réalité. La marche des deux chambres à gaz est dite avoir été mixte. HCN et CO. Puis, elles furent transformées en local de séchage pour les vêtements. Actuellement, la baraque où elles étaient existe encore mais n'est pas Incluse dans le circuit proposé aux visiteurs du camp. Aucune recherche de cyanures ne semble y avoir été pratiquée par les Polonais. Dans son état actuel, la baraque comporte de nombreuses fenêtres vitrées. ce qui aurait rendu tout gazage homicide impraticable. Beaucoup plus significatifs sont les récits des anciens détenus affirmant que les quelques dizaines de malades et de « musulmans », dirigés quotidiennement à cette époque vers ce premier crématoire, étaient tués non au gaz mais achevés d'un coup de barre de fer sur la nuque. Il est vraisemblable que ces deux chambres à gaz de fortune ont servi à l'épouillage des effets avec du Zyklon-B (HCN). Le voisinage de la blanchisserie est un argument supplémentaire en faveur de cette Interprétation. Quant à Leuchter, il ne voit. ni cette baraque (même de loin), ni le four Kori restant.

¹ Rapport établi à Berlin le 20 janvier 1943 par le capitaine SS Krone sur son voyage d'inspection effectué du 12 au 16 janvier à la Direction centrale des constructions de Lublin.

Le bloc des trois chambres homicides placé dans le prolongement au nord-est du « Bad u. Desinfektion 1 » a subi des modifications intérieures et extérieures qu'il est nécessaire de retracer pour en comprendre l'aménagement et les fonctions successives.

Commencé en août et terminé en septembre-octobre 1942, ce bloc prévu de 10,60 m sur 8,64 m et haut de 2,40 m devait comporter deux chambres de destruction des parasites (les dimensions Intérieures de chacune étant après construction de 9,2 m sur 3,62 m sur 2,05 m pour un cubage de 73 m³) dont ragent désinfectant était la chaleur sèche obtenue grâce à deux poêles (livrés par la firme Theodor Klein de Ludwigshafen au prix de 1400.- RM les deux). L'un fut placé le long de la paroi nord du bloc et chauffait le premier local [désigné arbitrairement de local A sur le schéma accompagnateur]. [VIII] l'autre M monté le long de la paroi sud afin d'assurer le chauffage du second local [dit : B]. La température utilisée était de 120°C (température caractéristique de la désinfection en autoclave), ce qui Impliquait remploi d'un thermomètre pour la contrôler. L'air brûlant était pu" à l'intérieur des locaux par des ventilateurs (un par poêle). Ce blocs murs de briques, au sol cimenté et au plafond en béton fut édifié à même le sol². Chacun des locaux A et B comportait deux lourdes portes en fer (aux extrémités est et ouest), étanches, avec judas et un orifice (uniquement sur les portes ouest) permettant d'y mettre un thermomètre afin de suivre révolution de la température. Ces portes furent fournies par la firme berlinoise Auert. Le bloc et les extrémités nord-est des deux baraques « Bad u. Desinfektion » furent protégés des intempéries par une grande toiture, en forme de hangar, de 60 m sur 18 m et haute de 4 ou 5 m. L'installation ne servait : alors strictement qu'à la désinfection des effets par la chaleur sèche à 120°C appliquée pendant une demi-heure. Le hangar permettait le transport des vêtements entre le bloc et les deux baraques à l'abri de la pluie ou de la neige. On peut assimiler à cette époque les locaux A et B à deux immenses autoclaves.

La manipulation des portes encore brûlantes après un cycle de désinfection devant entraîner des difficultés ou les poêles ne fournissant pas la température souhaitée, cette technique fut abandonnée et remplacée par l'épouillage des effets au gaz cyanhydrique (Zyklon-B). Le mécanisme des poêles de chauffage fut simplifié pour l'adapter à la nouvelle méthode puisqu'une trentaine de degrés Celsius suffisait pour provoquer l'évaporation de l'acide cyanhydrique. Les ventilateurs furent enlevés³. Les disques ou granules de Zyklon étaient déposés sur le soi des locaux par un homme portant masque à gaz, puis les portes étaient closes. Après action du produit, la ventilation des locaux s'effectuait naturellement par ouverture des portes (à l'est et à l'ouest) créant un courant d'air. Le personnel desservant les locaux, devait alors soit s'écarter des lieux jusqu'à aération complète, son ne pouvait reprendre rapidement le travail qu'équipé de masques à gaz et après une diminution substantielle du taux de toxique. L'emploi des locaux A et B en chambres à gaz d'épouillage à l'HCN est formellement attesté par le phénomène des « murs bleus. (bleu de Prusse), son intensité étant renforcée par rapport à celle des installations d'épouillage BW 5a et Sb de Birkenau par l'insufflation d'air chaud directement dans les locaux (et non par simple chauffage intérieur comme à Birkenau). La coloration bleutée s'est développée sur la totalité des parois du local A et sur une partie de celles du B (l'auteur reviendra sur ce point).

² Photo conservée aux Archives de la Commission centrale pour la recherche des crimes hitlériens en Pologne de Varsovie, réf. sygn. 3809.

³ Photo des Archives de la Commission centrale de Varsovie, réf. sygn. 3810A.

Une dernière transformation du bloc aboutit à la création de chambres à gaz homicide à l'oxyde de carbone. Il ne peut exister le moindre doute sur la criminalité de cet aménagement, puisque le CO, s'il est mortel pour les animaux à sang chaud (dont l'homme), n'a pas la moindre utilité en épouillage.

Le local 8 fut divisé en deux pièces égales, désignées de BI et B2. Seule la BI fut équipée d'une arrivée de CO composée d'un tuyau métallique, percé d'orifices, courant à 30 cm du sol sur trois côtés de la pièce et relié initialement à une bouteille d'acier contenant de l'oxyde de carbone liquide. Un appentis extérieur fut ajouté au centre du côté ouest du bloc. Il contenait deux bouteilles de CO (la seconde pour le local A) et, d'un regard vitré et grillagé. On pouvait observer le gazage des victimes uniquement dans la pièce BI. La B2 ne reçut pas d'installation semblable. Dans le plafond des deux nouvelles pièces obtenues, fut pratiquée une ouverture. Le poêle chauffant l'ancien local B, sans utilité dans cette configuration, fut transféré et branché le long du mur sud de la pièce C (étudiée plus loin). La postériorité du partage en deux du local B par rapport à son emploi en chambre à gaz d'épouillage au Zyklon est prouvée par les taches bleu de Prusse maculant ses murs et dont l'une d'elles est coupée à moitié par la cloison transversale. De plus, cette dernière est vierge de traces bleutées.

Quant au local A, il reçut aussi un appareillage de diffusion du CO, provenant de la seconde bouteille d'acier situé dans l'appentis extérieur. Il consiste en un tuyau (de section plus faible que celui de la BI), courant à 30 cm du sol le long de la paroi sud. Le gaz diffusait aux deux extrémités du tuyau au travers de plaques de métal perforées situées aux angles du local. Aucune ouverture ne fut percée dans

le plafond et il ne fut pas aménagé de contrôle visuel à partir de l'appentis.

L'emploi des espaces A, BI et B2 en chambres à gaz homicide à l'HCN paraît difficile et reste aléatoire. Dans les pièces BI et B2, il est dit que les granules de Zyklon-B étaient déversées au travers de l'ouverture du plafond. A la connaissance de l'auteur, aucun témoignage ne rapporte avoir vu un SS monter par une échelle sur le bloc. L'aération de pièces de 36 m³ chacune, ne comportant comme ouvertures que celle du plafond et la porte, sans ventilation artificielle, ne pouvait qu'être longue. Pour la A, l'introduction du toxique pose un problème qu'un historien du musée de Majdanek⁴ a évoqué : « On ne jetait pas le Zyklon par un orifice au plafond comme dans la chambre à gaz précédente [BII], parce qu'un tel orifice n'y existe pas, mais par la baie des portes avant leur fermeture ». Il est franchement irréaliste d'imaginer un SS, masque à gaz au visage et une boîte de Zyklon-B en mains, projetant celle-ci dans l'espace d'une trentaine de cm de hauteur existant entre les têtes des victimes tassées et le plafond (les granules du toxique risquant de s'éparpiller devant le local), puis essayant de refermer sur elles la porte, sans que cette opération ne dégénère en révolte désespérée des victimes.

En fonction des données précédentes, l'auteur pense que le local A n'a pas pu fonctionner de manière homicide avec du Zyklon-B. Dans les pièces 81 et B2, la technique semblerait possible, mais une utilisation réelle est improbable. Il apparaît

⁴ *Budowa obozu koncentracyjnego na Majdanku w latach 1942-1944* de Jòsef Marszalek (Bau des Konzentrationslagers Majdanek 1942-1944/Construction du camp de concentration de Majdanek au cours des années 1942-1944) dans *Zeszyty Majdanek* [Les Cahiers de Majdanek, tome IV, 1969. Les renseignements de base utilisés par l'auteur dans son article proviennent de cette étude.

plutôt que les SS voulurent disposer de deux chambres à gaz homicides (A et BI) marchant au CO et de contenances différentes : la A (36 m²) pour des groupes de 250 à 350 personnes, la BI (18 m²) pour ceux de 125 à 175, nombres qui sont répétés maintes fois par les survivants chiffrant les « fournées » des chambres à gaz. Enfin, les ouvertures des plafonds BI et B2 auraient servi, plus certainement à accélérer l'aération des pièces plutôt qu'à y projeter le Zyklon-B. Cette interprétation n'est valable que pour BI. La pièce B2, dans l'aménagement homicide du bloc, ne semble avoir joué qu'un rôle Inactif, d'espace « mort », et ce malgré son ouverture au plafond.

A la libération du camp, le hangar protégeant le bloc était partiellement [IX] endommagé. L'appentis était vide. On y plaça au début des boîtes de Zyklon-B, laissant croire que leur contenu pouvait être déversé dans le tuyau de la pièce Bi (et non par l'ouverture du plafond)⁵. Cinq bouteilles d'acier de CO furent retrouvées dans le camp. Après analyse chimique de leur contenu, deux furent installées dans l'appentis. Par la suite, le hangar fut démantelé. Le bloc fut recouvert d'une toiture d'un style rappelant les baraques-écuries du camp et rattachée à la baraque 41 (Bad u. Desinfektion 1). L'édification de murs de liaison et la prolongation du toit entre les deux constructions donne de nos jours la fausse impression d'un ensemble homogène. Le poêle du local A (le seul retrouvé) fut enclos dans une cage de bois vitrée. Le bloc fut ceinturé d'une large rigole en ciment, pour le recueil de l'eau de pluie, elle-même flanquée d'un trottoir en pierre, situé en dessous du niveau du terrain du camp. Toutes ces modifications sont postérieures à 1945.

Leuchter, en ne visitant pas la pièce B2, en néglige le rôle essentiel dans les phases évolutives du bloc. Pour lui, l'emploi d'HCN dans les espaces A et Bi relève de l'impossible pour diverses considérations de construction et de ventilation. Les traces bleutées intérieures et extérieures des murs lui fournissent la preuve visible, palpable, que maintes fois ces lieux furent saturés longuement d'acide cyanhydrique chaud. Il les voit, les mentionne du bout des lèvres, mais dénie à ces locaux tout usage en installation d'épouillage au Zyklon-B alors que leurs murs lui crient le contraire. Un emploi homicide à l'HCN ou au CO y est, on s'en doute, inconcevable à ses yeux. Ne pouvant comparer avec l'état d'origine qu'il ignore superbement, il s'étonne que les ouvertures du plafond ne communiquent pas avec l'extérieur (puisque recouvertes du nouveau toit). La plus belle « perle » de ses élucubrations revient au « trottoir ». qu'il « expertise » ainsi [point 12.006 de son rapport] : « L'un des aspects les plus remarquables de ce complexe est que les chambres sont entourées sur les trois côtés par un trottoir en béton qui se situe en contrebas [du terrain]. Ceci est totalement incompatible avec une utilisation rationnelle des gaz vu que toute fuite de gaz s'accumulerait dans cette tranchée et, étant à l'abri du vent [faux. Bien au contraire], ne se dissiperait pas. Ceci transformerait toute cette zone en piège mortel, particulièrement avec le HCN ». Leuchter en conclut donc que « ... cette installation n'a jamais été prévue pour Un Usage même limité du HCN ». il reprend cet argument « choc » dans ses conclusions sur Majdanek [point 17.005 du rapport] : « ... le trottoir en contrebas est un piège potentiel pour le gaz HCN, ce qui rend le bâtiment extrêmement dangereux ».

⁵ *Auschwitz, un camp d'extermination*, de Constantin Simonov [Correspondant spécial du journal *L'Etoile rouge* de Moscou, Editions Sociales, Paris, sans date mais de mai 1945. Simonov rapporte n'avoir vu et visité [fin 1944] que deux chambres à gaz: celle désignée de BI et celle du nouveau crématoire (sa morgue). Il ne décrit ni le local A, ni la pièce B2. Il estime que la baraque 41 (dont le local C) ne servait qu'à l'épouillage des vêtements.

La sixième chambre à gaz [désignée de C] se situe dans la baraque « Bad u. Desinfektion 1 », renfermant essentiellement des douches. Le local C se trouve à l'extrémité nord-est du bâtiment, contigu à la salle des douches. Cette proximité a entraîné une regrettable confusion dans les années 1950-60, aboutissant à présenter souvent la salle des douches comme une chambre à gaz homicide (le toxique gazeux étant sensé diffuser des pommeaux). Le local C, de 75 m² de superficie, de 2,90 m de hauteur, de 217 m³ de cubage, était fermé par deux portes étanches en bois (d'un modèle proche de celles utilisées à Auschwitz-Birkenau). Il comportait deux ouvertures au plafond et deux autres dans sa paroi sud où se trouvait un vasistas fixe, à hauteur d'homme, éclairant le local. Après modification du bloc d'épouillage en chambres à gaz homicides, le poêle du local B fut attribué au local C et placé contre sa paroi sud⁶. Le fonctionnement intense de C en installation d'épouillage au Zyklon est attesté par l'extraordinaire coloration bleutée de ses murs. L'emploi homicide de ce local n'est concevable qu'à deux conditions : suppression du vasistas susceptible d'être brisé par les victimes et ajout d'une ventilation mécanique.

Après une opération d'épouillage, l'ouverture des deux portes pouvait créer un courant d'air qui aurait entraîné du poison gazeux dans d'autres parties de la baraque. D'où l'obligation absolue de maintenir fermée la porte communiquant avec la salle de douches. Si l'aération n'avait pu s'effectuer qu'entre les deux ouvertures supérieures et la porte, elle aurait été longue et peu efficace. On pouvait en fait ventiler, les deux portes closes, en pulsant (grâce au ventilateur du poêle) de l'air chaud dans le local. Le gaz cyanhydrique, rendu ainsi plus léger que l'air, s'échappait par les deux orifices du plafond et se diluait dans l'atmosphère. En peu de temps, le taux résiduel d'HCN,

devenu inoffensif, permettait l'ouverture de deux portes, l'établissement d'un courant d'air balayant les dernières traces cyanhydriques et le refroidissement des Deux. Le local C marcha ainsi en chambre à gaz d'épouillage des vêtements. En emploi homicide, il aurait pu devenir la chambre à gaz la plus « performante » du camp, et l'emplacement du vasistas avait été comblé. La présence ou l'absence à la libération du vasistas conditionne la fonction homicide sur laquelle l'auteur ne peut actuellement se prononcer.

Leuchter admet que le local C fut utilisé en épouillage (la preuve étant visible aux murs) mais, toujours pour des raisons de ventilation, exclut d'office l'usage homicide. Le poêle, son ventilateur et le vasistas ne figurent pas dans son argumentation.

La septième présumée chambre à gaz homicide se situe dans le nouveau crématoire équipé d'un massif assemblage de cinq fours monomoufles Kori capables d'incinérer environ 300 corps en 24 heures (le chiffre officiel étant de 1000 par jour). La directrice adjointe du Musée a affirmé à l'auteur que cette chambre à gaz avait très peu, mais vraiment très peu servi, ce qui signifie en clair qu'elle n'a pas servi du tout. Cette fiction est maintenue pour ne pas heurter la croyance populaire qui veut qu'un crématoire comporte obligatoirement une chambre à gaz homicide (comme dans les crématoires d'Auschwitz-Birkenau). Outre cette information verbale, dans un récent historique du camp⁷, la présence d'une chambre à gaz n'est pas indiquée dans la description de l'aménagement intérieur du nouveau crématoire et pour cause, puisque

⁶ Photos des Archives de la Commission centrale de Varsovie, réf sygn. 41, 42, 43 et 3804.

⁷ *Majdanek Konzentrationslager Lublin*, de Jösek Marszalek, Verlag Interpress, Warszawa, 1984 (p. 33).

la pièce incriminée est désignée de morgue sur un plan-projet allemand de la bâtisse. En usage homicide avec du Zyklon-B, sa position enclavée dans le bâtiment, entre la pièce d'autopsie, un couloir et la pièce dite de mise en bière, lui aurait imposé une ventilation artificielle dont nulle trace restante n'est visible. Dans l'hypothèse d'une aération naturelle par courant d'air, une évacuation complète du crématoire aurait été nécessaire pour une durée difficilement estimable.

Toujours victime de ses faux calculs, Leuchter en conclut que suite à l'utilisation « gazeuse. de la morgue, à l'ouverture des portes, le crématoire aurait explosé.

Les Historiens et le génocide

par François Bédarida

Le travail patiemment conduit par Jean-Claude Pressac apporte une contribution tout à fait essentielle à l'étude de la Shoah. En effet, en exposant avec autant de rigueur que de minutie la technique des chambres à gaz (construction, matériaux, fonctionnement) [Faites bien attention: Bédarida ose dire ici que Pressac étudie les chambres à gaz, quand en réalité, et quelques pages plus loin, il n'étudie que les fours crématoires]. à partir d'archives jusqu'ici inexplorées en premier lieu celles des entreprises allemandes chargées de fournir à la direction des camps la logistique nécessaire à l'extermination par le gaz -, cette recherche portant sur un point crucial vient s'inscrire dans la longue trame des travaux savants qui se sont accumulés depuis bientôt un demi-siècle et qui ont permis d'élaborer un savoir sûr et extraordinairement documenté sur le génocide nazi.

De fait, c'est dès la découverte des camps en 1945 que s'est manifestée la volonté de perpétuer pour l'histoire la mémoire de la Shoah. A ce travail s'attellent de grands instituts de recherche, tels que le Centre de documentation juive contemporaine (CDJC) à Paris, Yivo à New York, la Wiener Library à Londres. Sous l'impulsion du CDJC se réunit en 1947 à Paris le premier congrès international sur le génocide. Si on s'occupe alors en priorité de rassembler documents et témoignages, les premières études d'ensemble apparaissent bientôt, puisque c'est en 1951 que Léon Poliakov publie son livre pionnier, *Bréviaire de la haine: le III Reich et les Juifs*. Parallèlement le temps des thèses universitaires commence: c'est par là que Raul Hilberg entame son œuvre monumentale.

Aux États-Unis, des auteurs comme Philip Friedman plaident avec insistance en faveur d'une histoire scientifique solidement étayée et objective, à l'opposé de ce que Salo Baron a appelé une "conception larmoyante" de l'histoire.

A partir des années 1960, tandis que les études sur le génocide connaissent une ampleur considérable outre-Atlantique, l'historiographie allemande (centrée quant à elle sur l'analyse du phénomène nazi) affirme son autorité : citons en particulier sur les chambres à gaz l'œuvre de U. W. Adam et de E. Kogon, H. Langbein et A. Rückerl. En France, on doit signaler les multiples publications de Georges Wellers. En Israël, la moisson ne cesse de s'amplifier, apportant de nouveaux éclairages sur des questions mal élucidées ou qui ont donné lieu à de fâcheuses confusions : ainsi le nombre réel des victimes d'Auschwitz. A l'heure actuelle, un nouveau pas est franchi avec l'ouverture des archives soviétiques.

Une Histoire scientifique d'Auschwitz

Par Philippe Burin

L'article qui suit mérite toute notre attention. Jean-Claude Pressac est pharmacien de son état; il a été, pendant quelques années, attiré par les positions de Robert Faurisson. Mais, "révisionniste", il n'est pas devenu "négationniste". Sceptique quant à l'existence des chambres à gaz, il a fait ce que Robert Faurisson n'a jamais été capable de faire; il a travaillé le sujet, patiemment, scrupuleusement; les conclusions auxquelles il est parvenu ont anéanti ses doutes.

Auschwitz est devenu le symbole de l'extermination des Juifs d'Europe.

Les négateurs, qui le savent bien, ont choisi de concentrer leurs efforts de démolition sur ce camp – cet ensemble de camps (Auschwitz-Birkenau) devrait-on dire, spécialisés pour partie dans le travail forcé, pour partie dans l'extermination –, en "oubliant" opportunément les camps d'extermination pure (Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka), tout comme les massacres par fusillades des Einsatzgruppen (groupes d'intervention) en Union soviétique, qui firent au moins un million de victimes. Leur tâche a été, il faut le dire, aidée par la défaillance partielle des historiens; l'exemple extrême étant la version, à sa manière "révisée", de l'histoire d'Auschwitz telle que l'écrivit la Pologne communiste, établissant de manière parfaitement irresponsable un bilan de quatre millions de victimes dont rien ne précisait qu'elles furent, dans leur immense majorité, juives.

En faisant porter son enquête sur Auschwitz, Jean-Claude Pressac a répondu aux négationnistes sur leur propre terrain.

Il l'a fait en se livrant à un travail de bénédictin dans les archives du camp relatives à la construction des crématoires.

Travail fastidieux, et pourtant doublement fructueux. D'une montagne de papperasse technique émergeant, ici et là, des "traces", des références explicites faites, en dépit des consignes de secret, par des hommes de métier, aux chambres à gaz qu'ils installaient dans les crématoires. Grâce à l'étude de ces archives, on dispose enfin d'une étude précise et systématique des bâtiments homicides, ce qui permet de lire de manière critique les sources constituées après la guerre (déclarations des SS, témoignages des survivants), de les confirmer, de les compléter et de les corriger.

Les recherches de Jean-Claude Pressac apportent donc un nouvel élément de preuve au dossier des chambres à gaz; elles contribuent à fonder une histoire scientifique d'Auschwitz. On peut aussi y voir un motif de confiance dans la recherche libre, sérieuse, honnête: témoignage que sous ces conditions, l'enquête historique fait autre chose que de trouver ce qui est posé au départ; et témoignage a contrario que, sur ce sujet tragique, la négation ne peut se maintenir que par la mauvaise foi et le parti pris.

Pour en finir avec les négateurs

par Jean-Claude Pressac

Cinquante ans après les faits, voici publiées les conclusions d'une minutieuse analyse du fonctionnement des chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau, un camp d'extermination auquel les "négateurs" du génocide ont consacré la plupart de leur critique. On verra ici que Jean-Claude Pressac a passé au crible des documents jusqu'alors négligés par les historiens. Par exemple, les plans des bâtiments, les devis d'installation, les offres de marchés adressées par la direction du camp aux entreprises de la région. Il a suivi méthodiquement à travers ces documents, les différentes étapes de la construction des chambres à gaz. Et accumulé une impressionnante comme de preuves matérielles sur les conditions de l'extermination, qui réduisent à rien le discours des "négateurs".

L'existence de chambres à gaz homicides ayant fonctionné dans divers camps de concentration du III^e Reich est contestée ouvertement. Ceux qui contestent se disent "révisionnistes".

Cette appellation, tolérable au début de leur action, ne peut plus leur être attribuée maintenant, car la radicalisation de leurs positions les a entraînés vers une négation pure et simple. Ils sont devenus des "négateurs".

Pour eux et eux seuls, la négation des chambres à gaz homicides repose sur une donnée fondamentale: techniquement, elles n'ont jamais pu fonctionner. Ce qui leur permet d'affirmer que les gazages homicides sont impossibles et relèvent du bobard de guerre. Ils en déduisent que, puisqu'il n'y eut aucun mort par gazage, l'essentiel des décès est dû à la malnutrition et aux maladies, en particulier le typhus. Ces sophismes permettent de rendre infinitésimal le nombre de victimes.

Après 1945, l'histoire de l'extermination des Juifs par gazages massifs fut fondée essentiellement sur les témoignages des survivants, puis, quand vint le temps des procès, sur les dépositions et les déclarations des accusés. Certains survivants eurent tendance à exagérer [voir aux rubriques Vrba, Nyiszli, Höss, Höttl, Kremer, de l'Aaargh de quoi ces survivants ont témoigné exactement et comment les historiens juifs exterminationnistes Mayer, Bauer et Hilberg, notamment, les ont désavoués].

Les accusés furent contraints d'adopter des tactiques de défense classiques : "Ce n'est pas moi c'est l'autre", ou "j'ai vu mais de très loin", ou mieux "j'y étais, mais je ne participais pas". Personne ne se sentait coupable et le fractionnement des tâches dans ce meurtre de masse facilitait de telles affirmations, parfois d'une relative "sincérité".

Il en résulta que le côté "technique" des gazages homicides fut pratiquement escamoté [Rappelons ici la célèbre déclaration des trente-quatre historiens rédigée puis désavouée ici même par Vidal-Naquet: "Il ne faut pas se demander comment, *techniquement*, un tel meurtre de masse a été possible. Il a été possible techniquement puisqu'il a eu lieu. [...] Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de débat sur l'existence des

chambres à gaz"] . Ainsi, le réquisitoire soviétique devant le Tribunal de Nuremberg sur Auschwitz ne comportait que deux lettres de source allemande portant sur les fours d'incinération et les crématoires [les crématoires et autres fours ne sont pas des chambres à gaz, mais des moyens de disposer des cadavres, quelle que soit leur origine] alors que, de nos jours, en sont connues plusieurs milliers. Cette pénurie documentaire fut aggravée par la division de l'Europe en deux blocs hostiles. A l'Est, la recherche historique ne visait à exploiter que des documents s'inscrivant dans le cadre idéologique d'une lutte "antifasciste", ce qui conduisit souvent à déformer le sens d'une pièce en la produisant hors de son contexte. A l'Ouest, le manque de documents, dont la quasi-totalité était conservée en Pologne et en Union soviétique, conduisit les historiens occidentaux à une méthode substitutive, dite par du "codage". Elle permettait de rendre le "criminel" un texte ou un plan qui ne l'était pas, en supposant que tel mot avait été "codé" par les SS et possédait une signification différente de celle usuelle. Entre autres, fut généralisée la portée criminelle de mots comportant le préfixe "Sonder-/spécial". Si un "Sonderbehandlung/traitement spécial" signifie bien la mort, une "Sonderbaracke" ou un "Sonderbau/bâtiment spécial" est un bordel, des "Sondermassnahmen/mesures spéciales" se rapportent à l'hygiène ou à l'alimentation en eau, alors qu'une "Sonderaktion" peut, soit recouvrir l'interrogatoire par la Gestapo des ouvriers civils édifiant les crématoires pour tenter de savoir leurs opinions à ce sujet et les dissuader d'en parler hors du camp, soit devenir dans le journal personnel d'un médecin SS de réserve la désignation d'une sélection de détenus, suivie du gazage homicide des "inaptes" [il est fait allusion ici au journal de Kremer, qui ne dit rien de tel. L'AAARGH vous en fournit le texte].

L'histoire ainsi édifiée de 1950 à 1970-1980 manquait de rigueur. En sus, dès 1945, une erreur avait été commise en uniformisant la présentation des gazages homicides dans les divers camps où cette pratique avait sévi, en les situant dans un même type de local (bains-douches), en montrant une préparation identique (distribution de savons et de serviettes) et en décrivant un processus de gazage standard (poison gazeux – rarement identifié – diffusé par des pommeaux de douche). Quelques différences pouvaient exister au gré des récits mais c'était toujours le même scénario "gazeux" qui était évoqué et que retint l'inconscient collectif. Il correspond à un amalgame entre la technique ayant servi pour l'euthanasie des malades mentaux entre 1940 et 1941, et le fonctionnement supposé de la chambre à gaz de Dachau qui, en réalité, ne fut jamais mise en service [Ni à Dachau, ni en quelque autre point du territoire de l'ancien Reich, il n'avait pas fonctionné une seule "chambre à gaz", écrit le Dr Broszat, historien juif exterminationniste de l'Institut d'histoire contemporaine de Munich, dans *Die Zeit*, le 19 août 1960- texte *in extenso*]

Le lecteur néophyte, curieux de la vie concentrationnaire, remarquait souvent dans les livres portant sur tel ou tel camp que "l'image" des faits dramatiques qu'il avait reçue, coïncidait mal avec ce qui était écrit. Il en résultait parfois un doute sur la véracité des dires des déportés. Et, comme le témoignage humain est, par essence, aléatoire, subjectif et qu'il peut être déformé par l'oubli et l'acquis de connaissances ultérieures, il était prévisible qu'à plus ou moins long terme, des personnes aux intentions équivoques étudieraient à fond cette "histoire-témoignage", y relèveraient de multiples contradictions et dénonceraient ce qu'ils considéreraient n'être qu'une "histoire-légende".

C'est ce qui advint. Les "révisionnistes" attaquèrent la "vision simpliste" en confrontant les témoignages entre eux, en insistant sur ceux qui divergeaient fortement du schéma classique. Quand on ignore qu'à Auschwitz, huit endroits servirent aux gazages homicides [voir les expertises chimiques qui montrent qu'en aucun lieu d'Auschwitz, le Zyklon-B n'a été utilisé en quantité industrielle pour des gazages massifs], que les victimes se déshabillèrent en des lieux distincts sur un même site de gazage, que l'introduction du toxique différait selon les installations, que deux méthodes d'incinération furent utilisées et que ces données varient avec la chronologie, les critiques révisionnistes peuvent devenir dévastatrices.

Les survivants de l'extermination juive, meurtris dans ce qu'ils avaient de plus douloureux et de plus précieux, leur mémoire [contesté par les disciples de Freud, qui soutiennent que la mémoire est une poubelle dont la psychanalyse doit nous débarrasser], et après avoir constaté la relative impuissance des historiens traditionnels à faire taire ces virulentes critiques, s'adressèrent à la Justice. Mais ce qu'on croyait facile à démontrer ne le fut pas [le premier article de Wellers contre Faurisson s'intitulait: "Une abondance de preuves". Déjà, en ce temps-là, ils affirmaient sans preuve]. Les procès se succédèrent, les appels aussi. Les jugements rendus ne désarmèrent pas ceux qui devenaient, au fil des assignations à comparaître, des négateurs. En raison de la faiblesse de leurs moyens, ils comprirent que leur action ne pouvait être efficace qu'en sériant les questions [plus exactement, ils avaient appris à l'université que c'était ainsi que procédait l'esprit scientifique].

Pour cette raison, ils délaissèrent les camps de l'Ouest où des gazages sporadiques s'étaient produits en les considérant comme "quantité négligeable" [Rappelons que d'après Broszat, il n'y a eu aucun gazage sur le territoire allemand]. Dans ceux de l'Est, l'anéantissement massif avait été perpétré dans six localités : Kulmhof, Belzec, Sobibor, Treblinka, Maidanek, Auschwitz. A Kulmhof avec des camions à gaz. Or transformer un camion normal en un "à gaz" est peu complexe et un document allemand indique clairement les modifications à effectuer dans ce sens.

Les négateurs négligèrent ce point gênant. [PUR MENSONGE. IL EXISTE UN EXCELLENT OUVRAGE EN FRANÇAIS DE PIERRE MARAIS, *LES CAMIONS À GAZ EN QUESTION*, PARIS, POLÉMIQUES, 1994, 325 PAGES ET DES ÉTUDES EN ALLEMAND ET EN ANGLAIS. ON VOIT QUE PRESSAC EST TRÈS LÉGER.] Une étude technique des chambres à gaz homicides de Belzec, Sobibor et Treblinka ne pouvait être entreprise parce qu'il ne subsistait rien de ces camps d'extermination pure.

Maidanek ne fut pas retenu, vu son éloignement extrême et un nombre de gazés estimé "faible". Restait Auschwitz. Un révisionniste formula que "le nom Auschwitz s'est acquis une telle charge symbolique que c'est là que le mythe se vérifie ou s'effondre".

Que savons-nous du K.L. Auschwitz? Créé en mai 1940 et évacué le 18 janvier 1945, le camp d'Auschwitz compta jusqu'à 150.000 détenus (été 1944). Durant cette période, furent enregistrés l'entrée de 404.222 personnes et le décès d'environ 125.000. Le nombre des "inaptes" non enregistrés, directement gazés et incinérés, composé d'enfants, de femmes et de vieillards juifs serait de 800.000. La majorité des

30.000 à 40.000 survivants, appartenant à une trentaine de pays, était composée de Polonais ayant été les premiers "occupants", et de Juifs arrivés en 1943-1944.

Après la guerre, les Polonais restèrent chez eux. Les Juifs occidentaux revinrent dans leurs pays d'origine et les orientaux émigrèrent aux États-Unis ou en Israël. Le taux élevé de survivants polonais permit d'établir une histoire du camp très détaillée en utilisant le principe de la "mosaïque", procédé coutumier des services de renseignement.

Lorsqu'un ancien détenu visitait le Musée du camp et se faisait connaître, il était de règle de lui demander de déposer devant un responsable du Musée.

Un ou deux milliers de dépositions furent recueillies. Quand on dispose de plusieurs récits indépendants d'un fait déterminé, ce fait est alors connu avec une exactitude quasi absolue. [QUELLE NAÏVETÉ!! LES PHARMACIENS SONT-ILS LES MIEUX PLACES POUR NOUS ENSEIGNER LES TECHNIQUES DE L'HISTOIRE???

L'histoire orale des "Bunker" et des "Krematorien" devait reposer sur les souvenirs des anciens membres du Sonderkommando, ces Juifs contraints de vider les chambres à gaz et de brûler les leurs. En août 1944, leur effectif était proche de 900. Le Sonderkommando subissait une sélection trimestrielle qui éliminait ses membres sans qualification (les "porteurs" de cadavres) et épargnait ceux qui étaient indispensables (plusieurs dizaines de "chauffeurs" des fours). Certains essayèrent de communiquer à la postérité le désespoir de leur condition en enterrant des "journaux".

D'ignobles fouilles sauvages, traquant "l'or des crématoires", les détruisirent presque tous [or, comme chacun sait, tout crime laisse une trace: il suffit d'expertiser les lieux]. Ceux qui furent retrouvés sont quasi muets sur l'aspect technique.

Une poignée de survivants de ce groupe témoignèrent. Mais, étant trop peu nombreux, la méthode de la "mosaïque" ne put jouer dans leur cas. La question devait être abordée autrement.

Le film soviétique *Chroniques de la libération du camp, 1945*, que les télévisions occidentales présentèrent récemment comme un document inédit, était projeté depuis trente ans et l'est toujours, plusieurs fois par jour et en différentes langues, dans une salle de cinéma à l'entrée du Musée d'Auschwitz. Il montrait plusieurs plans de crématoires de Birkenau [les crématoires, pas les chambres à gaz]. N'importe qui pouvait et peut consulter librement aux Archives du Musée les originaux de ces plans. Ils comportent un cartouche d'identification de l'organisme les ayant réalisés : la "Zentralbauleitung der Waffen-SS und Polizei, Auschwitz O.S./Direction centrale des constructions de la Waffen-SS et de la Police d'Auschwitz, Haute-Silésie" (correspond en France à nos Directions de l'Équipement). La place prépondérante de l'architecture dans la "conception du monde" du IIIe Reich, comme le souligne la carrière d'Albert Speer, se répercutait à tous les niveaux, y compris celui des camps de concentration. Les Bauleitungen propageaient la nouvelle "ordonnance". Tout ce qui fut projeté, étudié et édifié à Auschwitz dépendait de la Bauleitung du camp, les crématoires compris.

Si une documentation technique existait à propos des chambres à gaz, elle ne pouvait avoir été établie que par la Bauleitung d'Auschwitz. Car lorsque ce service entreprenait la construction d'un bâtiment, étaient établis ou réalisés : dessin du plan-projet, tirage des "bleus" en plusieurs exemplaires, estimation des matériaux nécessaires (devis), chiffrage du devis, offres de marché à des entreprises régionales, chacune en fonction de sa spécialité (terrassément, drainage, isolation, gros œuvre, charpente et toiture, finition intérieure, aménagements divers). Les entreprises civiles concernées adressaient ou dressaient: lettres d'acceptation ou de refus du marché, plans propres, calculs, statiques, bordereaux récapitulatifs des heures effectuées par leurs ouvriers, états d'avancement du chantier, lettres mentionnant les obstacles rencontrés (intempéries, défauts de fournitures ou de main-d'œuvre concentrationnaire).

Durant la construction, la Bauleitung répondait aux lettres des entreprises civiles, les payait, renseignait son organisme de tutelle à Berlin sur la progression des travaux, prenait des photos des différentes phases de l'édification.

A la fin du chantier, le bâtiment était réceptionné officiellement et ses composants soigneusement répertoriés (pièce par pièce) avant d'être remis à du camp. Cette procédure administrative, normale dans les sociétés modernes, a engendré des flots de papiers en double, triple, voire quintuple exemplaire, classés en dossiers.

Ceux qui furent retrouvés, dans le plus grand désordre, à la libération du camp sont conservés aux Archives du Musée d'Auschwitz et représentent une longueur de quinze mètres, soit 250 cartons contenant de un à plusieurs dossiers, renfermant environ 50.000 pièces , écrites et 3.000 plans. Cinquante dossiers traitent des crématoires. Existe en outre à Moscou aux Archives centrales la partie manquante des archives de la Bauleitung d'Auschwitz avec quelque 600 dossiers renfermant 80.000 documents et plans.

L'étude des pièces portant sur les crématoires et l'épouillage – ces deux questions étant liées – est achevée. La réunion de ces dossiers de construction permet d'accéder pour la première fois à une compréhension presque totale (de 85 à 90 %) de la genèse, de l'édification, de l'aménagement et des avatars de ces usines d'anéantissement. Ce savoir, dont on n'avait pas soupçonné l'étendue, autorise :

1. une synthèse historique complète
2. une appréciation de la fiabilité des témoignages des participants,
3. une recherche des "traces" ou "bavures" criminelles prouvant la réalité des chambres à gaz homicides.

Pour montrer la fiabilité ou, en fait, la fragilité des témoignages, quatre exemples seront évoqués :

1) Rudolf Vrba raconte que le 17 juillet 1942, lors d'une visite d'Himmler au camp, parmi les détenus alignés au garde à vous pour une "revue", l'un d'eux, un Juif âgé, fut matraqué à mort parce qu'il manquait trois boutons à sa veste. Certes, le chef des SS se rendit à Auschwitz les 17 et 18 juillet 1942, mais le 17, il se trouvait à Monowitz,

pataugeant dans les chantiers de l'usine de I.G. Farben. Trente photos le prouvent. Sur l'une d'elles, quelques détenus, en hardes, tournent le dos au "dieu vivant SS" qu'ils n'ont pas le droit de regarder. Himmler n'inspecta le Stammlager que le lendemain, le 18. Vrba affirme de plus que le 29 janvier 1943, Himmler revint à Auschwitz et assista à un gazage homicide dans le crématoire II de Birkenau. Vrba en témoigna sous serment devant les tribunaux. Une lettre de la Bauleitung et deux rapports annexés, datés du 29 janvier 1943, signalent que la chambre à gaz du II n'était pas opérationnelle à cette date et que ce n'est pas Himmler qui se trouvait là, mais les ingénieurs de la firme Topf venus mettre leurs fours à l'épreuve. [SI VOUS VOULEZ SAVOIR POURQUOI Vrba RACONTAIT DES SALADES, DEMANDEZ-LUI DIRECTEMENT: <vrba@unixg.ubc.ca> EN GÉNÉRAL, IL ENGUEULE SANS RÉPONDRE...]

2) Le caporal-chef SS Pery Broad, membre de la Section Politique du camp de 1941 à 1945, fut fait prisonnier par les Britanniques et travailla ensuite pour eux. Il rédigea à leur attention une déposition dont le style adopte le "langage du vainqueur", forme probablement conseillée par un Polonais de Londres en contact avec le SS.

Selon lui, à l'été 1944, les quatre crématoires Birkenau marchaient à toute vapeur. Surchargés, les fours tombèrent panne, excepté celui du IV. Broad se trompe de date et de crématoire. Les dossiers de la Bauleitung mentionnent cette conjoncture début juin 1943 seul le crématoire V fumaient encore, les trois autres étant immobilisés (le II à cause de défauts dans sa cheminée, le III n'étant pas encore achevé et le IV ayant son four hors d'usage). Par ailleurs, il rapporte qu'au grand dam de son service – la Gestapo – une trentaine de photos des quatre crématoires de Birkenau furent exposées dans l'entrée du bâtiment de la Bauleitung, offertes à la vue de civils qui ne pouvaient que s'interroger sur l'utilité de certaines réalisations des SS. Vingt-cinq photos ont été retrouvées. Une seule manquerait.

Broad est fiable sur un "scandale" (l'exposition semi-publique de photos des crématoires) dont il a eu une connaissance directe, mais ne l'est plus sur une situation (la marche des crématoires) ne relevant pas de sa compétence.

1. Le docteur hongrois Miklos Nyiszli était un médecin, formé à l'université allemande de Breslau (Wroclaw). Déporté comme Juif en mai 1944, sélectionné comme praticien légiste, il exerça sous la direction du docteur SS Josef Mengele. Il travailla et fut logé pendant six mois au crématoire II où se trouvait une salle d'autopsie. Il assure que quatre ascenseurs reliaient le sous-sol (vestiaire et chambre à gaz) au rez-de-chaussée (salle des fours), alors que tous les plans SS du bâtiment, en stricte conformité avec les ruines actuelles, indiquent qu'il n'y en avait qu'un. Nyiszli est mort dans les années cinquante à Rome. Son manuscrit original n'a pas été retrouvé. La première publication de son livre à compte d'auteur à Oradea (à la frontière roumano-hongroise) en 1946, en pleine période de prise en main stalinienne, ne peut avoir été autorisée qu'en donnant des gages à l'occupant communiste (la commission soviétique d'Auschwitz estimait en 1945 le nombre des morts de ce camp à 5.500.000), ce qui expliquerait les dimensions et capacités, sans rapport avec la réalité, avancées par Nyiszli pour les crématoires. Il est néanmoins le premier témoin à signaler que chacun des fours d'incinération des II et III était équipé d'une ventilation pulsée servant à réduire la durée des incinérations.

2. Nombre de survivants juifs, déportés en 1943-1944 et ayant séjourné à Birkenau, déclarent avoir vu les quatre crématoires fumer jour et nuit en mai juin 1944. Or, les fours des crématoires IV et V ne fonctionnaient pas à cette époque. Les espaces limités, où étaient parqués les témoins, ne leur permettaient de graviter autour des crématoires. Ils se trouvaient dans la situation d'un spectateur au cinéma qui, certes, peut changer de siège, mais ne peut regarder derrière l'écran. Les crématoires II et III étaient visibles directement par tous les détenus. Leurs fours ont toujours marché "impeccablement". Les IV et V, dits aussi "crématoires de la forêt", étaient dissimulés par des arbres. Les détenus apercevaient la fumée provenant de la fosse d'incinération du Bunker 2/V, situé derrière le IV, et l'attribuaient à ce crématoire. Les fosses creusées dans la cour nord du V donnaient l'impression que ce dernier fumait aussi.

L'argumentation employée pour démontrer la présence de chambres à gaz homicides dans les crématoires d'Auschwitz-Birkenau dépend de la personne à qui est destinée cette démonstration et se heurte à des limites. Un ancien déporté n'en a pas besoin. Il sait car il a payé de la disparition de sa famille et de ses proches cette certitude. Ce n'est pas le cas des générations suivantes qui ne croient plus à grand-chose et vivent dans un environnement audiovisuel. Or il n'existe ni film ni photo représentant un gazage homicide. [LE DIRECTEUR DES ÉTUDES À YAD VASHEM PRÉTEND QUE SI, QU'ILS L'ONT DANS UN COFFRE] Aucun document ne mentionne précisément le processus d'une telle opération. [BIZARRE, BIZARRE] Les seules preuves disponibles sont des "traces" ou "bavures" criminelles. Est appelée ainsi toute indication relevée dans un document quelconque (écrit, plan, photo) relatif à un usage anormal des crématoires et ne pouvant s'expliquer que par le gazage massif d'êtres humains.

En effet, un crématoire n'est pas d'emblée un instrument d'extermination. C'est un moyen sanitaire visant à réduire les corps en cendres. L'incinération permet d'éviter une trop forte extension des cimetières et de lutter contre de graves épidémies en détruisant aseptiquement les dépouilles infectées. Les premiers camps de concentration n'avaient pas de crématoire propre et ce fut souvent celui de la ville la plus proche qui résorba leur mortalité spécifique. Lorsque l'effectif des camps crût, le crématoire in situ devint de règle.

Dans le cadre du "Drang nach Osten" et de la politique de colonisation de l'Est dont la région d'Auschwitz devait être le modèle et le germe initial, Himmler décida, lors de sa première visite à Auschwitz en mars 1941, la construction d'un camp de 100.000 prisonniers de guerre soviétique à Birkenau afin de créer un réservoir de main-d'œuvre pour ce programme grandiose. De plus, aux 10.000 détenus du Stammlager devaient s'en ajouter 20.000. Le complexe concentrationnaire voyait son effectif multiplié par treize et la mortalité entraînée par le travail forcé de même. Afin de pouvoir "l'éponger", le nombre des fours du crématoire I fut porté de deux (4 creusets) à trois (6 creusets). Pour les 100.000 prisonniers, fut envisagé un "nouveau" crématoire, situé à côté du "vieux" (le I) avec cinq fours à 3 creusets. Les plans furent dessinés en novembre 1941. Son aspect était conforme au style architectural préconisé par les Bauleitungen: toiture de tuiles mécaniques à deux pans légèrement relevée aux extrémités avec lucarnes rampantes. Ce bâtiment était de conception normale, doté d'une puissance incinératrice peu commune imposée par les circonstances.

"Posé fenêtres étanches au gaz".

Le 20 janvier 1942 eut lieu à Berlin la conférence de Wannsee qui est considérée actuellement comme la prise de décision de l'extermination massive des Juifs d'Europe [l'Aaargh ne saurait trop vous inciter à aller voir le point sur l'historiographie de la question, qu'elle met à votre disposition sous la rubrique Wannsee. Disons simplement ici que l'historien israélien Bauer a qualifié d'histoire idiote (*silly story*) la légende Wannsee (bulletin de l'Agence télégraphique juive de Londres, repris dans *Canadian Jewish News* du 30 janvier 1992, soit quelques mois avant l'article de Pressac)]. Fin mars, un responsable SS de Berlin fit transférer le "nouveau" crématoire du Stammlager à Birkenau, ce qui était plus rationnel. La Bauleitung redessina les plans du sous-sol du bâtiment afin de l'adapter au terrain marécageux de Birkenau. L'ordre d'extermination semble être arrivé à Auschwitz en mai 1942 et changea radicalement l'évolution du camp. En juillet-août 1942, furent signés avec des entreprises civiles les contrats portant sur l'édification, non de un mais de deux nouveaux crématoires, les futurs II et III, suite à la décision de porter l'effectif de Birkenau à 200.000 prisonniers.

L'épidémie de typhus, qui ravagea l'ensemble du complexe concentrationnaire surtout en août et septembre 1942, conduisit la Direction du camp affolée à faire exécuter en hâte par la Bauleitung la construction de deux autres "installations d'incinération", les futurs IV et V. Il n'était plus question de style à la gloire du Reich : sans sous-sol ni grenier, avec une toiture recouverte de carton bitumé, leur premier plan du 14 août était incomplet. Les SS, pris de court en août et obnubilés par la situation sanitaire, songèrent ensuite à adapter les nouveaux crématoires à la liquidation des convois de Juifs qui ne cessaient d'affluer, en regroupant sous le même toit gazage et crémation comme, cela avait été pratiqué temporairement fin 1941 dans le crématoire I. Cette transformation d'instruments sanitaires normaux en usines d'anéantissement laissa des "traces" criminelles, commises involontairement par les SS et les chefs de chantiers des entreprises civiles, et qui apparaissent effectivement fin janvier 1943 alors que le chantier du crématoire II est en cours d'achèvement. La plus connue fut commise le 29 janvier par le chef de la Bauleitung lui-même, Bischoff, dans une lettre à son supérieur de Berlin. Il y désigne la morgue 1 du crématoire II de "cave à gazage". Le 6 mars, un employé civil de la Bauleitung, Jahrling, demanda à la firme Topf und Sohne, la réalisation rapide du projet consistant à utiliser la chaleur dégagée par les trois gros moteurs du tirage forcé de la cheminée pour chauffer la morgue 1, local devant par définition rester frais. Il mentionne aussi la ventilation de "vestiaire" dans les crématoires II et III. Le 14 mars, Messing, un contremaître de la Topf, qui montait la ventilation de la morgue 2 du crématoire II, précise que c'est une "cave à déshabillage". Le 31 mars, Kirschneck, un sous-lieutenant SS de la Bauleitung, rappelle que la morgue II est équipée d'une porte étanche au gaz avec œillette de verres épais de huit millimètres et que celle du III doit recevoir le même type de porte...

La recherche d'indices criminels dans les dossiers des entreprises civiles ayant participé à la construction des crématoires de Birkenau repose sur une évidence: lorsqu'un ouvrier civil posait une fenêtre, il ne pouvait noter dans ses relevés journaliers que "ai posé une fenêtre". Dans le cas de fenêtres étanches au gaz, il inscrivait : "Posé fenêtres étanches au gaz", et parfois complétait qu'il avait "à bétonner dans chambre à gaz". S'il travaillait dans un crématoire, ses relevés l'indiquant, il est alors prouvé que ce crématoire comportait une chambre à gaz, comme le nota en mars 1943 un employé de l'entreprise Riedel & Sohn pour le IV.

Quarante indices criminels ont été collectés jusqu'à présent. L'étude des archives moscovites en a produit de nouveaux. Certains sont frappants, d'autres d'un abord plus complexe car nécessitant un acquis historique préalable. Ils forment ensemble un faisceau de preuves accablant, prouvant [C'EST LA QUE PRESSAC FAIT SON TOUR DE PASSE-PASSE: DES "INDICES" DEVIENNENT UNE PREUVE. C'EST VRAIMENT PETIT] de chambres à gaz homicides dans les quatre crématoires de Birkenau. Les révisionnistes ont négligé initialement les archives du Musée d'Auschwitz et cette faute les a écartés de toute recherche sensée, les acculant dans une négation irrationnelle et perpétuelle.

Historiquement, ils n'avaient aucune chance de voir leur "thèse" aboutir pour la simple raison que de nombreuses archives allemandes, polonaises et russes n'ont jamais été étudiées à fond ou dans cette optique particulière faute de temps, d'argent, de personnel qualifié, voire de motivation. Contrairement aux apparences, l'étude détaillée de l'extermination des Juifs, simple dans son principe, mais complexe dans sa machinerie, a commencé récemment et, semble-t-il, bien trop tardivement. Si la contestation des négateurs persiste, avec un certain écho, alors que leur combat est déjà perdu, c'est parce qu'on assiste à une formidable perte de mémoire collective sur le sujet, consciente ou inconsciente, de la part de nos sociétés confrontées aux multiples problèmes mondiaux, leur imposant en outre la révision de nombreuses données. Les négateurs profitent de ces circonstances en répétant inlassablement et obstinément le même discours qu'ils affinent au fur et à mesure que les années passent, afin que son impact soit maximum.

Mais, lorsqu'enfin, cinquante ans après, sont retrouvés les caractéristiques de la ventilation des chambres à gaz homicides, à savoir: la nature (métal ou bois) et le modèle des souffleries, leur disposition, la puissance des moteurs électriques utilisés, leur vitesse de rotation, la section des conduits, les cubages horaires d'air envoyé et extrait, le plus habile des discours négateurs est vain face à ces données incontournables provenant du fournisseur ayant installé ces matériels, et le dossier technique des chambres à gaz homicides d'Auschwitz- Birkenau doit être refermé et clos.

Entretien avec Jean-Claude Pressac

Après avoir effectué un premier entretien avec M. Pressac, ce dernier a estimé qu'il était nécessaire de le remanier entièrement. L'entretien qui suit n'est donc pas une retranscription fidèle de l'enregistrement. Ce texte a été rédigé puis saisi sur ordinateur par Jean-Claude Pressac; nous le reproduisons tel qu'il nous a été remis, sans corrections. Certaines questions n'ont pas été posées par l'auteur. Il va de soi que les propos de Jean-Claude Pressac n'engagent ni Valérie Igounet, ni les éditions du Seuil.

Pourriez-vous évoquer votre itinéraire jusqu'aux années quatre-vingts? Comment devient-on révisionniste?

Peu après le procès d'Eichmann à Jérusalem, j'ai lu *La mort est mon métier*, autobiographie romancée par Robert Merle, du premier commandant du camp d'Auschwitz, Rudolf Höss. Très jeune, vers dix-huit ans. Comme j'envisageais alors de préparer l'École Militaire de Saint-Cyr, le livre de Merle m'a fait prendre conscience de la nature et de la limite des ordres, qu'en tant qu'officier, j'aurais à recevoir et à donner. Pourrais-je, comme lui, obéir aveuglément et faire anéantir des centaines de milliers de personnes sans frémir? Plus prosaïquement, pourrais-je ordonner à une centaine ou plus de jeunes hommes d'aller se faire tuer et, dans la plupart des cas, pour rien? La réponse fut non. J'abandonnai l'idée d'une carrière dans l'armée et devins pharmacien.

Vers trente ans, j'ai entrepris de réaliser un ouvrage de politique-fiction - une chronique politico-militaire d'un autre futur - dans lequel j'étudiais la possibilité d'une victoire complète du Troisième Reich en Europe, se terminant pourtant par une défaite dans les années cinquante, entraînée par la puissance nucléaire américaine. Contrairement à maints auteurs qui définissent une fois pour toute le cadre de leur livre, chacun de mes chapitres devait se tenir dans un lieu différent et traiter d'un [614] thème particulier. Furent écrits plusieurs chapitres: sur l'action de la Milice française, sur la dernière opération de ce corps le 6 juin 1944, sur la semaine de la «Grande Pagaille» à Paris en juillet 1944 avec l'intervention de la division SS anglaise «Black Prince», sur la formation des officiers SS européens à Bad Tölz fin 1944 et sur les derniers combats en Écosse de l'été 1945, achevant en août la campagne d'Angleterre et provoquant la déclaration de guerre des États-unis en septembre 1945. Le premier et le dernier des chapitres écrits étaient axés sur les questions atomiques. Les suivants devaient porter sur les armes secrètes à Peenemünde et en Prusse orientale, les traces de la «solution finale» à Auschwitz, la guerre de partisans en Yougoslavie, la colonisation allemande de l'Ukraine, etc.

Mon écriture dépendait de mes ressources financières et de mes voyages de repérage pendant les vacances. Je devais connaître les endroits - région, cité ou bâtiment - que j'évoquais. Ainsi, la visite de Zagreb, anciennement Agram, la capitale de l'État croate, trois fois projetée, fut à chaque fois reportée, et ne put s'effectuer. C'est au cours du travail préparatoire sur le chapitre d'Auschwitz que ma recherche a mal tourné et ce, fin octobre 1979.

Pourquoi dites-vous que votre recherche a mal tourné ?

Si elle avait bien tournée, c'est-à-dire si j'avais réussi à obtenir une documentation claire et précise sur le K. L. Auschwitz, mon récit de ce futur «autre» serait achevé depuis belle lurette, aurait été publié ou non, et je ne serais pas en train de répondre à vos questions.

En août 1966, bien avant que je me mette à écrire, j'avais visité le musée d'Auschwitz et fus probablement un des rares Français de ma génération à m'y rendre. Ayant acheté sur place quelques livres, lorsque j'ai voulu m'en servir en 1979, le résultat fut désastreux. Soit les explications des historiens polonais étaient lamentables, soit je ne compris rien. Mes souvenirs ne m'aidèrent pas plus. Je situais mal les crématoires, en saisissais encore moins l'arrangement intérieur que Robert Merle avait pourtant décrit dans son roman (une immense salle de gazage pour 3.000 personnes desservant celle des fours par quatre ascenseurs). Par chance, la télévision allait diffuser le feuilleton américain *Holocauste*, diffusion que j'attendis avec une impatience fébrile. Ce que je n'avais pas prévu, est que la scène, censée avoir été tournée devant les fours ronflants d'Auschwitz, l'avait été à côté d'un four de Mauthausen. J'avais négligé que la vérité historique est absente des productions américaines destinées avant tout à produire de l'argent. Mais, sur le moment, ignorant ce «détail» gênant, je nageais en pleine confusion, n'arrivant plus à faire correspondre [615] cette scène et mes souvenirs. A Birkenau en 1966, j'avais vu des ruines, mais aucun panneau n'indiquait leur fonction ni n'expliquait ce qui s'y était passé. Sur place, j'avais rencontré un gardien polonais, ancien membre d'une brigade internationale en Espagne, qui me raconta que dans le crématoire VI - alors qu'il n'en existait que cinq - les gens étaient électrocutés et incinérés automatiquement, à la chaîne. Il répétait les allégations d'un article de la *Pravda* paru en mai 1945.

Complètement bloqué, j'ai décidé de retourner à Auschwitz éclaircir ces contradictions. Ayant lu que, pendant la guerre, la résistance polonaise régnait en maîtresse dans le camp, que ses membres y entraient et en sortaient comme ils le voulaient à la barbe des SS, que des photos de l'extermination y avaient été prises, j'ai écrit au musée d'Auschwitz pour demander l'autorisation de voir ces photos. Accordée. Lorsque j'ai pénétré dans la pièce de consultation des Archives, trois photos m'attendaient sur une table. J'ai été stupéfait, croyant qu'il en avait des dizaines. J'ai demandé au conservateur des archives, Tadeusz Iwaszko, s'il n'en existait pas d'autres. Il m'a rassuré et apporté plusieurs albums de photos. Y étaient rassemblés des clichés provenant essentiellement de trois sources: du film soviétique *Chroniques de la libération du camp, 1945*, de ce qu'on a appelé par la suite *L'Album d'Auschwitz* (photos diffusées initialement par le musée juif de Prague) et de «L'Album de la direction des constructions SS» (retrouvé et acheté ultérieurement par le Yad Vashem). Pour la dernière source, les détenus travaillant au laboratoire photo du camp avaient réalisé clandestinement de petits clichés par contact direct entre le négatif et le

papier réactif et les avaient placés dans deux bouteilles qui furent enterrées. Une seule, avec une cinquantaine de photos, resta intacte et fut récupérée à la libération.

J'avais commencé à douter de l'existence même des crématoires avant mon déplacement en Pologne. Or, sur plusieurs photos présentées, je les voyais parfaitement et même en cours de construction. M'ont particulièrement intéressé les plans d'implantation SS de ces bâtisses que les Soviétiques avaient filmés. A l'époque, mon allemand était laborieux. Par contre, j'ai un coup d'œil d'architecte inné et un plan me renseigne plus sur un bâtiment ou une installation qu'un dossier descriptif. J'avais alors presque atteint mon but: fixer le cadre d'évolution du principal personnage de mon livre dans le complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau. Il ne me manquait encore qu'une chose et ma recherche était terminée: le ou les plans des crématoires. Ce que j'ai demandé - comme on lance une bouteille à la mer - au conservateur. Ils existaient et Iwaszko m'a apporté les originaux dessinés par la Direction des constructions SS du camp (la «Bauleitung»). [616] Ce que j'allais découvrir dans ces «bleus» - dont certains étaient magnifiquement colorés - bouleversera de fond en comble ma dite «calme petite vie de pharmacien de banlieue».

Dans sa présentation des plans, Iwaszko commit une énorme faute, involontaire, car il était dans l'impossibilité de s'en rendre compte sur le moment. Sont conservés au musée d'Auschwitz dix-sept plans des crématoires - II, III et IV (valables aussi pour le V) - établis par la Bauleitung SS, sans compter ceux des entreprises civiles de la HUTA de Kattowitz et de la Konrad SEGELITZ de Beuthen (neuf en tout). Le premier plan SS des crématoires de Birkenau se rapportant au II fut dessiné le 15 janvier 1942 et le dernier le 19 mars 1943, peu avant son achèvement. Or, il existe une différence radicale entre ces plans. Sur le premier, le bâtiment n'est pas criminel au moment de son dessin. Sur le dernier, plusieurs modifications ne peuvent s'expliquer que parce que le bâtiment est devenu un instrument criminel.

A l'époque les historiens croyaient que, selon les dires de Rudolf Höss, l'ordre d'extermination des juifs avait été donné par Himmler à la fin de l'été 1941. On sait maintenant que Höss s'est trompé de date et le reçut, pour son camp, début juin 1942. Conséquence directe de cet ordre prétendument donné à l'été 1941, un premier gazage expérimental avait été pratiqué dans les caves d'un bloc du camp principal du 3 au 5 septembre 1941 et la Bauleitung SS d'Auschwitz avait dessiné en janvier 1942 le plan d'un crématoire avec chambre à gaz, permettant d'accomplir cette mission. Donc, Iwaszko, croyant bien faire et les sachant «chronologiquement correct», me montra les plans de la série dite «930» de début 1942, persuadé de leur criminalité. En effet, le n° 932, plan du sous-sol, comportait deux morgues semi-enterrées, désignées de «Leichenkeller» ou «L-Keller» 1 et 2. La 1 était ventilée, avec aération et désaération. La 2 ne l'était pas. Il était très tentant et même logique d'affirmer que la 1 était une chambre à gaz d'où le toxique gazeux pouvait être extrait, alors que la 2, sans une telle installation, servait de vestiaire aux victimes. Comme, pour un œil non averti, tous les plans se ressemblaient, n'étaient montrés que les premiers du crématoire II, de belle facture, au contraire du dernier, à peine lisible.

Un aménagement du «932», dessiné le 23 janvier 1942, m'a paru bizarre. L'entrée de la «L-Keller 1» était équipée d'une porte à double battant. J'ai pensé qu'il serait plus rationnel pour une chambre à gaz de m'en avoir qu'un seul. Puis, je suis passé à la

disposition du crématoire IV. Sur le plan n° 2036 du 11 janvier 1943, les victimes pénétraient dans une grande salle centrale, étaient dirigées vers trois pièces de gauche où elles étaient gazées, traînées de nouveau au centre de la bâtisse et incinérées au [617] fur et à mesure dans un four à 8 creusets incinérateurs se trouvant à droite. Ce circuit était absurde et je l'ai fait remarquer à Iwaszko. Il aurait dû être ordonné comme suit: vestiaire donnant dans une chambre à gaz, débouchant elle-même sur une salle des fours.

Iwaszko commit alors une erreur psychologique grossière. Au lieu de m'avouer qu'il n'y comprenait rien lui-même, que ces plans posaient problème, il préféra m'imposer ces données inexplicables en déclarant -. «*Sie müssen das glauben* [Vous devez croire cela]». Propos d'une maladresse insigne, tenu à un Français, membre d'un peuple réputé pour son esprit cartésien et son sens critique. Iwaszko venait de déclencher mon révisionnisme.

Il aurait pu «répondre» autrement à mes doutes, en me montrant les plans successifs du crématoire II et, en particulier, le dernier dessiné au moment de sa livraison en mars 1943. Aurais-je été capable alors de distinguer les différences entre ces plans? Je pense que oui - vu mon approche exclusivement architecturale - et les aurais signalées à Iwaszko. Conjoncturer de la suite des événements à partir de cette hypothèse est difficile. Surtout qu'Iwaszko, constatant mon attitude réservée à l'égard de ses explications «crématoires», ajouta: «Ne faites pas comme Laurisson!» J'appris que ce Laurisson était un «très mauvais» Français qui était venu, lui aussi, aux Archives du musée et qui, comme moi, ne trouvait pas très clairs les commentaires des historiens polonais sur les crématoires. Ce fut la première fois que j'entendis parler de Laurisson. Malheureusement, la deuxième intervint le lendemain, le 1er novembre 1979, le jour de la Toussaint. Ayant eu des problèmes de démarrage avec ma voiture de location au moment de mon départ du musée, j'ai demandé de l'aide à des compatriotes se trouvant sur place, d'anciens détenus revenus en pèlerinage. Ils furent très intéressés par ma démarche, mais virent aussi ma réserve sur certains points. Et là, de nouveau, apparut dans la conversation ledit Laurisson, modèle à ne pas suivre. Ces deux mentions trop rapprochées de cette personne, qui semblait-il, avait eu auparavant des doutes semblables aux miens, m'intriguèrent au plus haut point et je décidai de me renseigner sur lui, voire de le rencontrer.

De retour en France, j'ai cherché qui était ce Laurisson. Il s'agissait d'un professeur d'université, Robert Faurisson - orthographe phonétique rectifiée - habitant Vichy. Je lui ai téléphoné et ce fut une explosion cérébrale. Je pensais en savoir beaucoup sur Auschwitz. Il en savait cent fois plus que moi. Il m'affirma que le fonctionnement des chambres à gaz homicides, tel qu'il était présenté dans sa simplicité extrême, aurait conduit à tuer tout le monde, juifs et SS. Pour étayer ses dires, il s'appuyait sur l'étude des chambres à gaz d'exécution qu'il avait réalisée aux États-[618] Unis. D'un côté, selon les *Mémoires* du premier commandant du camp, Rudolf Höss, d'immenses locaux où étaient asphyxiées trois mille personnes d'un coup - affirmation polonaise - avec une technique primitive faisant fi de toute règle de sécurité, pourtant obligatoire avec un toxique aussi puissant que l'acide cyanhydrique; d'un autre côté, des installations sophistiquées avec un mode opératoire précis et complexe destinées à exécuter un seul condamné. De plus, la superficie de la chambre à gaz actuelle du crématoire 1 ne correspondait pas aux plans de la bâtisse conservés aux archives du musée et tout gazage homicide dans cette pièce - visitée journalièrement par des milliers

de touristes - était impossible, puisqu'une de ses portes comportait une ouverture vitrée à hauteur d'homme, vitre qui ne pouvait qu'être brisée par les victimes.

Il n'y avait pas une réelle concordance de vue entre nous. Faurisson avait étudié le fonctionnement des chambres à gaz homicides d'Auschwitz et des absurdités qu'il y avait découvertes il concluait que les SS n'avaient jamais pu y tuer les millions de juifs comme l'affirmaient les survivants et les Polonais. Moi, j'étais troublé par l'arrangement des bâtiments crématoires qu'Iwaszko m'avait présentés comme criminels et qui ne l'étaient pas. Mais, chacun, avec ses propres critiques et réflexions, apportait de l'eau au moulin de l'autre.

S'instaura ainsi une collaboration qui dura six mois. Faurisson me forma à la critique historique - ce que certaines personnes me reprocheront toujours. L'établissement d'un fait exige de solides preuves. Elles peuvent se trouver dans les écrits personnels ou témoignages des participants (SS et détenus) à condition d'être indépendants les uns des autres, être recherchées dans la correspondance et les écrits officiels des SS, sur les photos existantes et dans les ruines ou bâtiments restants. Or, dans cette histoire et depuis quarante ans, avaient été privilégiés exclusivement les dires des déportés, considérés comme sacrés. Toute parole SS n'était que mensonge, sauf si elle chargeait encore plus leur culpabilité. Tout écrit SS était code. On ignorait la clef du codage, mais le décryptage était connu d'avance: des termes inoffensifs devenaient comme par enchantement «fusillades», «gazages», «chambre à gaz», etc. Tout était tourné d'une manière négative. Les crochets pour suspendre les ringards dans une salle de fours d'incinération ne pouvaient servir qu'à pendre des détenus. Lorsque ces derniers prenaient une douche, ce n'était pas une douche normale, mais une douche-torture (en alternant les flux d'eau froide et d'eau chaude) ou une douche-gaz (diffusion d'acide cyanhydrique gazeux par les pommeaux, ce qui est impossible en physique). Cette crainte d'une douche-gaz, le réalisateur américain Steven Spielberg l'exploite à fond - commercialement et au mépris de la vérité historique - dans son [619] film *La liste de Schindler* en présentant une installation totalement inconnue dans les camps de concentration, la chambre à gaz pouvant doucher. SPIELBERG semble croire au fonctionnement mixte des chambres à gaz-douches dont les pommeaux diffusent soit du gaz, soit de l'eau. Il recycle à son profit un bobard provenant de Dachau. L'épouillage au Zyklon-B d'une baraque de logement des détenus mesure d'hygiène prophylactique visant à tuer les poux transmetteurs du typhus - n'était qu'une méthode différente de tuer, car les détenus devaient délaissier leur baraque pour 24 heures ce qui était pour eux une vraie catastrophe parce que l'épisode se situait obligatoirement en hiver et qu'ils restaient au dehors dans un froid glacial. Malheureusement, une épidémie de typhus ne se déclenche qu'au printemps ou en été, donc par un temps relativement ou carrément clément. Que ce soit une impression subjective ou une réalité, en milieu concentrationnaire, tout paraît noir et négatif à la masse des détenus. Ainsi après guerre, des chambres à gaz d'épouillage pour les vêtements, appelées parfois dans les rapports allemands *Entwesungskammer*, littéralement des «chambres d'enlèvement de la vie», furent considérées comme des chambres à gaz homicides, parce qu'on y ôtait la vie. Ce n'étaient pas les hommes qu'on y tuait, mais les poux.

Progressivement durant mes séances de travail avec Faurisson, j'ai appris qu'il était engagé dans plusieurs procès. L'un d'eux portait sur ses conclusions abruptes relatives à la chambre à gaz du K. L. Natzweiler-Struthof, en se référant aux aveux d'un des anciens commandants du camp, le capitaine SS Josef Kramer. Ce dernier avait déclaré

avoir gazé fin août 1943 environ quatre-vingts détenus sélectionnés venant d'Auschwitz, lesquels devaient servir à un médecin SS, le Professeur HIRT de Strasbourg, désirant constituer une collection de crânes. Pour cela, KRAMER avait versé de l'eau sur des «sels» et obtenu un dégagement d'acide cyanhydrique gazeux. En chimie, un acide plus une base donne un sel et de l'eau. Mais, la réaction n'est pas réversible. Donc, impossibilité chimique. Pour Faurisson, le SS avait raconté n'importe quoi et rien n'était vrai. Maintenant, on pense qu'il a employé les produits suivants: un acide cristallisé mélangé avec un cyanure de sodium ou de potassium. En milieu anhydre, le mélange à l'apparence d'un «sel» et est stable. Si on ajoute de l'eau, il y a réaction et dégagement d'acide cyanhydrique. Ou bien, Kramer s'est servi d'un produit bien connu dans la lutte contre les insectes, le «cyanogaz» ou cyanure de calcium, dégageant en trois minutes du gaz cyanhydrique après hydratation. Mais à l'époque, personne n'avait relevé et encore moins étudié cette incohérence apparente.

A cette occasion, les archives du procès militaire de Natzweiler furent consultables. La justice militaire française avait réalisé un album photo[620]graphique intitulé *Camp de concentration du Struthof*», comportant de nombreuses vues extérieures et intérieures du crématoire, de la chambre à gaz et surtout les plans de ces installations. Le plan du crématoire montre que la bâtisse se divisait en deux parties: l'une réservée à l'incinération et l'autre permettant aux détenus de se laver en prenant une douche et de faire épouiller leurs effets par la vapeur dans une petite cellule mitoyenne. L'eau chaude des douches provient d'un serpentin placé au-dessus du four d'incinération ou, quand celui-ci ne fonctionne pas, d'un chauffe-eau avec un foyer au charbon. Cette malheureuse salle de douches a été présentée, je ne sais combien de fois, comme une chambre à gaz homicide avec le toxique gazeux «tombant» des pommeaux et malgré des fenêtres que les victimes auraient fait voler en éclats. Avoir retrouvé l'aménagement du crématoire dressé par la justice en 1945 permet de découvrir un montage beaucoup plus grave, élaboré peu avant que le camp soit ouvert au public. Le dépôt d'urnes se situait à côté de la salle d'autopsie et la pièce où logeaient les détenus s'occupant du four près de l'entrée. La pièce des détenus comporte un lavabo au contraire du dépôt d'urnes, où personne ne vit. Les fonctions des pièces furent délibérément inversées. Les urnes furent transférées dans la pièce des détenus, avec un lavabo ne servant plus à rien. Dans le dépôt d'urnes ainsi libéré furent placés des châlits et sa porte, de facture normale, fut équipée de gros verrous afin de faire croire que c'était une prison d'où les médecins SS - naturellement fous - venaient chercher des cobayes pour assouvir leur manie de vivisections. Ce montage apparaît, lorsqu'on le sait, tellement grossier qu'on est stupéfait de la bêtise et de l'aveuglement humains. Initialement, le révisionnisme voulait dénoncer de telles tromperies, présentées pour avaliser les pires excès de la mémoire concentrationnaire. Une personne comme Faurisson est née de ces outrances.

Les commentaires sur la chambre à gaz du Struthof sont pareillement absurdes ou noircis, faute de connaissances -historiques. Souvent, le gazage homicide des 86 juifs et juives était présenté comme ayant été effectué en versant des granules de Zyklon-B dans l'entonnoir avec robinet pour les liquides. De nouveau, une impossibilité, physique cette fois-ci. Après ces gazages criminels, des expériences de protection contre un gaz toxique, le phosgène, par ingestion ou injection d'urotropine (hexaméthylènetétramine) furent pratiquées dans la chambre à gaz. Une première série de onze expériences sur les détenus allemands volontaires, menées correctement par un civil, le Professeur BICKENBACH, en décembre 1943, ne provoqua aucun

décès et montra que Furotropine apportait une protection relative contre les effets du phosgène. Une expérience se déroulait comme suit: deux sujets, ayant absorbé per os ou reçu en injection intraveineuse de Furotropine, pénétraient dans la chambre à [621] gaz avec une ampoule contenant quelques grammes de phosgène. La porte fermée, l'un d'eux jetait à terre l'ampoule qui se brisait, permettant au gaz de se dégager; au bout de vingt minutes, Bickenbach estimait la concentration restante du phosgène dans la pièce en aspirant du gaz qui passait dans un appareil mesurant la conductibilité électrique du flux gazeux; l'appareil de mesure était relié par un tuyau souple à un embout métallique traversant la porte de la chambre à gaz; puis, le ventilateur, mis en route, chassait le gaz et les détenus sortaient enfin de la pièce. En mai 1944, une seconde série fut pratiquée par HIRT qui estimait que les essais de Bickenbach n'étaient pas assez proches des conditions du champ de bataille. Opérant lui-même et ne tolérant la présence de Birckenbach que pour mesurer les taux résiduels de phosgène, FIRT utilisa des détenus tsiganes condamnés à mort en quatre groupes de quatre sujets (deux étant des témoins de contrôle ne recevant qu'une injection d'eau salée et deux autres étant protégés avec de l'urotropine, l'un per os et l'autre en intraveineuse). L'augmentation des concentrations de phosgène aboutit à la mort de quatre des seize sujets par œdème aigu du poumon. L'embout fixe à la porte de la chambre à gaz est présenté comme un tube d'adduction des gaz, c'est à dire pour amener du gaz dans la pièce. Sa fonction a été inversée, passant d'un rôle extracteur à un rôle introducteur.

Toujours dans le bâtiment de la chambre à gaz, qui était avant la guerre un restaurant servant aux skieurs des repas bon marché, se situent trois cuves carrelées ayant servi à conserver de la choucroute ou des pommes de terre. Ces cuves furent dites «fosses à formol servant à la conservation des corps des victimes de la chambre à gaz». Explication doublement erronée, car les corps, conservés dans les cuves de l'Institut d'anatomie de Strasbourg l'étaient non dans du formol - méthode empêchant toute manipulation ultérieure par rigidité des tissus - mais dans de l'alcool synthétique à 55 degrés.

On est atterré par l'imbécillité des explications avancées dans cette affaire qui, même spectaculaire, n'est que mineure dans l'histoire des camps. Et lorsqu'on étudie, camp après camp, les gazages homicides qui y furent pratiqués, émerge une accumulation de bêtises plus sottes et débiles les unes que les autres ce qui prouve le pitoyable niveau de la science concentrationnaire, basée exclusivement jusqu'à nos jours sur les «sacro-saints» témoignages.

D'après vos dires sur l'état des connaissances concentrationnaires, pourquoi n'êtes-vous pas resté révisionniste?

C'est justement lors d'une séance de travail avec Faurisson sur les dossiers de la Justice militaire française concernant le Struthof qu'a retenti [622] à mes oreilles le premier des signaux d'alarme qui m'ont conduit à quitter Faurisson au bout de six mois de collaboration.

Il s'agit encore du gazage des 86 victimes juives du Struthof. A leur arrivée au K. L. Natzweiler, elles étaient en fait 87 et venaient d'Auschwitz où elles avaient été sélectionnées pour leurs caractéristiques morphologiques. Tout mouvement de détenus était inscrit sur les états SS hebdomadaires des effectifs du camp. Celui du 14

août 1943 indique la sortie pour cause de décès de trente juifs. Celui du 21 août, la sortie de 57 juifs aussi par décès. Normalement, le motif de chaque décès, qui devait être de plus déclaré à la Mairie de Natzweiler, était soigneusement noté, par exemple, maladie, tentative d'évasion, pendaison, fusillade, etc. Même si la raison était inexacte, elle devait administrativement figurer au verso du rapport d'effectif hebdomadaire. Or, dans le cas de ces 30 et 57 (87 en tout) détenus juifs, aucune explication n'est donnée sur la ou les raisons de ces morts soudaines et massives. Faurisson, gêné par cette évidence, ayant remarqué que le rapport de début août mentionnant l'entrée des 87 juifs était imprimé en caractères romains et que les deux de sortie l'étaient en gothique, déclara froidement que les SS s'étaient trompés de ligne et que les juifs avaient été libérés (ligne au-dessus), ce qui expliquait le défaut d'annotation au verso... Certaines réflexions ont le pouvoir de dessiller radicalement les yeux. Celle de Faurisson l'eut.

Le deuxième signal d'alarme vint du «rapport Fabre». Fabre était un professeur de toxicologie de la Faculté de Pharmacie de Paris. A ce titre, il réalisa, à la demande de la justice militaire, une recherche de cyanures sur les cadavres restants de l'Institut d'anatomie de Strasbourg et dans la chambre à gaz du Struthof. Le résultat fut négatif dans les deux cas. Faurisson comptait énormément sur ce rapport qui, en apparence, abondait dans son sens. Pas de traces de cyanures, donc pas de gazages homicides. Mais lorsqu'on reprend les données propres à ces gazages, on s'aperçoit que la conclusion négative du rapport Fabre était hautement prévisible pour la chambre à gaz. Sol: en béton, donc lavable. Revêtement des murs: carreaux blancs, lavables pareillement. Nombre de gazages: probablement trois. Durée d'application de l'acide cyanhydrique: 5 à 10 minutes. Évacuation du gaz: par un ventilateur en hauteur, pendant environ un quart d'heure. Fabre dut racler le plafond pour prélever des échantillons. Mais retrouver des cyanures avec une si faible utilisation et un temps de contact aussi bref est illusoire. Malheureusement, le rapport ne figurait pas dans les pièces du procès et reste toujours introuvable. Pour Faurisson, c'était une preuve supplémentaire qu'on «lui dissimulait un fait capital». Pour moi, qui suis pharmacien de métier, [623] ce fut la deuxième fois que j'en vins à douter de la validité des arguments de Faurisson.

Avez-vous alors quitté Faurisson?

Non. Même si je commençais à comprendre que Faurisson avait, lui aussi, ses limites, mes doutes concernant les crématoires n'avaient pas été éclaircis. Faurisson amplifiait mes interrogations initiales, sans y apporter de réponses convaincantes. Si je voulais voir clair dans cette affaire, il fallait que je m'y investisse personnellement et non dépendre des dires d'un monsieur qui dérapait parfois. C'est la question d'argent qui dicta les rôles. Contrairement aux déclarations hystériques du président de la LICRA, Jean-Pierre BLOCH, affirmant que la Libye finançait les révisionnistes, ces derniers n'avaient pas le sou. Or le dossier de Faurisson relatif au K. L. Auschwitz était assez maigre et un complément de documentation lui était nécessaire. Ce qui signifiait de nouvelles études au musée d'Oswiecim. Faurisson ne pouvait s'y rendre, craignant un refus de consultation. De plus, ses seules ressources provenaient de son salaire versé par l'Éducation nationale. N'étant pas «indésirable» à Oswiecim et étant le seul à pouvoir payer mes déplacements, c'est moi qui repartis en Pologne en août 1980.

En arrivant aux archives du musée, je me trouvais dans une position délicate. J'étais censé n'en savoir pas plus que lors de ma dernière visite et ce n'était plus vrai. J'avais engrangé un acquis révisionniste important et ma vision des crématoires comme parfaits instruments de mort s'était modifiée. J'ai voulu vérifier la thèse de Faurisson et j'ai cru à sa validité deux jours. C'est-à-dire que, face aux ruines des crématoires de Birkenau et aux archives SS du musée, la thèse de Faurisson sur l'impossibilité des gazages homicides massifs n'a tenu que deux jours.

Connaissant parfaitement le plan du sous-sol du crématoire II, il me fut facile d'en retrouver l'arrangement dans les ruines restantes. Je découvris au niveau de sa «cave à cadavres-1», la dite chambre à gaz, des ouvertures ne figurant pas sur le plan. Je suis descendu dans l'une d'elles et vis un conduit séparé avec clapet qui semblait communiquer avec le trajet de reprise d'air de la pièce. Même constatation pour les autres ouvertures. La chambre à gaz m'a paru alors plus trouée que du gruyère et incapable, faute d'herméticité, d'assurer le moindre gazage homicide à l'acide cyanhydrique. Là, j'ai cru que Faurisson avait vu juste.

Le lendemain matin, ayant soigneusement répertorié mes arguments dans la nuit, j'ai attaqué Iwaszko sur le plan Bauleitung n° 932. Tout y est passé: la double porte inepte avec un sens d'ouverture inverse de ce qu'il aurait dû être; une aération haute et une désaération basse alors que, [624] pour une chambre à gaz, le contraire était impératif; l'évacuation des eaux usées chargées de gaz prussique communiquant directement avec les WC des médecins SS au rez-de-chaussée; le manque d'ouvertures pour le versement du Zyklon-B; l'avancée de la glissière à cadavres gênant le passage des victimes du vestiaire à la chambre à gaz; l'absence sur le plan de l'escalier d'accès au vestiaire, pourtant visible dans les ruines et manifestement ajouté après; enfin, la présence de trois ou quatre ouvertures autour de la chambre à gaz non mentionnées sur le plan que j'avais découvertes. En conclusion, affirmer que la «cave à cadavres-1» du crématoire II était une chambre à gaz homicide ne tenait pas. Là, Iwaszko fut grandiose. Il ne répondit pas, sortit de la salle de consultation des documents où nous nous trouvions, me laissant savourer ma victoire, et revint avec UN plan SS, le n° 1300 du 18 juin 1942, intitulé "Krematorium-Entwässerung/Crématoire [II]-Évacuation des eaux». De ma vie, je n'ai jamais reçu une telle gifle - au figuré bien sûr.

Le «1300» répondait en tout à mes remarques concernant le drainage du crématoire-II. L'évacuation des eaux usées avait été modifiée par les SS de la Bauleitung en juin 1942: le conduit menant dans une fosse de décantation reliée aux WC de la salle d'autopsie avait été obturé. Les eaux usées de la «cave à cadavres-1» sortaient à part, passant par le puisard dans lequel j'étais descendu et rattrapaient le conduit principal venant du crématoire, qui se dirigeait vers un lointain fossé d'évacuation. Grâce à cette nouvelle disposition évacuant séparément les eaux chargées de toxique, les SS pouvaient gazer en toute sécurité. J'ai fait comprendre à Iwaszko que, si son plan répondait parfaitement à mes critiques sur le drainage du crématoire, en levant des impossibilités physiques de taille, il en restait d'autres inexplicables. Nous avons passé un accord. Pour lever mes doutes, il me fournirait à étudier tous les plans des crématoires dessinés par la Bauleitung SS d'Auschwitz. Quand je serais convaincu, je devrais le lui dire. Iwaszko m'a offert ces facilités parce que j'ai su dire que je m'étais trompé sur le drainage et que je n'étais pas de mauvaise foi.

A ce moment-là, je pensais que la thèse de Faurisson était encore à moitié valable et que l'étude intensive des plans SS me permettrait de conclure définitivement, dans un sens ou dans l'autre. Je comptais «boucler» cette recherche rapidement, en un ou deux voyages supplémentaires en Pologne. Je sous-estimais gravement des données et des facteurs qui m'échappaient. D'abord la masse d'archives à étudier. J'ignorais qu'une bonne dizaine d'entreprises civiles avaient participé à l'édification de ces bâtisses, que deux d'entre elles, la Huta de Kattowitz et la Konrad Segnitz de Beuthen, avaient dessiné leurs propres plans et qu'existaient [625] en sus des dossiers d'avancement des chantiers rédigés par les contremaîtres de ces entreprises. J'ignorais le rôle essentiel de la firme Topf et fils d'Erfurt, conceptrice des fours d'incinération et responsable de leurs montages. Je pensais que les deux plans du crématoire-I publiés par Faurisson étaient les seuls. C'était faux. Donc, si je voulais obtenir un résultat sûr et indiscutable, je devais étudier tous les documents conservés au musée se rapportant aux crématoires d'Auschwitz. Se posait aussi le problème de la duplication des documents. Photocopier est simple comme bonjour à l'Ouest. Mais dans les républiques populaires d'alors, les photocopieuses étaient rares, souvent en panne et pratiquement inutilisables. Je dus passer par la photographie des pièces sélectionnées. Comme le musée d'Oswiecim ne disposait que d'un laboratoire photo dans lequel travaillaient trois employées dont deux étaient souvent absentes, se procurer des copies ne fut pas une mince affaire et s'étala sur des mois.

Cette étude, beaucoup plus longue que prévue, a nécessité une vingtaine de déplacements en Pologne et a duré de nombreuses années. J'ai suivi une sorte d'enseignement universitaire libre, avec Iwaszko comme professeur au départ, puis tout seul ensuite quand j'ai commencé à dégager des résultats qui étaient en contradiction avec l'histoire communiste du camp. Peu à peu, ma ténacité dans cette recherche a payé. Les portes se sont ouvertes progressivement. Iwaszko répondait à toutes mes demandes de consultations - mêmes injustifiées - de documents. Si je voulais visionner un film sur le sujet, une salle de projection était ouverte pour moi seul. Iwaszko a eu beaucoup de mal à saisir que je vivais à un rythme occidental et que lorsque je perdais du temps, je perdais aussi de l'argent, car ces voyages me coûtaient cher. Puis les Polonais s'habituaient à mes passages exigeants et bruyants. Mes derniers séjours aux Archives créaient un tourbillon de demandes de dossiers, de photocopies (enfin!) urgentes, de clichés de plans à réaliser immédiatement. J'étais devenu - aux yeux des historiens du musée d'Oswiecim - le meilleur spécialiste de cette question.

Quels ont été vos premiers résultats et êtes-vous arrivé à une conclusion?

Les premiers résultats obtenus furent de deux sortes. Concernant l'histoire du camp, la démonstration que les crématoires avaient été projetés comme des installations sanitaires normales, puis aménagés en centres de liquidation des «juifs inaptes au travail», c'est-à-dire les femmes, les enfants et les vieillards. Cela peut paraître ne rien changer au fait de la tuerie des juifs, mais la question cruciale était et est toujours: quand l'ordre a-t-il été donné? Faute d'un document écrit, on s'en rapporte aux dires des SS. Selon le commandant Höss, à l'été 1941. Or, la transformation criminelle [626] des crématoires fut entreprise fin novembre 1942. Cet écart d'un an ne peut s'expliquer que si Höss s'est trompé de date. Affirmer que Höss reçut l'ordre de liquidation début juin 1942 implique que tous les livres écrits depuis cinquante ans sur cette question et indiquant comme prise de décision du massacre l'été 1941 sont

inexactes et à revoir. Tel était le premier résultat d'une simple étude des dossiers de la Bauleitung SS d'Auschwitz et qui aurait dû être effectuée depuis longtemps. Quant à la thèse de Faurisson, ce fut une exécution. Lorsque j'ai commencé à consulter les plans et les dossiers de construction des crématoires, de nombreuses difficultés surgirent. L'écriture de quelques plans était en gothique manuscrit que je ne lisais pas. Je dus décomposer les mots lettre par lettre. J'ai abordé les dossiers de construction avec un allemand scolaire, sans plus. Je travaillais en recherchant des mots clés: «Gas/gaz, Gaskammer/chambre à gaz, Gastür/porte à gaz, Gasdichte Tür/porte étanche au gaz, Ofen/four, Einäscherungsofen/four d'incinération, Verbrennungsofen/four de crémation, Einäscherungsanlage/installation d'incinération, Krematorium/ crématoire». Dès que j'en trouvais un, je cherchais à saisir dans quel contexte il était employé. Souvent, j'appelais Iwaszko pour m'aider à déchiffrer ou à comprendre. Ces dossiers n'avaient pas été étudiés par les historiens polonais parce que, étant manuscrits, ils étaient difficilement lisibles. C'est sous le crayon d'un contremaître de l'entreprise civile Riedel et fils de Bielitz que j'ai trouvé les deux premières «traces criminelles» concernant le crématoire IV. Ce que je désigne de «traces criminelles» découle de l'aménagement d'un crématoire normal, destiné à incinérer les morts et comprenant essentiellement une ou des morgues, une salle d'autopsie légalement obligatoire, une salle du ou des fours et une cokerie, en un crématoire anormal car comportant une chambre à gaz homicide. Cet aménagement ou cette transformation nécessite des équipements particuliers dont on retrouve mention dans la correspondance SS ou les journaux de chantier des entreprises civiles. Une définition plus juste serait «traces d'aménagement criminelles». La recherche de telles «traces» n'est pas envisageable si les crématoires sont considérés comme étant criminels dès le début, ainsi que l'ont cru les historiens polonais pendant quarante ans.

Dans le dossier de construction du crématoire IV par la RIEDEL ET FILS, figuraient sous la rubrique «Travaux à effectuer» les indications suivantes: le 28 février 1943, «Poser fenêtres étanches au gaz» et le 2 mars, «... sol à bétonner dans chambre à gaz». Plus tard, dans le dossier de la menuiserie du camp, j'ai découvert une commande de «12 portes étanches au gaz d'environ 30/40 cm» - en fait des fenêtres vu les dimensions - datée du 13 février et livrée le 26. Les dates concordaient parfaite[627]ment. Enfin, dans une pièce du crématoire 1, se trouvent exposées trois de ces fenêtres étanches au gaz, retrouvées dans les gravats du crématoire IV après son dynamitage par les SS le 22 janvier 1945. C'était par ces fenêtres étanches, réparties à raison de 6 par crématoire, que les SS versaient le Zyklon-B dans les chambres à gaz des crématoires IV et V.

Avez-vous informé Faurisson de vos découvertes?

Rentré en France en septembre, je n'avais rien de concret à montrer à Faurisson, sauf lui faire part qu'existaient des pièces qui contredisaient ses dires, pièces que les parties adverses étaient en train de lui communiquer, malheureusement noyées dans un fatras de témoignages inexploitablement parce que sans critique historique. Je suis retourné deux fois assez longuement au musée d'Oswiecim où j'ai commencé à étudier sérieusement les dossiers. Durant ces séjours, des discussions historiques tendues m'opposèrent à Iwaszko, parce que mes doutes persistaient. Et puis, je suis tombé sur les premières «traces d'aménagement criminelles» du crématoire IV, que personne n'avait vues depuis 1945. De retour, j'ai averti Faurisson de mes trouvailles. Comme tous les autres auparavant, cet entretien crucial se déroula le 27 novembre au domicile

parisien de Pierre Guillaume, l'éditeur de Faurisson, où logeait ce dernier lors de ses déplacements à Paris. Ne possédant pas de photos de ces pièces, je leur ai demandé de me croire sur parole et leur ai dit qu'il traînait beaucoup trop de traces et d'anomalies «gazeuses» dans les dossiers du musée d'Oswiecim pour continuer à prétendre que les chambres à gaz homicides d'Auschwitz-Birkenau n'en étaient pas.

Quelles ont été leurs réactions?

Faurisson déclara qu'il ne pourrait se prononcer que lorsqu'il verrait les documents en question, ce qui était normal. Même attitude pour Guillaume qui suivait aveuglément Faurisson.

Ont-ils pris en compte ce que vous rapportiez du musée d'Auschwitz?

Non, ils ne pouvaient plus. J'ai compris que, quel que soit le résultat de mes recherches, Faurisson et Guillaume, étaient trop engagés dans les divers procès en cours pour faire machine arrière. A partir de ce moment-là, je devins gênant. Poursuivre l'étude des crématoires signifiait travailler contre eux. Faurisson biaisa. Il orienta mes investigations, avec mon accord et afin de ne lui pas faire de tort, vers les installations d'épouillage des effets des détenus au camp d'Auschwitz afin de démontrer que, si l'acide cyanhydrique avait été utilisé dans certaines pièces des crématoires, c'était afin de tuer les poux des vêtements et non les hommes. [628] L'idée était astucieuse, mais impuissante contre la réalité historique. Pourtant, ce travail était nécessaire, voire obligatoire, et Faurisson aurait dû le mener lui-même, avant de conclure. Il se serait aperçu qu'on pouvait employer le gaz cyanhydrique sans difficulté dans des installations très sommaires, à condition qu'elles soient équipées de ventilateurs pour expulser le toxique.

Furent ainsi répertoriées toutes les «*Entlausungsanlagen*/installations d'épouillage» du camp. Au camp central d'Auschwitz, existèrent trois chambres à gaz d'épouillage au Zyklon-B: une au rez-de-chaussée du Block 1 et deux au premier étage du Block 3. Y fut aussi projetée à proximité du bâtiment de réception des détenus l'installation d'une batterie de 19 cellules d'épouillage au Zyklon-B de type «DEGESCH», la firme diffusant ce produit. Au «Canada I», l'entrepôt de stockage des effets récupérés sur les juifs, une autre. A Birkenau, encore deux dans les bâtiments BW 5a et 5b. Bien plus tard, dans les pièces de la Bauleitung SS conservées aux Archives du KGB à Moscou, j'en découvrirai de nouvelles, destinées à l'épouillage des vêtements des ouvriers civils du complexe concentrationnaire. Sans compter les «*Entwesungsanlagen*/installations de destruction des parasites» fonctionnant à l'air chaud, au Zentral Sauna, au camp des Tsiganes et dans le secteur dit «Mexico», les trois situées à Birkenau. Sans oublier les autoclaves marchant à la vapeur: un dans le Block 26 du camp central et cinq à Birkenau. Faurisson utilisa ultérieurement cette étude pour susciter le «Rapport Leuchter». De mon côté, elle me servit d'abord à établir que 95 % du Zyklon-B livré à Auschwitz était employé à l'épouillage et que seuls 5 % maximum servait à asphyxier les juifs, au contraire des dires de Raul HILBERG, et ensuite à prouver qu'à Maïdanek, des pièces présentées par les Polonais comme des chambres à gaz homicides n'étaient que des chambres d'épouillage. Le comique grinçant de cette affaire est que l'idée de Faurisson se vérifia à Maïdanek, mais non à Auschwitz.

Une notion essentielle se dégagait de ce travail: l'aménagement constant des installations ou leur transformation en fonction des besoins ou des ordres supérieurs. Ainsi, l'épouillage au gaz cyanhydrique fut interdit par Berlin dès 1940 et devait être remplacé par l'air chaud. Seulement, le Zyklon-B était rapide et efficace, utilisable dans n'importe quelle pièce qu'on étanchéifiait et équipait d'un ou des ventilateurs. Les pièces à air chaud nécessitaient un matériel plus complexe et plus coûteux. Les SS préférèrent s'en tenir à une méthode sûre, donc à l'acide cyanhydrique. Par exemple à Birkenau, la chambre à gaz d'épouillage du bâtiment BW 5a, après avoir fonctionné au Zyklon-B, fut aménagée pour l'emploi de l'air chaud, au contraire de celle du BW 5b qui resta dans son état primitif. A Auschwitz, les 19 cellules DEGESCH du bâtiment de réception ne reçurent jamais leur équipement de diffusion du Zyklon-B. On pensa y utiliser un autre gaz, l'acétylène (du formiate de méthyle), fourni par I.G.-Farben, mais ce projet fut aussi abandonné, toujours faute de matériel adéquat. En dernier lieu, une partie de l'installation, construite mais inutilisée, servit de station d'épouillage expérimentale avec deux postes où était appliqué un champ d'ondes ultracourtes, mis au point par la firme Siemens de Berlin. A Maïdanek, le bloc d'épouillage subit trois modifications successives: d'abord, il fonctionna à l'air chaud, puis au gaz cyanhydrique et enfin, il fut aménagé pour tuer des inaptes au travail avec de l'oxyde de carbone. Rien n'était fixe et chaque bâtiment évoluait en fonction du rôle souhaité selon les circonstances. Cette évolution structurelle, que j'avais déjà rencontrée au niveau des crématoires, se vérifiait pour d'autres ensembles et devint le pivot principal de mes conclusions ultérieures,

Quand avez-vous quitté Faurisson?

Tout en menant cette étude «dérivatrice», je continuais simultanément le travail sur les plans et les dossiers des crématoires d'Auschwitz-Birkenau. Je relevais de plus en plus de «traces d'aménagement criminelles» et le comble est qu'elles étaient nouvelles et inconnues de tous, aussi bien des associations d'anciens déportés qui attaquaient Faurisson que de ce dernier. Ces «bavures criminelles» des SS et des civils commençaient à peser fortement sur mes relations avec le dit Professeur, lesquelles s'étaient distendues à partir de décembre 1980. Un jour d'avril 1981, une crise se produisit entre lui et moi parce que nos divergences d'interprétation étaient devenues abyssales et inconciliables. Faurisson prétend qu'il m'a mis dehors, manu militari. Il y eut séparation, point final. Je lui laissais d'ailleurs gracieusement dix-sept plans explicatifs des crématoires que j'avais dessinés pour l'aider à comprendre les problèmes techniques et qu'il considérait comme «magistraux». Il les utilisa après dans plusieurs conférences. Que cette rupture lui ait été catastrophique et qu'il en ait été furieux, je le conçois, mais pour moi, sa thèse ne tenant plus, je ne pouvais plus continuer à travailler pour lui.

Durant votre passage chez les révisionnistes, lesquels avez-vous connus?

J'ai connu assez peu de révisionnistes, trois exactement en dehors de Faurisson. Éric Delcroix, l'avocat de Faurisson, politiquement de droite, qui soutient et défend encore fanatiquement les délires d'inexistence de son client. Serge Thion que j'ai dû rencontrer une ou deux fois en comprenant immédiatement rien qu'à le voir, qu'il n'était pas de mon [630] bord - politique - et que nous n'avions rien à nous dire, ce qui n'a pas empêché, à la suite de la publication de mon livre «Les crématoires d'Auschwitz» aux CNRS-Éditions, de nous parler au téléphone, mais toujours pour ne

rien dire. Et enfin Pierre Guillaume, connaissance incontournable puisque toutes les réunions de ce petit monde se tenaient chez lui. Guillaume est un ancien «Brution», appellation de ceux qui sont passés au Prytanée Militaire de la Flèche dont je suis. Étant d'extrême-gauche, c'est au nom de fumeuses théories marxistes qu'il a découvert, aidé et publié Faurisson. Guillaume n'a jamais vérifié le travail du «Professeur», ce qui le plaçait dans une situation de sujétion intolérable. Ayant gardé un contact épisodique avec lui après ma rupture avec Faurisson, jamais, au cours de nos entretiens, il ne put contrer mes affirmations en face. Puis, par derrière, dans des écrits méprisants, il se gaussait de mes travaux, sans avancer la moindre preuve à l'appui de ses railleries.

Qu'avez-vous fait après cette rupture avec Faurisson?

A l'époque, je perdais beaucoup. En particulier, toute sa documentation, du moins le pensai-je. Quand je parle de la documentation de Faurisson, je devrai dire plus exactement celle du musée d'Oswiecim. Les quatre plans Bauleitung des crématoires (deux du I, un du II et un du IV) qu'il possédait venaient de là. Les photos, aussi. La correspondance des SS avait été fournie par les parties adverses et généreusement traduite entièrement en français. Ses armes, il les prenait chez l'adversaire. Faurisson vivait sur les autres et attendait d'eux qu'ils prouvassent l'infailibilité de son hypothèse. Payé par l'Éducation nationale à ne rien faire, adulé mondialement comme «pape» du révisionnisme, il avait déclaré à la défunte revue «Zéro» que les chambres à gaz étaient «magiques» et permettaient de vivre confortablement. Depuis 1980, il exploite de naïfs idéalistes, tels Pierre Guillaume, Carlo Mattogno, Henri Roques, Ernst Zündel, Fred Leuchter, John C. Ball, David Irving, moi-même, etc., dont il a parfois brisé la carrière en les entraînant dans «la plus grande aventure intellectuelle de cette fin de siècle».

Pour reconstituer le fonds de documents sur lesquels j'avais travaillé, je retournai au musée d'Oswiecim, exposai la situation à Iwazsko, le prévins que je n'étais toujours pas convaincu et lui demandai son aide. En peu de temps, j'ai dépassé le niveau documentaire faurissonien. Afin que mes résultats soient incontestables, j'ai dû effectuer une vingtaine de séjours en Pologne. Au début, Iwazsko ne comprenait pas mon obstination à rassembler toutes les pièces concernant les crématoires et les [631] installations de gazage, d'épouillage et homicides. Les employés du musée travaillaient alors sur les historiques des multiples camps annexes du complexe concentrationnaire et cette question centrale, mais ancienne pour eux, ne les concernait plus. Elle avait été menée à la fin de la guerre par le juge polonais Jan Sehn, qui fut chargé d'instruire le dossier d'accusation de l'ex-commandant du camp, Rudolf Höss. Mort dans les années soixante-dix, il ne l'avait pas exploité à fond comme je m'en rendis compte, vu que je suivais ses traces. J'ai simplement continué le travail de cet homme dont je respecte la mémoire. Cette recherche me fut extraordinairement intéressante, bonifiante et m'a probablement transformé. Un camarade l'a comparé à une initiation maçonnique. J'ai eu à escalader un pic montagneux. A mesure que l'ascension progresse, la vue s'améliore. Ainsi, j'ai pu juger le combat entre Faurisson et Georges Wellers, directeur du CDJC (Centre de Documentation juive Contemporaine) de Paris. Wellers se paraît d'un titre honoraire de la Faculté de médecine de Paris et se drapait dans sa dignité d'ancien déporté racial. Faurisson se targuait de sa suffisance infailible de professeur et de l'auréole du martyr de la Vérité. Leur niveau de connaissances étant égal, ils se battaient à coup d'articles

autoritaires et cinglants, sans que l'un puisse l'emporter sur l'autre, parce que leurs arguments étaient pitoyables, faute d'avoir acquis l'ensemble des données pour trancher. A une certaine hauteur, on rencontre de moins en moins de monde et, soudain, c'est la solitude complète. J'avoue que ce fut très dur. Je fus bientôt obligé pour parler, banalement parler, de mes problèmes de me rendre au musée d'Oswiecim pour rencontrer Iwaszko. Et même cela devint difficile, car le domaine que j'explorais n'était pas la spécialité d'Iwaszko qui portait sur les conditions de vie des détenus dans l'ancien camp.

Les évidentes modifications successives des bâtiments crématoires, en fonction des besoins des SS, expliquaient mes interrogations et levaient mes doutes initiaux. Bien sûr, ce ne fut pas soudain, comme une révélation céleste, mais progressif, au fur et à mesure que je m'enfonçais dans la lecture de tous les écrits et plans de la Bauleitung SS et des entreprises civiles allemandes, ce que personne n'avait réalisée. De plus, qu'une étude technique des crématoires puisse révéler de sérieuses erreurs dans l'histoire officielle d'Auschwitz, établie et diffusée depuis quarante ans par des historiens renommés, ne me serait jamais venu à l'esprit. Voici une retombée immédiate, mais mineure, de l'étude des crématoires relative au livre du Dr Miklos Nyiszli, *Médecin à Auschwitz*. Il raconte que, dans le crématoire II où il vécut sept mois, quatre ascenseurs montaient les corps des gazés de la chambre à gaz souterraine à la salle des fours au rez-de-chaussée. Huit plans de la Bauleitung, ainsi que les ruines, [632] n'en montrent qu'un. Médecin légiste, donc précis et rigoureux, il ajoute qu'on entassait 3.000 personnes dans 210 m², disposition irréaliste. Nyiszli est mort dans les années cinquante et son manuscrit en hongrois n'a pas été retrouvé. Par contre, existent de multiples traductions de son récit, propagé dans le monde entier.

Les documents allemands sur le massacre des juifs sont rares. Berlin ayant été bombardé, les offices centraux SS y siégeant ont vu leurs papiers flamber. La masse des documents décisifs, dits «centraux», portant les ordres, a été anéantie. Au contraire des documents de certains camps de concentration, qui furent saisis à la libération, et dits «périphériques». On cherche donc à reconstituer les ordres «centraux» à partir des pièces «périphériques», quelles qu'elles soient. D'où l'importance d'établir une chronologie de la construction et de la transformation criminelle des crématoires de Birkenau, permettant de compenser le manque de documents «centraux». Je n'ai pu vraiment ébranler la chronologie du massacre des juifs à Auschwitz qu'après avoir consulté la totalité des documents de la Bauleitung SS d'Auschwitz, c'est à dire après avoir réuni au fonds des archives d'Oswiecim celui des archives du KGB moscovites.

Comment avez-vous été accepté ensuite comme historien ?

Jusqu'à la publication de mon premier ouvrage important, *Auschwitz: Technique et fonctionnement des chambres à gaz*, je fus appuyé par trois personnes. Iwaszko m'ayant prié de porter un livre à un ancien détenu français de Monowitz (ou Auschwitz III), Jacques Zybermine, celui-ci me mit en contact avec Georges Wellers.

Ce dernier me demanda un échantillon de mon savoir. Les documents portant sur les crématoires IV et V de Birkenau étant relativement peu nombreux, je rédigeai sur ces bâtiments un texte d'une vingtaine de pages et le lui donnai. Puis, j'attendis sa réaction. Il n'en eut pas. Grâce à de nouveaux documents provenant de mes voyages

répétés à Oswiecim, j'étoffai mon écrit initial qui fut porté à quarante pages, que je communiquai à Wellers. Toujours pas de réaction. Wellers bloquait mon travail, parce que les pièces allemandes que j'utilisais lui étaient totalement inconnues et que ces données originales dérangeaient son ordonnance personnelle de cette histoire. Le peu que j'ai fourni sur les crématoires IV et V, par rapport à ce que j'avais accumulé sur les II et III, était déjà beaucoup trop révolutionnaire pour lui. Lors d'un entretien en tête à tête, nous avons discuté violemment sur une photo SS de mai-juin 1944 montrant le crématoire IV. Visible de tous alors, il n'était pas «camouflé» comme WELLERS le pensait et comme le montrait une photo aérienne ultérieure, entouré d'une haie. Il refusait de se rendre à l'évi[633]dence et n'acceptait pas le fait. Un aveuglement aussi délibéré, aussi stupide, me stupéfia. Je découvris que, comme Faurisson, Wellers avait pareillement des limites bornées et infranchissables. Mes travaux l'intéressaient tant qu'ils confortaient ses idées, mais il était hors de question de publier ce qui le contrariait.

Je fus très dérouté par l'attitude irrationnelle de Wellers et ne savais que faire. Ayant été impressionné par *Un Eichmann de papier*, article paru dans la revue *Esprit* et dénonçant Faurisson, je téléphonai à l'auteur, Pierre Vidal-Naquet et lui déclarai que s'il désirait un second mémoire d'Auschwitz, j'étais en train de le constituer. Je lui remis un livret d'environ 80 pages, toujours sur les crématoires IV et V. Vidal-Naquet estima valable ma démonstration sur l'évolution des bâtiments, déplora avec justesse que mon écrit fût mal organisé et donc impubliable, mais conclut que les documents produits étaient trop importants pour rester ignorés. Il trouva une solution en me «propulsant» comme intervenant au colloque *L'Allemagne nazie et l'extermination des juifs* qui se tint à la Sorbonne du 29 juin au 2 juillet 1982. Dans l'après-midi du 30 juin, j'y parlai exactement 18 minutes en projetant 36 diapositives de documents inconnus de cette docte assemblée. Vidal-Naquet me félicita - et pour cause, étant le seul à avoir produit du matériel historique neuf - quoiqu'il ait pensé qu'il existait une chance sur mille pour que je tourne casaque au dernier moment et défende les thèses révisionnistes. Voyant l'effet obtenu par mon intervention, Wellers qui participait au colloque, assis juste à côté de moi, m'annonça que, désormais, l'impression de mes résultats était urgentissime. En septembre, *Le Monde juif*, la revue du CDJC, publiait un article sur les crématoires IV et V de Birkenau. Dans l'introduction, Wellers, forcé de présenter l'article et de reconnaître l'originalité de mon travail, y condamnait ma théorie sur l'évolution de l'arrangement intérieur. En vain d'ailleurs, puisque les documents la confirmaient. Et j'ai poursuivi, seul, mes recherches.

C'est au musée d'Oswiecim que me fut présenté tout à fait par hasard *L'album d'Auschwitz* diffusé par Serge Klarsfeld dont j'avais entendu parler en tant que «chasseur de nazis». Je n'accepte pas la démarche qui consiste à traîner devant les tribunaux des vieillards gâteux parce qu'ils ont participé ou furent les auteurs de «crimes contre l'humanité», définition hautement aléatoire de certaines actions générées par la guerre. Je ne crois pas à la valeur éducative des procès, surtout que les témoignages, les débats et parfois des pièces produites ne sont ensuite plus consultables pendant cinquante ou cent ans. L'histoire se construit sans haine, avec lucidité, à partir des documents restants, permettant de [634] contrôler les dires des participants. Ayant appris par le musée d'Oswiecim que Klarsfeld vivait à Paris et malgré mes réserves sur son activité qui devinrent de plus en plus fortes au fil des ans, je lui téléphonai pour me procurer *L'album d'Auschwitz*. Je croyais être un parfait inconnu pour lui. J'avais oublié ma publication dans *Le Monde juif*. Il me remit un

exemplaire de *L'album* que j'ai commencé immédiatement à étudier. C'était une reproduction d'un album photographique réalisé par un SS lors du transfert des juifs de Hongrie à Auschwitz en mai et juin 1944. Une partie, sélectionnée pour travailler dans les usines d'armement, fut envoyée un peu partout en Allemagne et le reste, liquidé. Ce fut l'ultime fois où les crématoires II, III et V, ainsi que l'installation dite Bunker 2, fonctionnèrent simultanément. Le dernier grand massacre d'Auschwitz. Le ou les photographes SS avaient enregistré l'arrivée de ces gens, leur descente des wagons, leur séparation en deux colonnes - hommes d'un côté et femmes et enfants de l'autre, leur sélection par les médecins SS pour le travail ou la mort, le départ des inaptes vers les crématoires - les II et V à cette époque, et leur entrée sur le terrain de ces bâtisses. Trois photos étaient importantes car elles montraient en arrière plan des victimes les crématoires III et IV. Mais le «reportage» SS s'arrêtait devant les crématoires et l'ultime étape des femmes, enfants et vieillards condamnés ne fut pas photographiée. Elle fut dessinée après la guerre par un membre du *Sonderkommando* du crématoire III, David OLERE.

L'album que diffusait Klarsfeld était un document brut, sans légendes. J'ai recherché les séquences prises par les SS et ai reclassé l'ensemble en les situant à Birkenau. Ce travail fut publié par Le Seuil en 1983. En 1985, Klarsfeld me fit réaliser une courte étude sur les gazages homicides du camp de Natzweiler-Struthof, que sa fondation publia. En octobre 1989, la somme de mes recherches sur Auschwitz-Birkenau fut publiée en anglais, toujours par la fondation Klarsfeld, sous le titre *Auschwitz: Technique and Operation of the Gas Chambers*. Ce «pavé» ne fut tiré qu'à mille exemplaires, mais suffit pour asseoir ma réputation parmi les historiens spécialistes du sujet. Ensuite, j'ai rédigé une réfutation du fameux *rapport Leuchter*, toujours publiée en anglais. L'ouverture des archives du KGB à Moscou et la redécouverte des archives de la Bauleitung SS d'Auschwitz, saisies par les Soviétiques en 1945, me permirent d'effectuer une synthèse complète de cette histoire que publièrent fin 1993 les Éditions du CNRS sous le titre *Les crématoires d'Auschwitz*.

Pensez-vous que l'on puisse attribuer une connotation politique au révisionnisme?

[635] Pour de nombreuses personnes, le révisionnisme est l'apanage de l'extrême-droite. De nos jours. Lorsque j'ai rencontré Faurisson en 1980, l'extrême-gauche contestait la présentation officielle de l'univers concentrationnaire et la réalité des chambres à gaz homicides, acceptées alors bon gré mal gré par l'extrême-droite. Puis devant le succès certain de ces «mises en doute», cette dernière a récupéré à son compte ce cadeau inespéré qui l'exemptait d'une tare majeure.

En fait, tout dépend du champ d'application du mot «révisionnisme». Le premier révisionnisme contemporain portait sur la responsabilité du déclenchement de la première guerre mondiale. Les Alliés accusaient les Centraux d'avoir déstabilisé le mécanisme des alliances européennes, devenu incontrôlable après la mobilisation austro-hongroise. En 1919 à Versailles, les Allemands furent voués à la vindicte universelle et chargés de toutes les turpitudes imaginables, inventées par la propagande de guerre alliée. Le véritable responsable de cette inutile boucherie était la Russie, appuyée et financée par la France, et qui, en mobilisant son armée la première, provoqua par là en quatre ans la mort de huit millions d'hommes. Bien que le fait soit patent et ait été connu dans les années trente, comment le faire accepter aux «poilus» sacrifiés en vain et pour qui le «boche» demeurait l'ennemi héréditaire?

Après la seconde guerre mondiale, le même problème de la responsabilité se reposera, mais une véritable réponse ne sera possible et donnée que lorsque tous les acteurs du conflit auront disparu. La question principale du révisionnisme actuel - qui porte la responsabilité de l'embrasement? - n'étant pas encore traitable, restaient les «locales».

D'abord, les bases juridiques du procès de Nuremberg furent attaquées. Sa procédure expéditive, la rétroactivité des accusations et l'acceptation de charges sans preuves, furent dénoncées en France par Maurice Bardèche qui récidiva avec les procès dits de Dachau où le personnel américain avait torturé les SS jugés. Ensuite et toujours en France, les conditions de vie dans les camps de concentration furent abordées par un ancien détenu, Paul Rassinier. Le rôle de la *Häftlingsführung* [organisation des camps par les détenus], aux mains des communistes qui s'en glorifiaient pour le «bien» qu'ils y avaient fait, fut présenté par Rassinier comme étant nuisible, parfois mortel, pour les détenus non communistes, c'est-à-dire la grande majorité des déportés. A l'époque, on croyait que chaque camp de concentration possédait sa propre chambre à gaz homicide pour liquider les juifs, les communistes et les détenus au stade «musulman». Rassinier, qui avait été prisonnier à Buchenwald, affirma qu'il n'en existait pas dans ce camp et, pareillement à Dora, ce qui est historiquement exact. Ce fut un beau tollé et il fut accusé publiquement en novembre 1950 de nier la présence de chambres à gaz dans les camps de concentration, généralisation qu'il n'avait jamais faite. Dénoncé avec hargne et fanatisme par les anciens détenus communistes, Rassinier, lui-même socialiste, fut contraint de se faire éditer par l'extrême-droite. De nos jours, l'œuvre de Rassinier, par sa documentation obsolète, ne peut plus être considérée que comme une curiosité annonciatrice du négationnisme.

«La persécution des juifs dans les pays de l'Est» désigna jusqu'à la fin des années quarante les traitements infligés aux juifs par les Allemands. Le jugement formulé à Nuremberg porte sur la «persécution» et non le «génocide» et indique: «Comme moyen d'aboutir à la «solution finale» - il aurait fallu ajouter: «telle qu'elle fut définie fin mars 1942» - les juifs furent réunis dans des camps, où l'on décidait de leur vie ou de leur mort selon leur condition physique. Tous ceux qui le pouvaient encore devaient travailler; ceux qui étaient hors d'état de le faire étaient exterminés dans des chambres à gaz, après quoi on brûlait leurs cadavres. Certains camps de concentration, tels que Treblinka et Auschwitz, furent principalement choisis à cette fin». Deux livres majeurs vont introduire une thèse particulière, toujours admise de nos jours par une majorité de personnes, mais dont l'irrecevabilité s'impose progressivement grâce à une étude des archives allemandes, générales et techniques, dégagée de la manie obsessionnelle de voir partout des mots «codés» pour pallier le manque de documents. Ce furent *The Final Solution* [La solution finale] du britannique Gerald Reitlinger en 1953 et *The Destruction of the European Jews* [La destruction des juifs d'Europe] de l'américain Raul Hilberg en 1961. Ces livres présentaient le massacre des juifs comme un génocide, froidement organisé et exécuté de manière ininterrompue, avec comme point de départ, soit le texte de *Mein Kampf* où HITLER pense que, si, durant la première guerre mondiale, douze à quinze milles Hébreux avaient été soumis aux gaz du front et liquidés ainsi, un million de vies allemandes auraient pu être épargnées, soit les mesures d'exclusion administratives de 1933 et comme but ultime, l'anéantissement massif à Auschwitz en 1944. Reitlinger constata pourtant que les survivants avaient tendance à exagérer, pour mieux faire comprendre le désespoir de leurs vies dans les camps, et que les chiffres avancés étaient à minorer fortement. Alors que Reitlinger reconnaissait qu'il ne pouvait

expliquer certains épisodes en contradiction avec ce qu'il pensait avoir été une extermination systématique planifiée par les Nazis, Hilberg passa sur ces détails gênants. Des deux livres, le moins nuancé, celui de Hilberg, l'emporta et devint un classique du genre, au point d'éclipser totalement celui de Reitlinger. Actuellement, à la librairie du musée de l'Holocauste à Washington, on peut acheter TOUS les livres parus sur ce thème, [637] SAUF celui de Reitlinger. Rassinier attaqua le travail de Hilberg, mais sans vrai succès faute de nouveaux documents d'archives. Au début des années soixante-dix, un ingénieur en électricité américain, Arthur R. Butz, fut révolté par l'argumentation de Hilberg, perçue comme une tromperie grossière, au point qu'il considéra le dit «génocide de six millions de juifs» comme «La mystification du vingtième siècle», appellation qui devint le titre de son livre de réfutation publié en 1976. Pas plus que Reitlinger, artiste et collectionneur, et que Hilberg, professeur de sciences politiques, Butz n'était historien. Mais il apportait un esprit et des connaissances scientifiques que les historiens traditionnels ne possèdent pas, leur formation étant littéraire. Par ailleurs, je pense que la récente «conversion» du célèbre historien anglais David Irving au révisionnisme est due, elle aussi, aux outrances de la thèse génocidaire exposée par Hilberg.

Puis vint Faurisson et sa négation farouche des chambres à gaz homicides. Le «professeur de Vichy» est un littéraire, ayant saisi le rôle primordial de l'instrument du meurtre massif, mais inapte à en réfuter scientifiquement l'existence. Il se servit des arguments de Butz et c'est la raison principale de l'absence de publication du livre de Butz en français.

Parmi les disciples importants de Faurisson, sont à retenir l'italien Carlo Mattogno, travaillant sur les fours de la firme Topf afin de démontrer que leur rendement incinérateur était incompatible avec le nombre avancé des victimes à brûler et le canadien anglais John C. Ball, spécialisé dans l'étude des photographies aériennes des camps de concentration, tentant de prouver, entre autres, que Belzec n'était qu'un camp de bûcherons. Leurs travaux sont souvent originaux, mais l'axiome de Faurisson sur l'inexistence des chambres à gaz homicides les empêche d'obtenir des résultats de valeur. Est à mentionner à part, pour son rôle de propagandiste acharné des thèses révisionnistes, le Canadien anglais Ernst Zündel qui fut l'accusé des deux procès dits de Toronto.

Ce mouvement révisionniste est mondial et attire des personnes de sensibilité politique différente. Leur contestation provient souvent de la découverte de la fausseté patente d'un épisode qu'ils croyaient définitivement établi. Cette tendance à réétudier l'histoire de la seconde guerre mondiale est propre à notre époque, jugeant les faits avec un demi-siècle de recul. Dernièrement aux Etats-Unis, le cinquantenaire de la destruction des villes d'Hiroshima et de Nagasaki a opposé les anciens combattants à des historiens américains «contestataires» ou «révisionnistes» sur l'emploi justifié ou non de la bombe atomique. Écourter la durée de la guerre et éviter le sacrifice d'un million de vies américaines pour conquérir le [638] Japon est l'alibi classique utilisé depuis la fin de la guerre pour légitimer les deux tueries nucléaires. Justifications totalement fausses. Le Japon cherchait désespérément une sortie «honorable» et était prêt à se rendre à la condition intangible que l'empereur reste en place. Les pertes américaines prévues pour une dernière opération militaire décisive oscillent entre 26.000 et 46.000 et sont sans rapport avec le million généralement admis. Les deux bombes ont été larguées sur des civils japonais surtout pour intimider les Soviétiques

et accessoirement convaincre les contribuables américains que les milliards de dollars engloutis dans le «Manhattan Project» ne l'avaient pas été en vain. Mais ce qui est frappant, est la cécité volontaire des acteurs refusant de mettre en cause les «acquis». Aux États-Unis, les anciens combattants l'ont emporté sur les historiens. Pour l'instant.

Selon vous, faire évoluer l'histoire de la période 1940-1945 est toujours actuellement impossible.

Sur des points mineurs, tout est possible ou, mieux, permis. Mais lorsqu'on touche aux grandes questions ou aux affaires délicates, rien ne va plus. Soit une autorisation officielle gouvernementale ou d'une autorité «reconnue» sera nécessaire, soit la publication d'un résultat sera acceptée, mais le résultat en lui-même ne le sera pas et restera lettre morte, soit enfin le texte tombera sous le coup d'une mesure d'interdiction telle la loi Gayssot en France visant à réprimer la contestation de «l'existence des crimes contre l'humanité sanctionnés par une juridiction française ou internationale». Cette imbécillité réactionnaire communiste votée par une majorité de députés soi-disants «progressistes» ne pourra encadrer politiquement l'histoire encore très longtemps, parce que les acquis historiques ne sont pas fixés pour l'éternité et fluctuent en fonction des décisions politiques, des documents retrouvés ou d'enquêtes de recoupements inattaquables.

Le massacre des officiers polonais à Katyn fut attribué par le Tribunal de Nuremberg aux Allemands, alors que tout le monde savait que c'était un mensonge éhonté. Dans les années soixante-dix, un article sur Katyn incriminant les Soviétiques devait être obligatoirement contre-balancé par un rectificatif communiste indiquant que les sales fascistes allemands étaient les vrais et seuls coupables. Le gouvernement de l'URSS n'a reconnu sa culpabilité qu'en 1990. De 1945 à 1990, il ne fut pas permis de dire la vérité sur les responsables de la tuerie. Maintenant, ça l'est.

L'agression hitlérienne injustifiée de la pacifique Union des républiques socialistes soviétiques en juin 1941 est un poncif que des millions d'enfants ont appris sur les bancs des écoles. Les premières grandes [639] victoires allemandes furent remportées parce que la Wehrmacht surprit l'Armée rouge en plein mouvement de concentration, quelques semaines avant qu'elle ne s'élançe sur les autoroutes allemandes et n'essaie de soumettre l'Europe. L'armement soviétique d'alors l'indique formellement: des chars rapides inaptes à combattre en Russie; la formation d'un million de parachutistes, corps offensif par excellence; des avions d'assaut entassés sur les terrains en bordure de la frontière germano-soviétique. Détruire ses propres fortifications frontalières est un signe qui, lui non plus, ne trompe pas sur les intentions de celui qui l'entreprend. Ces faits sont connus, irréfutables, mais pour Monsieur tout le monde, l'Allemagne a déclenché le conflit en se ruant à l'assaut d'un calme pays dont l'industrie, proclamée planifiée pour la production de biens d'équipement devant amplement combler les besoins du peuple, avait fabriqué plusieurs dizaines de milliers de chars, entraînant une réduction honteuse du niveau de vie des habitants, situation misérable maintenue par une terreur omniprésente.

Sans pousser jusqu'à l'absurde négation faurissonienne, l'étude des chambres à gaz homicides réserve parfois des surprises de taille. A Dachau, la construction du nouveau crématoire où se trouve la chambre à gaz dura de fin 1942 à avril 1943. Elle

devait servir à liquider les juifs occidentaux. Grâce aux sabotages des détenus l'aménageant, elle ne put être opérationnelle qu'en 1945, trop tard pour être utilisée. Ces données furent fournies après-guerre par le Comité international de Dachau. Un gazage fut décrit par un ancien détenu médecin, le Dr Blaha, ayant été d'après la version officielle, qu'en 1945. Mais Rascher fut arrêté par la police allemande le 28 mars 1944, parce que sa femme, prétendant être enceinte à l'âge de 51 ans, avait fait voler un nourrisson pour le présenter comme étant le sien. Donc le gazage rapporté par Blaha ne peut se situer qu'en 1944, avant l'arrestation de Rascher. Si on a la curiosité de monter au grenier du crématoire, on peut y constater que l'ensemble de l'appareillage technique de la chambre à gaz fut posé et est pratiquement intact, exceptées quelques dégradations dues à la soldatesque américaine. Sur le caisson de la soufflerie est fixée une plaque de fabrication donnant les caractéristiques du ventilateur et son année de construction: 1944. Le gazage eut lieu entre janvier et fin mars 1944 et plus probablement à la mi-mars. Portant sur sept détenus, deux semblent en être morts. Le gaz utilisé était un vésicant, tel l'ypérite ou la Iéwisite, dont Rascher voulait étudier la diffusion à diverses températures. Il s'agit donc d'une chambre à gaz médicale expérimentale, et rien d'autre, n'ayant servi qu'une fois. Le film d'horreur tourné par les Alliés [640] sur les camps et projeté au Tribunal de Nuremberg ne montre qu'une seule chambre à gaz présentée comme homicide et fonctionnant au Zyklon-B, celle de Dachau, ce qui est doublement inexact. Alors que reste-t-il dans ce film, exactement, des accusations de gazages homicides massifs?

J'ai envoyé à la directrice du musée de Dachau un article d'une vingtaine de pages sur sa chambre à gaz dans lequel j'exposais plus longuement les documents, les faits et les raisons me conduisant à penser que cette chambre n'avait pas été prévue sur les plans initiaux du nouveau crématoire, qu'elle avait été aménagée dans la morgue de ce dernier fin 1943 - début 1944 sur ordre du Dr Rascher pour mener à bien une série d'expériences médicales sur la diffusion de gaz vésicants en fonction de la température. A ce jour, je n'ai reçu aucune réponse à ce texte. Aveuglement de l'acquis. Sans commentaire.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération des camps, un livre souvenir sur la déportation fut publié par Marcel Ruby évoquant dix-huit camps de concentration et d'extermination. RUBY ne se fonde que sur les historiques déjà publiés et n'a pas entrepris de recherches dans les archives. Je ne retiendrai de son travail que les chiffres des victimes cités. Pour Dachau, 70.000 alors que le musée du site donne environ 30.000. Natzweiler-Struthof en aurait provoqué 11.000, chiffre donné par le comité d'entretien du camp au mépris de la réalité, proche de 2 à 3.000. Pour les camps d'extermination, Ruby se réfugie derrière Hilberg «dont les travaux font autorité». Les chiffres de Hilberg proviennent de sources polonaises qui n'ont jamais été corrigés depuis 1950. Mais en 1990, les Polonais déclarèrent ces chiffres «émotionnels», parce qu'établis sous le choc de l'ouverture ou de la découverte des camps de la mort et, mais sans s'en vanter, durant la période stalinienne. Ce système, consistant à s'abriter derrière l'autre, devient dangereux dès que le premier de la file se retire. J'ai essayé de cerner le nombre de victimes des camps dits d'extermination sur des bases matérielles: surface de la chambre à gaz et quantité de personnes pouvant y tenir, temps d'un gazage, nombre de gazages quotidiens, nombre de convois arrivant par jour en fonction des capacités réelles des chambres, etc. Par rapport à ceux de Hilberg, empruntés aux Polonais, voici les chiffres que j'obtiens. Chelmno: de 80 à 85.000 au lieu de 150.000; Belzec: de 100 à 150.000 au lieu de 550.000; Sobibor: de

30 à 35.000 au lieu de 200.000, Treblinka: de 200 à 250.000 au lieu de 750.000; Maïdanek: moins de 100.000 au lieu de 360.000. En fait, Ruby, tout en se targuant de l'autorité de Hilberg, ne tient pas compte de ses rectifications - mineures - des chiffres polonais et produit ces derniers dans leur exagération d'origine. Le coefficient multiplicateur émotionnel varie de 2 à 7 et est en moyenne de 4 à 5. Cette moyenne s'applique parfaitement à Auschwitz.

Dans le cas de ce complexe concentrationnaire, dès 1945, les SS ont reconnu qu'ils avaient perdu toute notion du nombre de morts, parce qu'il y en avait trop pour que l'esprit humain puisse le concevoir. Quant aux anciens détenus, leurs chiffres sont le fruit de rumeurs d'époque amplifiées par leur imaginaire. Les acteurs du drame sont incapables de fournir le moindre chiffre valable, aussi bien les SS débordés par la mortalité épidémique et par celle qu'ils provoquaient que les détenus faute d'information concrète. Seuls les historiens peuvent tenter d'obtenir un ordre de grandeur chiffré sûr. Le chiffre de quatre millions de victimes, fixé après la guerre après négociations entre les responsables communistes soviétiques et polonais, est de propagande et sans fondement historique. Même un Ruby en convient et avance 1,2 million. Le chiffre le plus sérieux avant mon estimation est celui d'un historien polonais, Franciszek Piper, avançant 1,1 million en 1990. De mon côté, j'ai proposé 800.000 puis, après une étude plus détaillée de la déportation des juifs de Hongrie, 700 000. Ruby, comme d'ailleurs Vidal-Naquet, qui n'y connaissent rien, ne peuvent que trouver mon résultat trop faible. Le gouvernement polonais n'a pas retenu l'étude de Piper et a imposé, pour des raisons politiques, qu'un million et demi de personnes étaient mortes à Auschwitz-Birkenau.

L'obstination des anciens déportés à défendre des faits ou des chiffres historiquement inacceptables compromet gravement leur volonté de transmission de la «Mémoire». En imposant par une loi répressive les jugements du Tribunal de Nuremberg, ils tuent la seule partie relativement valable de ce dernier, à savoir la publication des documents allemands à charge. Quelle valeur pourront retenir les générations futures d'un procès où les traductions allemandes furent biaisées, certains dossiers élagués (cas du dossier SS sur le nouveau crématoire de Dachau), avec en prime, un film d'accusation ne reposant plus sur rien? Je ne compte pas les tortures infligées aux accusés lors des procès dits de Dachau.

Quant au massacre des juifs, plusieurs notions fondamentales doivent être entièrement reprises. Les chiffres avancés sont à revoir de fond en comble. Le terme «génocide» ne convient plus. Des 1961, HILBERG employait le mot «destruction» dans le titre de son livre. Il faut abandonner le concept d'une extermination systématique programmée dès l'origine. Il eut plutôt une radicalisation progressive, imposée par la guerre qui elle-même exacerbait l'antisémitisme violent de Hitler et de son entourage direct. Des mesures de plus en plus coercitives, de plus en plus drastiques, furent élaborées et appliquées pour aboutir en avril 1942 au «massacre de masse».

[642] *Il semble que pour vous, le révisionnisme aurait de bons côtés et qu'on pourrait dialoguer avec eux, ce qu'un homme comme Vidal-Naquet refuse absolument. Comment expliquer cette divergence?*

Un Italien comme Carlo Mattogno est incontestablement devenu le meilleur chercheur du côté révisionniste. Dans le premier numéro des *Annales d'histoire révisionniste* du

printemps 1987, l'article principal est de lui et s'intitule «Le mythe de l'extermination des juifs». La méthode utilisée par Mattogno repose sur la confrontation des témoignages, habituel procédé faurissonien, et conclut, après avoir relevé leurs multiples contradictions, à leur irrecevabilité et à l'inexistence des chambres à gaz. Il ne cherche surtout pas à expliquer ces divergences. Au sujet du nombre des fours d'incinération à Birkenau, existaient cinq fours trimoufle dans le crématoire II, idem pour le III, deux fours quadrimoufle dans le crématoire IV, idem pour le V, soit en tout 46 creusets incinérateurs. Lorsque le commandant Höss parle de 10 fours, il évoque les 10 fours trimoufle des crématoires II et III. Quand il dit 15 fours, il s'agit des quinze creusets incinérateurs équipant le crématoire II ou le III. Un ancien médecin légiste juif hongrois, le Dr Miklos Nyiszli, ayant travaillé avec le Dr SS Mengele au crématoire II, y décrivit la marche des 15 fours, chiffre aussi avancé par un membre du *Sonderkommando*, Dov Paisikovic. Là encore, les deux témoins se réfèrent aux 15 creusets incinérateurs des crématoires II ou III. Des situations contradictoires peuvent pareillement être expliquées à condition de connaître l'évolution des bâtiments crématoires. Höss affirme qu'«au bout d'un temps très court, le crématoire IV fut hors d'usage et on ne l'utilisa plus jamais depuis» alors qu'un autre SS de la Section politique, Pery Broad, soutient que «les quatre crématoires marchaient à toute vapeur. Mais bientôt, à la suite d'une surcharge continue, les fours tombèrent en panne, et seul le crématoire IV fumait encore». Höss fait référence indirectement à la courte garantie de deux mois accordée par la firme Topf d'Erfurt pour le double four quadrimoufle du crématoire IV parce que son utilisation était excessive, ce qui provoqua son arrêt vers la mi-mai 1943. Höss évoque là un fait très précis, confirmé par une note d'avis de l'ingénieur Kurt Prüfer du 8 avril 43, retrouvée récemment dans les archives de l'ancienne Topf et une lettre du 10 avril 43, signée par Ernst-Wolfgang Topf et conservée au musée d'Oswiecim depuis 1945. L'épisode du crématoire IV «fumant» en solitaire - dans l'imaginaire de Broad - lors de l'été 1944 se rapporte aussi à un moment déterminé de l'histoire de Birkenau: fin mai 1943. Seul le V fonctionne, le II étant arrêté, le III inachevé et le IV hors service. Qu'il se soit trompé de date et de crématoire est dans l'ordre des [643] choses. Les bureaux de la section politique se situaient au camp principal d'Auschwitz, près du crématoire I. Broad ne connaît que peu Birkenau où il se rend rarement, excepté parfois lors de l'arrivée de convois. Une vue directe des crématoires IV et V n'est Pas possible de la rampe de sélection de Birkenau et une confusion de bâtiment est vraisemblable. Par contre, Broad a raconté avec justesse un épisode concernant l'exposition d'une trentaine de photos des crématoires dans l'entrée des services de la Bauleitung d'Auschwitz, parce qu'il a participé à son interdiction. Le nombre de photos connues des crématoires de Birkenau est de 25 (en fait 26, car une du II manque toujours). Il est très aisé de «démolir» un témoignage. Le replacer dans son contexte et l'expliquer sont autrement difficiles.

Malgré ses limitations évidentes, ce premier travail révisionniste de Mattogno lui ouvrit des pistes qu'il exploita ensuite: la question du nombre des juifs hongrois déportés à Birkenau et celle du rendement des fours d'incinération de la Topf. Pour les juifs hongrois, il eut raison dès 1987 en affirmant que les déportations durèrent de mai à juin 1944, alors que Danuta Czech, la rédactrice polonaise du *Calendrier des événements au camp de concentration Auschwitz-Birkenau, 1939-1945* et aussi Wellers, qui utilisait cette source sans contrôle, soutenaient qu'elles s'étaient déroulées de mai à octobre 1944. Wellers refusa de correspondre avec Mattogno sur ce sujet en partant du postulat qu'on ne discute pas avec les révisionnistes. Un mandat

d'arrestation fut même lancé par un juge zélé contre Mattogno au cas où il pénétrerait sur le territoire français. Czech avait publié dans les années soixante son *Calendrier* à partir duquel WELLERS avait calculé le nombre des victimes d'Auschwitz (1,6 million au lieu de 4). Un second, corrigé, le fut en 1989. Des 91 convois répertoriés, il n'en restait qu'une cinquantaine. Czech s'était trompée et avait assimilé des transferts de camp à camp dans Birkenau à l'arrivée de convois. Ainsi lorsque Mengele avait pris le 15 juillet 1944 deux jumeaux juifs hongrois du secteur dit «Mexico» pour les placer à l'infirmerie du camp BIIf après les avoir immatriculés, Czech avait estimé qu'un convoi de trois mille personnes était arrivé, que seules deux personnes avaient été sélectionnées et immatriculées et que les 2.998 restantes avaient été gazées. Comme Czech ne se retrouvait plus qu'avec cinquante convois comptant 150.000 personnes au lieu des 438.000 qu'elle croyait avoir été déportées à Auschwitz, elle augmenta pour «compenser» le chiffre des convois de mai à juin en affirmant - sans preuves - que tel jour, au lieu d'«un» convoi, «des» convois s'étaient présentés à Birkenau, se rendant coupable de faux historique. Aucun mandat d'arrestation international ne fut pourtant lancé contre CZECH. [644] Quant aux comptes de Wellers, après la parution du second *Calendrier*, ils ne valaient plus rien, ce qui m'empêcha pas les Polonais d'utiliser les résultats erronés de Wellers comme une référence «sérieuse»...

Mattogno a aussi étudié le premier gazage homicide à Auschwitz, dit par les Polonais s'être déroulé du 3 au 5 septembre dans les caves du Block II au camp principal. Ce gazage, selon les Polonais, est la conséquence directe de l'ordre d'extermination des juifs reçu par Höss à Berlin de la bouche de Himmler et ce, à l'été 1941, sauf qu'il porte sur les prisonniers de guerre russes et des malades incurables et non des juifs. Mattogno a conclu dans un premier temps que c'était une pure invention, puis dans un second que cet épisode ne reposait sur aucun fondement historique. Je me suis entretenu de cette question avec les Polonais. Voici la réponse un peu leste: «Ce gazage a débuté le jour anniversaire d'un détenu qui y participait, donc il se souvient exactement de la date». Le détenu en question, nommé Michal Kula, avait déclaré s'en souvenir avec précision, puisque c'était le jour anniversaire de son arrivée au camp, le 15 août... et non le 3 septembre. On sait maintenant que Höss n'a pas reçu l'ordre de tuer les juifs à l'été 1941, mais début juin 1942. Si ce premier gazage a eu lieu, il se place en décembre 1941, voire en janvier 1942 et n'a aucun lien avec le massacre des juifs.

La mise en doute des capacités incinératrices des fours Topf est une vieille affaire déjà effleurée par Faurisson. Il lui avait suffi de consulter n'importe quel spécialiste des crématoires civils actuels pour s'entendre répondre qu'une incinération normale - corps et cercueil - demandait entre une heure et une heure et demie. En comparant ce rendement avec celui obtenu dans les fours de Birkenau, capables selon les dires de détenus de réduire en cendres vingt milliers de personnes par jour, ce qui représente la crémation d'un cadavre en une dizaine de minutes, il avait crié à l'impossibilité technique, ce qui était loin d'être original. Son «indignation» repose sur une double erreur, car Faurisson avait rapproché deux méthodes d'incinération différentes, l'une civile et l'autre concentrationnaire, et s'était appuyé sur les chiffres irréels avancés par les détenus. Mattogno a essayé d'affiner le raisonnement du «maître» en étudiant les possibilités techniques des fours d'incinération allemands avant la seconde guerre mondiale. Il a véritablement ouvert avec cette investigation une nouvelle voie de recherche qui, débarrassée des blocages révisionnistes, offre des perspectives prometteuses, mais qui ne purent être exploitées qu'après la découverte début 1995

des archives de l'ancienne firme Topf et en particulier des plans et des documents restants de la division D IV - celle des crématoires - de l'ingénieur Kurt Prüfer.

[645] Mattogno, pour sa part, a confronté les fours des ingénieurs Volckmann et Ludwig de Hambourg à ceux de la Topf d'Erfurt afin d'établir que le rendement de ces derniers était insuffisant. Sans pièces d'archives, il ne peut que se fourvoyer, surtout si son but est de démontrer que les fours Topf étaient de la camelote. La mise en avant par Mattogno du four Volckmann-Ludwig, exploité par la firme H. R. Heinicke de Chemnitz, est pourtant historiquement prémonitoire. Les essais du four Volckmann-Ludwig ont conduit les deux inventeurs à opérer des incinérations en série à Hambourg, autorisées parce que cette cité était une ville libre et non soumise aux règlements prussiens sur l'incinération. Incinérer en série consistait à introduire un premier cercueil dans le creuset incinérateur de ce four, puis une fois cette charge réduite en cendres grossières, à les placer dans le cendrier de post-combustion où s'achevait l'incinération pour obtenir des cendres fines et blanches. Le creuset étant vide, on pouvait y enfourner un second cercueil. Mais, cette méthode impliquait la présence simultanée de deux corps différents dans le four, ce qui était interdit généralement dans les états allemands. Ainsi un rendement incinérateur de dix-sept corps par jour pouvait être atteint. Ce qui fut pratiqué à Birkenau n'est que l'extension de ce procédé. La rivalité entre les deux firmes, la Heinicke et la Topf, pour la conquête du marché des crématoires civils allemands, a entraîné dès 1933 plusieurs procès qui ne s'achèveront qu'en octobre 1948 à l'avantage de la Topf. Ce succès fut commercialement mitigé mais techniquement écrasant, puisque M. Jaecker, le propriétaire de la Heinicke, sans toutefois convenir que l'arrangement du four VL avec ses injecteurs d'air froid était loin de valoir celui du four à air chaud de Prüfer, regrettait l'absence de ce dernier - alors aux mains des Soviétiques - et déplorait que les deux firmes ne se soient pas associées avant-guerre au lieu de s'entre-déchirer par voie judiciaire. La phase terminale de ces procès fournit des informations techniques nécessaires pour comprendre le développement des fours civils Topf avant-guerre, l'élaboration du modèle à air chaud pouvant mener une incinération complète en seulement 35-40 minutes, sa construction en Allemagne orientale jusque dans les années soixante-dix et son exploitation dans ce pays jusqu'en 1993-1994. Quant à l'incinération en série concentrationnaire, un rapport de septembre 1942 de l'ingénieur Fritz Sander, le responsable de Prüfer, en décortique les divers aspects et montre qu'une comparaison directe avec l'incinération civile n'est pas valable.

J'ai rencontré plusieurs fois Carlo Mattogno. Nos confrontations furent intéressantes et instructives. J'ai cessé tout dialogue avec lui dès que je me suis aperçu qu'au lieu de prendre acte des documents Topf que [646] j'ai publiés, pièces incontestables puisque rédigées par les ingénieurs de la firme, il se réfugiait derrière une argumentation de mauvaise foi pour les nier.

Le refus de dialogue préconisé par Vidal-Naquet revient à dire hypocritement «Ne faites pas ce que j'ai déjà fait». Quelques mois avant que Thion ne publie son *Vérité politique ou vérité historique?*, Vidal-Naquet eut avec lui en présence d'un tiers un entretien de plusieurs heures. Propos d'intellectuels, fiers de leur conscience de gauche, de la justesse de leurs pensées et de la sûreté de leurs raisonnements. On parla d'antisémitisme - habitude de gauchistes pour évoquer une attitude qui n'existe plus en France, sauf dans leurs délires - on mentionna un petit «techniquement possible», on s'épancha et on s'étendit de long en large sur les «croyances». Les véritables questions

matérielles ne furent pas abordées, étant indignes de ces beaux esprits littéraires. Des lettres furent échangées entre Vidal-Naquet et Thion. On s'y tutoie tendrement. Y sont mentionnées une seule fois des chambres à gaz, mais dans le cadre de l'action T 4 (euthanasie des malades mentaux) et sans rapport avec les gazages homicides d'Auschwitz. Tout cela est lamentable et nul. Le dénominateur commun de Vidal-Naquet et Thion est que l'argent qui les fait vivre vient de l'Éducation nationale, comme pour Faurisson. Le plus instructif de ces échanges révélés par Thion est la stupéfiante versatilité de Vidal-Naquet. Faurisson, ayant avancé que le «Journal» d'Anne Frank est un faux, Vidal-Naquet l'admit. Puis, à la suite de la publication d'un rapport d'expertise hollandais, il patronna une édition du *Journal* révisé. Dans une affaire beaucoup plus grave et après dénonciation justifiée de Gitta Sereny, Vidal-Naquet rejeta *Au nom de tous les miens* de Martin Gray, écrit par Max Gallo, le passage du «témoin» à Treblinka ayant été inventé. Ce qui n'empêcha pas la réalisation d'un film comportant l'épisode Treblinka, passé et repassé à la télévision. Une bande dessinée fut même entreprise, réalisée par un des plus célèbres graphistes français, Paul Gillon. Deux albums évoquant la vie du Ghetto de Varsovie parurent. Mais la série capota devant Treblinka et le troisième album devant traiter du camp d'extermination et de ses huit chambres à gaz ne vit pas le jour, et pour cause. Malgré cela, Vidal-Naquet, ayant rencontré Gray et au vue d'«attestations» polonaises que ce dernier lui montra, reconnu s'être trompé et la réalité de son séjour à Treblinka. Les «attestations» ne furent jamais rendues publiques.

Lorsque mon livre fut publié, je reçus de Vidal-Naquet une lettre de félicitations où il reconnaissait qu'il n'avait jamais pensé que mes recherches techniques puissent aboutir et déboucher sur un tel résultat.

[647] Trois jours après, je recevais une lettre de réprimandes, regrettant la première, parce que j'avais expliqué à un journaliste du *Monde* pourquoi un amateur avait pu et dû s'occuper de cette question. Les - plus nombreux qu'on ne le pense - universitaires qui l'ont abordée, se trouvèrent après étude du dossier reposant en majorité sur des témoignages et, faute de documents inconnus, SS ou techniques, qu'ils auraient découverts dans les archives s'ils s'en étaient donnés la peine, devant un choix crucial. Soit continuer en basculant du côté faurissonien et compromettre sa carrière, soit abandonner le sujet pour conserver son poste. Le journaliste avait résumé mes dires par «couardise» universitaire, mot que je n'emploie pas - j'aurais utilisé «lâcheté», mais qui s'applique parfaitement à l'attitude des dits «professeurs» face à ce thème sensible. Vidal-Naquet peut se comparer à une girouette creuse tournant au vent des publications et de l'actualité parce que lui-même n'a pas entrepris de recherche fondamentale pour étayer ses déclarations péremptoires et moralisatrices.

J'avoue ne pas comprendre l'intérêt que vous portez, de même que Carlo Mattogno, aux fours d'incinération non concentrationnaires puisque l'argument essentiel des révisionnistes est la négation des chambres à gaz. Comment l'expliquez-vous?

L'étude des fours en elle-même est fastidieuse pour le commun des mortels. L'intérêt vient des retombées. D'ailleurs, s'en tenir aux fours Topf est trop limité et c'est l'ensemble des fabrications de la firme d'Erfurt qu'il faut prendre en compte parce que quatre de ses domaines d'activité se rapportaient à la machinerie du meurtre de masse. Un: l'incinération des corps par sa division D IV (ingénieur Prüfer avec les responsables des quatre sous-divisions de la D, les ingénieurs Sander et Erdmann).

Deux: l'aération et la désaération des locaux, la climatisation, par sa division B (ingénieur Schultze); Trois: le gazage des réserves de céréales à l'Areginal - sous forme liquide jusqu'à 32°C comme l'acide cyanhydrique l'est jusqu'à 27°C - par sa division A. Quatre: la fabrication de portes métalliques étanches au gaz par sa division C. Comme seules les divisions D IV et B furent sollicitées par les SS, cette polyvalence inutilisée éclaire différemment le dit génocide des juifs.

Malgré ses écrits officiels, Matogno reste très réservé sur l'impossibilité technique des chambres à gaz homicides. Pour lui, le *Schwerpunkt* se situe au niveau des fours Topf, insuffisants pour incinérer quotidiennement des milliers de prétendus gazés. Il représente la position de retrait des révisionnistes, à activer au cas où la première ligne de Fau[648]risson s'effondrerait. Il est important de connaître ses travaux afin de le combattre sur son terrain. Mais ce combat devient mineur face aux données nouvelles dégagées par l'étude des fours, ou mieux de l'incinération en général. Il s'agit de la question des fumées. Tous les détenus survivants des camps de concentration nazis - sauf de rares exceptions - parlent de cheminées fumant vingt-quatre heures sur vingt-quatre en crachant de hautes flammes visibles à des kilomètres aux alentours. Les révisionnistes, après avoir étudié toutes les photos aériennes d'Auschwitz-Birkenau prises de mai 1944 à janvier 1945, affirment ne voir aucune fumée sortir des cheminées des crématoires, ce qui, pour eux, signifie qu'ils ne fonctionnaient pas, et ce en plein massacre des juifs de Hongrie.

Lors du premier congrès européen sur l'incinération à Dresde en 1878, des règles strictes furent définies pour la conduite des incinérations. Les entreprises édifiant les fours durent s'y soumettre. L'une de ces règles indiquait que «les produits de l'incinération ne doivent pas empestier le voisinage». Les fumées et les odeurs étaient proscrites. La firme Topf, dont l'activité première, dès sa fondation, était la construction des foyers en tout genre, avait la hantise des émissions de fumées, signe d'un mauvais réglage du foyer. Un de ses prospectus commerciaux interpellait les futurs clients avec cet avertissement: «Si votre cheminée fume, vous perdez de l'argent». Les fours d'incinération TOPF ne fumaient pas et ceux des firmes concurrentes non plus. Au début de sa carrière, le four Volckmann-Ludwig fut accusé d'émettre des fumées noires, ce qui était la pire critique qu'on puisse porter contre lui. Certaines photos des centres d'euthanasie dépendant de l'action T 4 les montrent avec une abondante fumée montant au ciel et censée prouver qu'on y brûlait les corps des malades mentaux tués. Ce sont de vulgaires montages photographiques. Les fours d'incinération de ces établissements de soins, construits souvent avant leur affectation à la T 4, ne devaient pas fumer, puisque l'installateur y avait été contraint par les règlements et la concurrence du marché.

Interrogé sur l'incinération concentrationnaire par les Soviétiques après son arrestation en mars 1946, Prüfer leur en expliqua les caractéristiques. Les fours d'incinération civils fonctionnent avec de l'air préalablement chauffé, si bien que le cadavre s'incinère plus vite et sans fumées. Comme les fours dans les camps furent structurés autrement, l'emploi de ce procédé était impossible. Les cadavres s'incinéraient plus lentement et des fumées se développaient. Pour contrer cela, il suffisait de pulser de l'air dans le creuset incinérateur. En effet, les trois fours bimoufle du crématoire 1 du camp central d'Auschwitz étaient équipés de souffleries. Les fours trimoufle montés au crématoire de Buchenwald et dans les créma[649]toires II et III de Birkenau pareillement. En opérant ainsi, avec une technique identique au soufflage d'air sur un

feu de forge, Prüfer obtenait une durée de crémation proche de ses fours civils et évitait la formation de fumées. Par contre, les fours à huit moufles des crématoires IV et V n'en comportaient pas, mais compensaient cela par un fort tirage avec deux cheminées de seize mètres de haut. Quant aux fours concentrationnaires de la Heinrich Kori de Berlin, chauffés au mazout ou au coke, ils furent fabriqués ou édifiés sans ventilateurs.

Toute généralisation est à exclure. La contestation de Rassinier provient d'une généralisation abusive affirmant que tous les camps de concentration possédaient une chambre à gaz [la contestation de Rassinier ne porte pas sur les chs [chambres?] mais sur la fausseté des témoignages sur les camps et sur la responsabilité pour le moins partagée dans le déclenchement de la deuxième guerre mondiale et dans les crimes qui y furent commis, pour lesquels les preuves élémentaires n'avaient pas été apportées. Il suffit de le lire pour le comprendre. Les chambres à gaz n'ont jamais été un thème central pour Rassinier.] Pour les fours, chaque situation est à traiter séparément et en fonction de la chronologie. Le nouveau crématoire de Maïdanek fut équipé de cinq fours Kori monomoufle groupés sans ventilateur et reliés à une cheminée collective. Dire que cette cheminée fumait est vrai. Le nouveau crématoire de Dachau reçut quatre fours Kori monomoufle sans ventilateurs donnant dans une cheminée qui, bien sûr, fumait. A la libération, la suie maculait extérieurement presque toute la hauteur de la cheminée. Le four Kori chauffé au coke et sans ventilateur du crématoire de Natzweiler-Struthof avait une cheminée métallique. Elle rougeoyait et fumait. Par contre, la cheminée du crématoire-I d'Auschwitz avec ses trois fours bimoufle Topf n'a jamais fumé. Aucun des milliers d'anciens détenus polonais, qui ont vécu à deux pas de ce crématoire, ne s'est plaint ni des fumées ni de l'odeur. La villa où vivait la famille de Höss est à proximité directe du crématoire-I. Si Prüfer n'avait pas fait son métier correctement, il ne fait aucun doute que l'ingénieur se serait fait rabrouer et qu'il n'aurait jamais pu obtenir les contrats suivants pour Birkenau. Car là, tout change miraculeusement. Au crématoire-II, même fours Topf, mais trimoufles, ventilés comme les bimoufles et connectés à une grosse cheminée collective. De celle-ci, jaillissaient d'immenses flammes de deux ou trois mètres de haut se terminant par une grande colonne de fumée «obscurcissant les cieux». Une scène du film *La liste de Schindler* illustre avec un criant réalisme cette image symbolique, sans rapport avec la réalité, et que même David Olère dessinera. Olère m'a raconté pourquoi il avait été obligé de présenter ainsi le crématoire-III. Rentré de déportation très faible, il dut s'aliter et pourtant, les gens se pressaient à son chevet pour lui demander des nouvelles des leurs. Afin de leur faire comprendre le drame avec une simplicité frappante, Olère dessina le crématoire-III en vue aérienne avec sa cheminée crachant une fumée noire renfermant des visages des morts. En répondant par cette allégorie aux questions, il eut la paix et put se reposer. Dans ses dessins ultérieurs, Olère continuera à représenter [650] les cheminées expulsant feu et fumée. Illustrant une des trois fosses d'incinération en activité derrière le crématoire V en mai-juin 1944, il figura ce dernier avec ses deux cheminées crachant des flammes alors que le four à huit moufles était arrêté.

J'ai fait réaliser par Mme Vaillant-Couturier un mini-sondage auprès des anciens détenus de Birkenau sur les fumées dont ils se souvenaient durant l'été 1944. Sur six interrogés, tous répondirent que les cheminées fumaient. Trois que les fumées étaient blanches, trois qu'elles étaient noires. Quoique nulle fumée ne s'élevât des cheminées des crématoires-II et III, les témoins ne mentent pas, ils confondent. Ils décrivent des

fumées, blanches ou noires, suivant les moments, qui provenaient des fosses d'incinération à ciel ouvert du crématoire V et les assimilent à l'ensemble des quatre crématoires. Comme preuves, existent deux photos prises par la résistance polonaise de la fosse nord du crématoire V avec de la fumée blanche et deux photos aériennes du 31 mai 1944 de cette fosse en activité avec un croissant de fumée noire s'élevant au-dessus. Le plus dérisoire, ce sont les explications révisionnistes. Faurisson raconte que la fumée blanche provient de feux de branches de bouleaux, allumés pour chasser les odeurs. Lesquelles? Mystère. Quant à John C. Ball qui a véritablement découvert les photos aériennes du 31 mai 1944 et qui est un expert dans l'interprétation de telles vues, il ne les voit pas. C'est beaucoup plus simple.

En résumé, les révisionnistes se servent d'un fait vrai, absence de fumées au dessus des crématoires II et III, fait confirmé techniquement et photographiquement, et s'appuient sur une donnée imprécise, les dires des anciens déportés à Birkenau [ce qu'on appelle des témoignages, c'est-à-dire des déclarations reçues en justice comme faisant foi], pour conclure qu'il n'y a pas eu de massacre, que le camp était un camp de vacances entouré d'une calme campagne où travaillaient de paisibles agriculteurs polonais et que les chambres à gaz sont une triste fumisterie.

Quels sont vos projets pour l'avenir?

J'attends depuis des années le ou les livres de Carlo Mattogno dans le ou lesquels il devrait démanteler brique par brique - parce qu'on étudie des fours - mon travail sur les crématoires d'Auschwitz. Faites comme moi, prenez votre mal en patience et attendez ce formidable travail qui anéantira le mien.

Trêve de plaisanterie. Après y avoir été autorisé par le directeur, Mrudo Braun, je suis en train d'étudier les documents techniques restants de la TOPF conservés dans les caves de l'usine d'Erfurt qui se dénomme depuis la chute du Mur de Berlin l'*Erfurter Malzerei und Speicherbaun*, en abrégé «EMS». Ce que j'ai retrouvé confirme la jus[651]tesse de mon livre à près de 90-95 %. C'est ce qui me gêne le plus, car ne restent que des points mineurs à rectifier. Heureusement, la découverte de 33.000 photostats de plans de la firme, illustrant son activité de 1932 à 1948, permet d'en extraire près de 600 plans de la division «Construction de crématoires» et de suivre presque au jour le jour sa production et l'évolution des recherches menées par PRÜFER pour aboutir au four d'incinération Topf à air chaud. De plus, le dossier des procès Heinicke contre Topf et vice versa renferme six plans originaux, choisis par Prüfer, pour illustrer le développement de ce four. Le futur livre négateur de Mattogno, s'il paraît un jour, ne pourra rien contre les pièces techniques Topf retrouvées.

En 1996, je commencerai un livre sur l'entreprise Topf, de sa création à Erfurt en 1878 à sa dissolution pour sa partie occidentale à Wiesbaden en 1963. Portant essentiellement sur le degré d'engagement et la responsabilité de la firme dans les marchés concentrationnaires, sur les questions d'incinération, il abordera aussi certaines méthodes de gazages qui furent aussi une spécialité de la Topf. Les documents Topf éclairent le début de l'incinération concentrationnaire durant le très dur hiver 1939-1940 (dossier «Krematoriumbau, Schawkin, SMA», photostat n° 19.455 du crématoire du camp de Dachau avec deux fours civils chauffés électriquement et archives familiales Topf), en expliquent les paramètres (rapport

Sander de septembre 1942), donnent la véritable cadence incinératrice des crématoires de Birkenau (note de Prüfer de septembre 1942), prouvent une fois de plus mais est-ce bien nécessaire? - l'aménagement d'une chambre à gaz dans le crématoire II (note de Sander de février 1943) et apportent des réponses à des épisodes à peine mentionnés dans la correspondance connue (cas de l'hypothétique crématoire du camp de travail de Krakau-Plaszow avec le photostat n° 35. 284). Y seront de plus traitées toutes les chambres à gaz nazies et plus particulièrement celles utilisées dans les camps de la mort, mais ce, sous une forme qui reste à définir et avec des résultats inhabituels.

Quelles sont vos conclusions sur toute cette affaire?

Michel de Boüard, ancien «Nacht und Nebel» à Mauthausen, a estimé que «le dossier [du système concentrationnaire] est pourri». D'une part, le ressentiment et la vengeance, ont primé sur l'apaisement. Puis la mémoire sur l'histoire. D'autre part, la mainmise des communistes sur les principaux organes de commande dans les camps, la formation après la libération d'associations sous leur contrôle et l'établissement durant cinquante ans d'une histoire des camps «démocratiquement populaire», ont introduit le virus de la langue de bois antifasciste. Approximation, exagération, omission et mensonge caractérisent la majorité des récits de cette période. Le discrédit unanime et sans appel dont sont frappés les écrits communistes ne peut que déteindre sur une expérience concentrationnaire viciée par leurs idées et l'annihiler.

Peut-on redresser la barre?

Il est trop tard. Une rectification générale est humainement et matériellement impossible. Tout changement historique entraîne une dévalorisation de cette mémoire fixe et présentée comme définitive. Or, de nouveaux documents surgiront inévitablement et bouleverseront de plus en plus les certitudes officielles. La forme actuelle, pourtant triomphante, de la présentation de l'univers des camps est condamnée. Qu'en sauvera-t-on? Peu de choses. En effet, magnifier l'univers concentrationnaire revient à résoudre la quadrature du cercle, à transmuter le noir en blanc. La conscience des peuples n'aime pas les histoires tristes. La vie d'un zombi n'est pas «porteuse», d'autant que la douleur subie a été ensuite exploitée et monnayée: décorations, pensions, postes, influence politique. On ne peut à la fois être victime et privilégié, voire bourreau à son tour.

De tous ces faits, terribles parce qu'ayant provoqué la mort de femmes, d'enfants et de vieillards, ne survivront que ceux établis. Les autres sont destinés aux poubelles de l'Histoire.

Une Critique sur le fond

L'ouvrage de Roger Garaudy *les Mythes fondateurs de la politique israélienne* mérite mieux que le traitement qui lui a été réservé par les médias. La grande majorité des journalistes et des commentateurs se sont publiquement étonnés d'indignation en se gardant bien de contester le contenu du livre sous le fallacieux prétexte que le débat historique a déjà eu lieu. Cet argument est faux et ne sert qu'à camoufler l'ignorance crasse du sujet par la presse, ce qui n'est pas étonnant et aussi par les universitaires, ce qui est consternant.

La première partie de l'ouvrage de Roger Garaudy traite de théologie et je ne l'aborderai pas. La troisième relève de l'appréciation politique et relate le conflit personnel de Roger Garaudy avec la LICRA, domaines en dehors de l'histoire. Je ne m'intéresserai qu'à deux parties de ce volume : "Le mythe de la justice de Nuremberg" et "Le Mythe de l'holocauste". Sur ce dernier point, il faudrait un livre entier pour relever les interprétations tendancieuses de faits mal observés, les généralisations abusives d'ailleurs utilisées à la fois par l'histoire officielle et les révisionnistes et les conclusions "définitives" reposant sur ces données inexactes. Je me bornerai à des exemples.

Quel est le nombre des victimes juives lors de la seconde Guerre mondiale ? Existe-t-il un débat historique sur le massacre des Juifs ? Est-il bloqué actuellement ?

L'histoire concentrationnaire aborde de nos jours une période charnière dont dépendra sa survie. Les acteurs de ces faits, insoutenables et auxquels il est impossible de s'habituer, succombent de mort naturelle. Certaines amicales se ferment. D'autres sont en survie provisoire. Un témoignage humain, aléatoire par définition et s'il recèle trop d'imprécisions ou d'inexactitudes démontrées ne sera retenu par la mémoire dans l'avenir. L'expérience concentrationnaire, fondée depuis 1945 sur les récits des déportés, attaquée depuis 1950 par des personnes y ayant découvert des contradictions et parfois des mensonges, risque de s'éteindre faute d'avoir été renforcée de preuves irréfutables. Les documents de source allemande autorisent l'écriture d'une histoire précise et détaillée qui permet de contrôler les témoignages et de les valider si besoin est. Mais cette démarche est trop récente pour être pleinement acceptée par les principaux organismes mémoriels qui, malheureusement, se bornent à diffuser une histoire légendaire qui fut pour le peuple juif, puis pour l'état israélien, d'une nécessité vitale après la guerre.

Les révisionnistes s'acharnent sur cette histoire-légende dont ils annoncent l'extinction rapide, favorisée par le jusqu'au-boutisme de certains responsables qui refusent l'évidence. Ces deux camps d'irréductibles sont intimement liés par leur antagonisme. La survie des uns conditionne la prospérité des autres.

Les six millions de victimes de la "solution définitive" sont au centre de ce combat. C'est bien sûr, un symbole. Le chiffre des morts d'Auschwitz-Birkenau fut estimé

après guerre de 2,5 à 5 millions et une moyenne de 4 millions fut retenue. Considéré ensuite comme "émotionnel", il varie actuellement de 0,7 intra-muros (Pressac, édition allemande de 1994) à 1,5 millions (inscription officielle actuelle sur le monument de Birkenau). Ce dernier chiffre est encore symbolique et fut imposé par le gouvernement polonais, alors que des historiens comme l'américain Raul Hilberg avançaient 1 million de morts juifs en 1985 et le polonais Franciszek Piper 1,1 millions pour l'ensemble en 1990. Par manque de données complémentaires, la marge de 400.000 existant entre le chiffre de Piper et celui de Pressac ne peut encore être réduite. L'écart provient de différences d'estimations sur le nombre de Juifs de Pologne et de Hongrie déportés en masse à Auschwitz, car les données s'y rapportant sont fragmentaires. En revanche, et par exemple pour la France, à la suite des travaux de Serge Klarsfeld, le nombre de 69.000 Juifs déportés morts à Auschwitz est pratiquement définitif. Il est à espérer que dans quelques années, un chercheur en possession de nouvelles informations réduira l'écart entre ces deux résultats en cernant au plus près ou en donnant le chiffre réel. Ce sera un travail complexe, éprouvant, ingrat, mais qui est nécessaire à l'histoire et reflète l'amélioration de notre savoir. Il ne peut y avoir de débat avec une personne déclarant sans preuves à l'appui, qu'à Auschwitz-Birkenau, quelques dizaines de milliers de détenus seulement sont décédés.

Une approche technique des camps de la mort de Belzec, Sobibor et Treblinka, en prenant en compte le développement de ces sites, leur passage par plusieurs phases d'aménagement, le nombre réel de convois arrivés, les capacités de traitement des installations de mort, le nombre réel de rotations journalières, les possibilités, suivant les saisons, d'incinération en fosses à ciel ouvert, indique que les chiffres avancés par les Polonais en 1945-1950 sont déraisonnables et exagérés. Les tueries exécutées par les quatre unités d'Einsatzgruppen en Russie sont, malgré de nombreux rapports, mal chiffrées parce que les SS majoraient les résultats de leurs meurtrières activités, ordonnées uniquement pour des raisons de sécurité derrière le front. William L. Shirer, qui couvrit le procès de Nuremberg et qui ne peut être accusé d'une quelconque sympathie pour les Allemands, perçut la démesure de ces chiffres de Juifs russes assassinés et la signale. En fait, on attend qu'un historien allemand, biélorusse ou russe s'attelle à cette enquête et fournisse des résultats sûrs qui, pour l'instant manquent.

Pareillement, des études complémentaires sont obligatoires pour les camps de Kulmhof et de Maidanek, respectivement centre de liquidation des Juifs du Wartheland faute de rations suffisantes avec deux ou trois camions "gazeurs", et camp de concentration dans Lublin avec deux chambres à gaz à l'oxyde de carbone, car leurs historiques, établis juste après la guerre, n'ont pas varié d'un iota depuis.

En fonction de toutes ces remarques, il est clair que le chiffre de six millions ne correspond plus à la réalité historique. Un nouveau chiffrage ne sera envisageable que lorsque ces travaux rectificatifs auront été menés à bien.

Il existe, sur le massacre des Juifs, des débats qui n'en sont pas. Les conférenciers tournent en rond en reprenant toujours les mêmes sujets ou en abordent de futiles comme "la Dermatologie sous le IIIe Reich", traité récemment dans une conférence du musée de l'Holocauste à Washington. Il faut se pincer pour vérifier qu'on ne rêve pas. Aucune recherche historique fondamentale n'a été engagée depuis des années,

sauf en de rares exceptions. Les organismes ou personnes détenant des documents importants les dissimulent de peur qu'ils bouleversent la structure édiflée depuis cinquante ans, ou ne les transmettent pas à ceux capables de les exploiter. Les financements, désormais européens, sont réservés aux expositions mémorielles, reposant sur des poncifs éculés et souvent erronés avec des photographies maquillées, telle celle d'un groupe de Juives de Hongrie attendant d'être gazées devant la façade sud du crématoire V à l'été 1944 ou truquées comme celle d'un centre d'euthanasie avec la fumée s'élevant au-dessus et diffusées régulièrement.

On assiste à une division mondiale, correspondant grossièrement aux écoles intentionnalistes et fonctionnalistes. La première sévit aux Etats-Unis et s'accroche à la légende de l'holocauste et un de ses derniers avatars, le livre de Daniel Jonah Goldhagen *Hitler's Willing Executioners : Ordinary Germans and the Holocaust* ("les Allemands ordinaires et l'holocauste") a fait scandale par la simplicité réductrice de sa thèse, à savoir qu'il existe une forme spécifiquement allemande d'antisémitisme et que les Allemands sont tous coupables: c'est Nuremberg II. L'école américaine, ayant oublié la question essentielle, est tombée au stade des "bataillons de police" allemands et ne produit plus que des travaux aberrants. La seconde se situe en Europe (à l'exception de la Pologne qui fait partie de la précédente catégorie) et tente de faire progresser une histoire rationnelle et sensée, reposant sur de nouveaux documents allemands, retrouvés dans des fonds d'archives inexploités.

Que faut-il penser du livre de Roger Garaudy. Tombe-t-il sous le coup de la loi Gayssot ?

Au tribunal de Nuremberg on parla beaucoup des chambres à gaz. Les Soviétiques évoquèrent celles d'Auschwitz, de Maidanek et des trois camps de la mort. Du côté américain, on présenta les chambres à gaz de Dachau et de Mauthausen. La volonté des Soviétiques d'attribuer la tuerie de Katyn aux Allemands affaiblit leurs allégations, même si officiellement elles étaient acceptées. La gêne, voire la méfiance des Occidentaux vis-à-vis du monde communiste, et leur désir de ne représenter que des accusations fondées, transparait dans le film projeté aux participants de Nuremberg *Nazi concentration camps*. Il ne montrait qu'une seule chambre à gaz homicide et censée avoir fonctionné au Zyklon-B (gaz cyanhydrique), celle de Dachau, et ce fut un mauvais choix. Pourtant, un dossier sur le crématoire et la chambre à gaz de ce camp soutenait l'impact des images.

Ce dossier de construction de la chambre à gaz avec les plans du crématoire avait été saisi parmi les papiers retrouvés à la Direction des constructions SS de Munchen-Dachau (dite Bauleitung). Ce service, ne semblant n'avoir rien à se reprocher, avait abandonné sans les détruire les dossiers d'édification des multiples bâtiments du camp. L'ensemble de ces archives ayant été saisi par les Américains, il leur fallut peu de temps pour retrouver le dossier du crématoire. Une surprise de taille les attendait. Sur le plan du rez-de-chaussée du crématoire, la bâtisse était nommée Baraque "X" (document NO-3887). Chacune des pièces était désignée d'un numéro de 1 à 21. Le numéro 8 porté sur l'emplacement de la chambre à gaz indiquait qu'il s'agissait d'une morgue. Les Américains, au lieu de chercher à comprendre et pressés par le temps, préférèrent procéder par élimination. Le titre du dossier Baraque X, était prometteur, digne d'un roman policier et fouettait l'imagination des justiciers venus d'outre-Atlantique. Une pareille désignation ne pouvait dissimuler que les pires turpitudes. On

la laissa. Le reste des documents était plus gênant, parce que la chambre à gaz y figurait uniformément sous l'appellation de morgue. Toutes les pièces ainsi libellées furent "écartées". Le dossier "allégé" ne comportait plus que six lettres ou rapports SS (NO 3859 à 3864) accompagnés de sept plans du crématoire (NO 3884 à 3890). Or de nos jours les habitudes administratives des directions des Constructions SS pour les camps sont parfaitement connues. Quand les SS projetaient un bâtiment, ils en réalisaient les plans et un descriptif complets. Cette liasse était envoyée à Berlin pour acceptation ou non. Une fois le projet agréé et l'argent débloqué, le chantier du bâtiment pouvait être ouvert, soit en régie propre, en employant uniquement des détenus, soit avec l'aide d'entreprises extérieures, ce qui engendrait une nouvelle correspondance particulière. Les entreprises civiles adressaient à la Bauleitung du camp leurs récapitulatifs de travaux pour paiement. Une fois le chantier achevé, le bâtiment était réceptionné par ce service et toutes ses parties et les équipements décrits. Les bâtiments étaient alors remis à l'administration du camp. La Bauleitung adressait un rapport final à Berlin pour régularisation définitive. Si une modification du bâtiment se révélait indispensable, le même processus bureaucratique recommençait. Dans le cas du chantier n° 14 de Dachau, si le gros-oeuvre de la baraque "X" fut mené par les détenus sous la conduite des SS, deux entreprises civiles intervinrent obligatoirement: la Heinrich Kori de Berlin pour le montage des quatre fours d'incinération monomoufle et la Degesch de Francfort sur le Main ou une firme affiliée pour la livraison et l'installation des chambres à gaz d'épouillage, annexées au bâtiment crématoire. Aucune pièce ne mentionne ces firmes. Le dossier présenté à Nuremberg était manifestement incomplet.

Les Américains gardèrent les archives de la Bauleitung SS de Dachau. Leur lieu de dépôt, aux Etats-Unis ou en Allemagne, n'a jamais été révélé car dépendant du service du contre-espionnage américain, ce qui le rend inaccessible. Après avoir laissé piller les éléments essentiels de la chambre à gaz de Dachau par leur soldatesque et écarter par leurs procureurs des pièces du dossier de construction, les Américains, incapables d'affirmer si ce local avait fonctionné ou non et d'expliquer comment, se déchargèrent de ce boulet encombrant dont ils avaient clamé la fonction homicide au monde entier. Le relais fut pris par les anciens déportés de Dachau auxquels il ne restait qu'une possibilité pour reconstituer leur histoire : la mémoire. Selon eux, la construction du nouveau crématoire où se trouve la chambre à gaz dura de fin 1942 à avril 1943. Elle devait servir à liquider les Juifs venant d'Occident. Grâce aux sabotages des détenus l'aménageant, elle ne put devenir opérationnelle qu'en 1945, trop tard pour être utilisée. Ce récit fut diffusé après-guerre par le Comité international de Dachau. Un gazage fut décrit par un ancien détenu médecin, le Dr Blaha comme ayant été mené sous la direction d'un médecin SS, le Dr Rascher. Il ne peut se placer en fonction de la version officielle, qu'en 1945. Mais Rascher fut arrêté par la police criminelle allemande le 28 mars 1944, parce que sa femme, prétendant être enceinte à l'âge de 51 ans, avait fait voler un nourrisson pour le présenter comme étant le sien. Donc le gazage rapporté par le Dr Blaha ne peut se situer qu'en 1944, avant l'arrestation de Rascher. Si on a la curiosité de monter au grenier du crématoire, on peut y constater que l'ensemble de l'appareillage technique de la chambre à gaz fut posé et est pratiquement intact, excepté quelques dégradations dues aux chasseurs de souvenirs américains. Sur le caisson de la soufflerie est fixée une plaque de fabrication donnant les caractéristiques du ventilateur et son année de construction (1944). Le gazage eut lieu entre janvier et fin mars 1944 et le plus probablement à la mi-mars ; portant sur sept détenus, deux semblent en être morts. Le gaz utilisé était un vésicant, tel l'ypérite

ou la léwisite, dont Rascher voulait étudier la diffusion à diverses températures. Il s'agit donc d'une chambre à gaz médicale expérimentale, et rien d'autre, n'ayant servi qu'une seule fois. De nos jours, que reste-t-il *sensu stricto* dans le film *Nazi concentration camps* des accusations de gazages homicides massifs?

Les révisionnistes, tout en contestant la chambre à gaz de Dachau dont l'inutilité les fait glousser tout en tentant d'y prélever des échantillons afin d'y rechercher des cyanures, ont été incapables d'avancer des explications sur l'origine, les emplois et la marche de cette pièce. Ils démolissent, mais ils ne reconstruisent pas.

Roger Garaudy nous induit en erreur lorsqu'il cite un juriste américain résidant à Dachau après la guerre qui certifie n'y avoir jamais vu de chambre à gaz alors que tout le monde peut la visiter à l'actuel *Gedenkstätte Memorial* à Dachau.

Les méthodes du tribunal militaire international de Nuremberg sont discutables. Les traductions furent parfois tendancieuses (*Ausrottung* traduit par "destruction" au lieu de "extirpation"). Mais il a le mérite d'avoir publié les documents allemands à charge qui restent, malgré les critiques, une source historique incontournable. De plus, il a porté un jugement sur "la persécution des Juifs dans les pays de l'Est", et non le "génocide", qui demeure valable à une précision près: "Comme moyen d'aboutir à la "solution finale"", il aurait fallu ajouter: "telle qu'elle fut définie à la fin mars 1942". Les Juifs furent réunis dans des camps, où l'on décidait de leur vie ou de leur mort selon leur condition physique. Tous ceux qui le pouvaient encore devaient travailler; ceux qui étaient hors d'état de le faire étaient exterminés dans des chambres à gaz, après quoi on brûlait leurs cadavres. Certains camps de concentration, tels que Treblinka et Auschwitz, furent principalement choisis à cette fin."

Roger Garaudy cite comme référence absolue le Rapport Leuchter. Fred Leuchter est un ingénieur américain spécialiste en chambres à gaz d'exécution et en piqûres létale. Naïf; crédule et croyant à l'holocauste comme tout Américain moyen, il fut retourné par la dialectique sophistiquée de Robert Faurisson et accepta d'effectuer un voyage en Pologne communiste pour expertiser les chambres à gaz nazies. Les frais, très élevés, furent financés par Ernst Zündel, un révisionniste canadien parmi les plus actifs. Pour faire plaisir au client, le résultat était couru d'avance: les locaux présentés comme chambre à gaz homicides ne pouvaient pas avoir fonctionné ainsi. C'est grâce à la cassette vidéo enregistrée par l'équipe Leuchter qu'il fut possible d'apprécier la qualité de son travail de prélèvements d'échantillons dont un laboratoire détermina la teneur en cyanures. Au crématoire I, les prélèvements clandestins furent pratiqués correctement, sauf un échantillon prélevé sur du ciment d'après guerre et donc forcément sans cyanures. Au crématoire II, sur quatre prélèvements, deux ne pouvaient être que négatifs et pour les deux autres, il y eut selon toute vraisemblance substitution afin qu'eux aussi le soient. Dans le principal instrument de meurtre des Juifs, Leuchter avait probablement compris qu'il était important de ne pas trouver le moindre centième de milligramme de cyanures. Il en fut ainsi. Au crématoire III, un ou deux prélèvements ne furent pas filmés et sont à rejeter. Le sommet de la bêtise de cette "expertise" fut atteint aux crématoires IV et V. Leuchter ignorait l'histoire de ces bâtisses. Le IV fut démantelé totalement en octobre 1944 et il n'en resta qu'une base de ciment nue. Les SS avaient fait sauter le V le 22 janvier 1944 et il n'en demeurait qu'un monceau de gravats. Après la guerre, les Polonais redélimitèrent les pièces du IV selon un plan allemand avec des murets de briques provenant du V. Ils voulurent

reconstruire le V, mais ce projet tourna court alors que les murs réédifiés étaient hauts d'un mètre environ. Les briques ne pouvaient retrouver leurs places originelles et furent mélangées lors de la reconstruction partielle. Dans ces crématoires, tous les résultats de Leuchter n'ont aucune signification quoique nombre d'échantillons aient comporté des traces de cyanures. De plus, Leuchter, qui n'avait plus le professeur Faurisson derrière lui, prit la pièce centrale du crématoire IV pour une chambre à gaz, alors que l'ensemble des trois existantes se situait à l'extrémité ouest du bâtiment.

Leuchter commet d'autres erreurs, les énumérer serait fastidieux. Pour satisfaire Robert Faurisson, qui croit que les chambres à gaz n'existent pas là où il y en eut, mais sont présentes là où il n'y en eut pas, Leuchter opéra un prélèvement sur une porte des cellules d'épouillage Topf à air chaud du Zentral Sauna (ensemble sanitaire proche du crématoire IV). Le résultat fut conforme à la réalité historique : négatif. Voilà comment fut réalisé le triste Rapport Leuchter, aux prélèvements frauduleux et sans valeur, que les révisionnistes et Roger Garaudy utilisent comme preuve irréfutable de l'inexistence des chambres à gaz homicides.

Quant à la preuve de l'existence d'une chambre à gaz homicide dans le crématoire II, elle se trouve dans la lettre de la Topf et fils d'Erfurt du 2 mars 1943 envoyée à la direction centrale des constructions SS (*Zentralbauleitung*) d'Auschwitz qui a été publiée par Jean-Claude Pressac dans son livre *les Crématoires d'Auschwitz*. On y relève l'association des mots : "crématoire II détecteurs de gaz acide cyanhydrique". Les révisionnistes, pour s'en débarrasser, ont dit que c'était un faux. Le faussaire était un historien remarquable car il connaissait les griffes ou les signatures du chef de la *Zentralbauleitung* SS d'Auschwitz, le commandant SS Karl Bischoff, d'un de ses adjoints, le sous-lieutenant SDS Hans Kirschneck, de l'employé civil chargé des questions techniques pour les SS, Rudolf Jährling, du responsable des divisions D de la Topf, l'ingénieur principal Fritz Sander et du chef de la division D IV de la Topf (construction de crématoires), l'ingénieur principal Kurt Prüfer. Le faussaire disposait de papier à en-tête de la firme Topf antérieur à mars 1943, d'un de ses cachets et du cachet dateur de la *Zentralbauleitung* SS d'Auschwitz avec son registre complet de correspondance afin d'attribuer un numéro de réception du courrier exact. Il était aussi au courant des habitudes administratives de la Topf et savait qui avait procuration (Sander) et qui ne l'avait pas (Prüfer).

Dans les caves de l'ex-entreprise Topf, a été retrouvé récemment une note de Sander du 17 février 1943 relatant un appel téléphonique de Karl Schultze, l'ingénieur de la division B de la Topf (ventilation et climatisation) venant d'Auschwitz. Shultze se plaignait que la soufflerie d'aération de la Gaskeller ("cave à gazage") manquait. Il parlait de la "cave à cadavres 1" du crématoire II de Birkenau. Cette note fut contresignée par un des deux directeurs de la firme Ludwig Topf, son secrétaire de direction Max Machemehl, l'ingénieur Fritz Sander, le directeur d'exploitation Gustav Braun et le chef du service des achats, Florentin Mock. Quand ce document sera publié, il ne pourra s'agir bien sûr que d'un faux. On en arrive à se demander si le faussaire dénoncé par les révisionnistes ne serait pas un ancien employé de la Topf!

Il est sans intérêt de recherche de nouvelles preuves des chambres à gaz homicides pour le célèbre professeur de Vichy qui, à chaque nouvelle pièce découverte, criera de sa voix stridente : "Ce n'est pas suffisant ! Ce n'est pas toujours suffisant !"

Roger Garaudy souhaite entendre des experts sur plusieurs questions aux termes d'ailleurs contradictoires dont je ne retiendrai que deux:

* Les fours crématoires peuvent-ils fonctionner jour et nuit sans interruption?

* Était-il possible de brûler complètement les cadavres en 20 minutes dans un four crématoire?

Une précision préalable. L'expression "four crématoire" entraîne une confusion. Un "crématoire" est un bâtiment qui renferme principalement une salle de présentation du cercueil, une salle d'autopsie, un "four d'incinération" avec une cokerie (avant la guerre) et des bureaux administratifs. En simplifiant, un "crématoire" contient un "four d'incinération".

La réponse à la première question est oui. Qui la donne? Les ingénieurs Fritz Sander (division D) et Paul Erdmann (division D I, réalisation de tous types de foyers) de la Topf dans une lettre du 14 juillet 1941 à la nouvelle direction des constructions SS du camp de Mauthausen dont voici la traduction du deuxième paragraphe : "Dans le four d'incinération Topf à double creuset, l'incinération de 30 à 35 cadavres peut être atteinte en environ 10 h. Le nombre précédent peut être réduit en, cendres journalièrement sans problème et sans surcharge du four. Peu importe si est demandé un fonctionnement devant s'effectuer jour et nuit des incinérations successives. Le fait est prouvé que les matériaux réfractaires durent plus longtemps quand une température uniforme règne en permanence dans le four."

A la seconde question, la réponse est toujours oui pour un corps. en se référant au texte précédent, on déduit que dans un creuset incinérateur peut être brûlé en une heure 1,6 corps de 70 kg en moyenne, soit 112 kg. Une charge, composée d'une femme de 50 kg et de deux enfants de respectivement 10 et 25 kg, sera incinérée en 45 minutes, ce qui autorise à dire qu'un corps a été réduit en cendres en 15 minutes. C'est même mieux que les 20 minutes de Roger Garaudy! En employant le même genre de calcul que pratiquent les révisionnistes, on obtient un résultat exclusivement fondé sur une données d'ingénieurs compétents plus bas que le leur.

En dernier, Roger Garaudy reproche à Jean-Claude Pressac d'avoir traduit *Leichenkeller* ("cave à cadavres" par "chambre à gaz", ce qu'il n'a jamais fait. Au contraire, l'essence de ses travaux initiaux repose sur cette contradiction apparente, puisque la cave à cadavres des crématoires II et III de Birkenau a été utilisée comme chambre à gaz homicide. Et que dire, sinon traiter par le mépris, la transformation par Roger Garaudy du contremaître de la firme Topf et fils, Heinrich Messing, en bourreau. Messing, qui fut membre du parti communiste allemand avant 1933, était serrurier ajusteur de la division B aux ordres de l'ingénieur Karl Schultze. Cet ouvrier installa à Birkenau l'aération et la désaération de la cave à cadavres 1 (ou morgue 1) du crématoire II, puis celle du III. Il ne savait pas que ce qu'il montait allait servir à tuer en masse des femmes, des enfants et des vieillards juifs. La découverte de cette horreur dans la matinée du 14 mars 1943 fut un choc dont il ne se remit pas. d'après les anciens employés de la Topf, Messing rentra à Erfurt le 11 juin 1943 physiquement et moralement brisé, et personne ne put lui tirer un mot sur ce qu'il avait vu à Birkenau. Voilà le "bourreau" de Garaudy, qui eut l'insigne courage d'écrire

dans ses comptes rendus journaliers qu'il travaillait dans la "cave à déshabillage II" alors que les SS la qualifiaient de "cave à cadavres 2" (ou "morgue 2").

Conclusion

Le dérapage médiatique provoqué par le livre de Roger Garaudy *les Mythes fondateurs de la politique israélienne* provient de deux facteurs. Primo, l'existence de la loi Gayssot qui bloque au niveau universitaire toute correction rectificative et tout débat contradictoire sur ce douloureux épisode de la Seconde Guerre mondiale, dont l'essentiel des données fournies par les historiens de la Pologne communiste se révèle de nos jours mal établi ou erroné. Ces derniers sont coupables d'avoir laissé maintes zones inexplorées, s'en tenant exclusivement aux résultats agréés par les partis communistes soviétique et polonais. Secundo, le refus des universitaires de prendre en compte les travaux dits "révisionnistes" et d'y répondre. Cette attitude induit en erreur le grand public qui a l'impression que les historiens officiels n'ont pas d'arguments à opposer à ceux des révisionnistes. Le fait d'imposer un tabou sur la question empêche les investigations au grand jour, ne laisse une faible marge d'investigation qu'à des chercheurs indépendants et favorise outrancièrement les entreprises pseudo-historiques. Considérer des acquis vieux de dizaines d'années comme définitifs et intangibles conduit à les condamner aux poubelles de l'oubli. cela explique aussi que des personnes comme Roger Garaudy, découvrant la fragilité d'un dossier reposant sur les accusations simplistes ou manipulées de Nuremberg et faute d'une histoire précise, ne trouvent de réponses satisfaisantes que dans les thèses révisionnistes où le vrai et le faux sont si étroitement mêlés qu'elles sont incapables d'en comprendre l'escroquerie intellectuelle et le danger. Ainsi, l'emploi exclusif par Roger Garaudy des arguments de Robert Faurisson fait tomber son écrit sous le coup de la loi Gayssot et même pour ceux qui rejettent cette loi inadaptée, lui enlève toute crédibilité historique sur le massacre des Juifs.